
U d'/ of Ottawa
39003002619970

Jan 9/67

LA

[T]URQUIE OFFICIELLE

CONSTANTINOPLE

SON GOUVERNEMENT

SES HABITANTS, SON PRÉSENT ET SON AVENIR

PAR

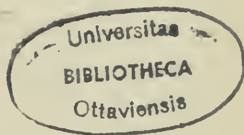
PAUL DE RÉGLA

« Le pays s'en va. Par Allah, encore un peu et on ne pourra plus le sauver. Vous n'avez omis aucune avanie, aucune exaction, et l'autorité n'est plus qu'un triste pillage des forces de la nation. Vous vous concerterez avec le *Cheik-ul-Islam* et les grands de l'Empire, pour mettre fin aux abus. Je veux qu'on dise la verité tout entière ! »

(*Paroles du Sultan* SÉLIM III *à son Grand-Vizir, quelques jours avant son étranglement.*)

DEUXIÈME EDITION





PARIS
ANCIENNE MAISON QUANTIN
LIBRAIRIES-IMPRIMERIES RÉUNIES
MAY & MOTTEROZ, DIRECTEURS
7, rue Saint-Benoît

1891

Ce premier volume sur la Turquie, qui devait paraître en février 1889, voit le jour deux ans après l'époque où il fut écrit, et où il devait être livré au public. Pendant ce retard de deux années, retard occasionné par des influences occultes et des procès que je n'ai pas à dévoiler en ce moment, il a été publié une contrefaçon de mon livre par la veuve de l'éditeur avec qui j'avais traité dans le principe.

Cette contrefaçon, publiée naturellement à mon insu, dont j'ai dû faire saisir les exemplaires partout où je les ai trouvés, ne peut donner aux personnes qui ont lu les quelques livres échappés à la saisie qu'une idée bien imparfaite de l'ouvrage qui paraît aujourd'hui.

La présente édition, revue par moi, est complète, ce qui n'était pas le cas pour la contrefaçon en question. Elle est donc la seule véritable de la Turquie Officielle.

Je raconterai plus tard, dans la préface de mon nouveau livre : les Bas-Fonds de Constantinople, *livre qui sera publié sous peu, les étranges incidents qui font que la première édition de la* Turquie Officielle *ne paraît qu'aujourd'hui* 26 *juin* 1891.

A SA MAJESTÉ

ABDUL-HAMID-KHAN II

EMPEREUR DES OTTOMANS

Sire.

J'ai eu l'honneur d'avoir deux *iradés* de Votre Majesté!

Mais ces iradés, ordonnant de me faire justice, sont restés lettres mortes.

Votre verbe a été pour moi un verbe infécond, stérile.

Vos ordres n'ont pas été exécutés!

Je dis que les ORDRES de Sa Majesté n'ont pas été exécutés parce que j'estime que son Grand-Vézir, Kiamil pacha, s'est montré, dans sa mission à mon sujet, indigne des sentiments généreux d'un souverain soucieux de son honneur et de celui d'un Français, lâchement accusé par des misérables.

Son Altesse, Kiamil pacha, s'est trop souvenue qu'elle était d'origine israélite, et pas assez qu'elle

représentait, devant votre serviteur, l'Empereur des Ottomans.

Elle a prouvé, une fois de plus, qu'un juif reste toujours juif, alors même qu'il cherche à se décrasser avec les ablutions musulmanes ou avec l'eau du baptême chrétien!

Sire,

Votre Majesté, trompée par des rapports mensongers, a causé ma ruine et celle d'un établissement scientifique et humanitaire que la Turquie devait, à plus d'un titre, être heureuse de posséder.

Mais, en me faisant l'honneur de me demander un rapport, *avec pièces justificatives*, sur les infamies dont j'ai été victime, et en prescrivant, *à deux reprises différentes*, après lecture dudit rapport et des pièces qui y étaient annexées, *qu'il soit fait droit à mes légitimes réclamations*, vous m'avez, Sire, rendu moralement justice!

Si vos ordres n'ont pas été exécutés, si vos deux iradés n'ont pas été accomplis, je sais que ce n'est pas Votre Majesté que je dois en rendre responsable.

Dans cette circonstance, comme dans beaucoup d'autres, hélas! Elle a été indignement desservie par ceux dont le premier devoir est d'être jaloux de la dignité de leur Padischah et de l'exécution de ses volontés!

C'est à cette Camarilla, dévouée aux intérêts de l'*Angleterre* et de la *triple alliance*, que je dois d'avoir été berné pendant trois mois, après une lutte de plus d'une année contre elle.

Chacun, ici-bas, sur cette terre où règnent en maîtresses absolues et l'intrigue et l'injustice, témoigne ses sentiments de gratitude suivant la situation qu'il occupe et les moyens qu'il possède.

Devenu pauvre, n'ayant pour tout bien que ma plume, j'ai pensé que, pour remercier Sa Majesté de l'acte de haute et impériale justice dont Elle m'a honoré, je ne pouvais mieux faire que de Lui dédier ce livre.

Je sais que l'on se flatte qu'il ne vous parviendra pas, et que les *vérités* qu'il contient resteront inconnues de Votre Majesté.

Je crois le contraire !

Et j'ose espérer que, plus heureux que votre illustre aïeul, Sélim III, vous saurez la « vérité tout entière ».

C'est dans cette pensée que j'ai l'honneur de me dire,

SIRE,

De Votre Majesté, le tout dévoué serviteur,

PAUL DE RÉGLA.

(Dr P.-A. Desjardin.)

AVANT-PROPOS

En écrivant ce livre, je me suis inspiré des paroles impériales qui en sont l'épigraphe. Le sultan Sélim III voulait « savoir toute la vérité »; son successeur n'aura qu'à lire ces pages pour la connaître.

Avant d'étudier en détails les éléments qui constituent le gouvernement et la nation turque ou, plutôt, la population si hétérogène de la Turquie d'Europe et d'Asie, nous allons voir quelle est l'organisation et quels sont les rouages de ce grand corps de « l'homme malade » qui, s'il fallait s'en rapporter aux paroles de l'empereur Nicolas et de beaucoup d'autres hauts personnages, devrait être décédé à l'heure qu'il est.

Ce gouvernement, auquel sa réputation de bonne volonté a attiré, pendant de longues années, les sympathies de plusieurs États européens, commence à se montrer tel qu'il est; n'ayant, en fait de bonne volonté, que celle que l'illustre Dante attribuait à son Enfer.

Il suffit, en effet, d'être un peu observateur, d'aimer à se rendre compte du *dessous des choses* pour arriver rapidement à la conviction que, si les Turcs sont prodigues en décrets, en manifestations extérieures, ils n'en sont pas moins des adversaires de tout ce que comporte le progrès moderne.

Descendant d'une race essentiellement conquérante; possédant les qualités et les défauts des peuples organisés pour la conquête, mais non pour l'assimilation; soumis à un fatalisme religieux mal entendu, trop développé par un clergé ignorant et paresseux, les Turcs actuels ne sont plus que les fils dégénérés de ceux qui firent, plus d'une fois, trembler la vieille Europe.

N'ayant nul souci de l'honnêteté telle que

nous la concevons ; ne pouvant se pénétrer des obligations que comporte toute promesse, le Turc officiel, le Turc du gouvernement, dont les vieux sentiments de bravoure et de loyauté ont été gâtés par un long contact avec l'élément chrétien — élément arméno-grec — qui l'entoure, qui pénètre dans ses conseils et en est arrivé à diriger occultement les affaires de la Turquie, ne sait plus exprimer nettement et résolument ses volontés.

Il est devenu, ainsi, digne de la réputation de fin diplomate que l'Europe lui a faite. Mais est-ce bien de la diplomatie intelligente que de répondre toujours oui — *péckéi* — à tout ce que l'on dit, à tout ce que l'on demande?

Hélas !

Cette diplomatie paraissant plus adroite que celle du Normand qui, lui, ne dit ni oui ni non ; cette diplomatie, qui peut se résumer par une phrase : l'art de berner les autres et de ne jamais dire ce que l'on pense et ce que l'on veut ! diplomatie toute au jour le jour, toute au présent, ne sachant et ne voulant rien pré-

voir; heureuse quand elle a gagné un jour, une semaine, un mois, une année de répit; cette diplomatie, sans envergure, sans talent réel, basée sur une terrible force d'inertie dont la puissance peut bien, pour un moment, paralyser le zèle et le bon vouloir des autres, mais qui est incapable de faire quoi que ce soit de grand et de durable, a amené la Turquie à perdre progressivement la Dobrutscha, le Montenegro, la Serbie, la Roumanie, la Bosnie, l'Herzégovine, la Bulgarie et, tout dernièrement, la Roumélie[1].

Certes, le traité de Berlin a été dur pour la Turquie. Bien des puissances se disant dévouées à l'indépendance de l'Empire ottoman se sont conduites avec une duplicité caractéristique! Mais qui a lassé les vrais amis de ce pays; qui a .détruit le prestige d'honorabilité dont il a joui pendant si longtemps; qui a découragé les partisans les plus absolus, les plus puis-

1. Bientôt la Crète s'ajoutera à cette longue liste, si le gouvernement ne sait ou n'ose prendre des mesures énergiques et justes à l'égard de ses sujets chrétiens révoltés.

sants du relèvement et de l'autonomie de la Turquie, n'est-ce pas elle-même?

N'est-ce pas son gouvernement ? N'est-ce pas son art de toujours promettre des concessions pour n'en faire jamais, ou pour en faire le moins possible, avec une mauvaise volonté caractéristique, quand elle ne peut plus se dérober à la pression brutale de ses adversaires ?

Ne sont-ce pas les tristes créatures qui, protégées du Harem et du Palais, siègent dans les conseils privés des sultans?

Si la Turquie a perdu ses grandes et belles provinces européennes ; si on peut réellement dire d'elle aujourd'hui, qu'elle n'est que *campée en Europe*, n'est-ce pas à ses fautes nombreuses qu'elle doit cette terrible situation?

N'est-ce pas à son manque d'homogénéité, à son insuffisance, à son incapacité administrative, à son ignorance des choses et des besoins de ses peuples, à son manque de décision virile, aux intrigues intestines du Palais qui absorbent presque tout le temps de ses hommes d'État et de ses gouvernants ?



Et pourtant, jamais peuple ne se trouva dans de telles conditions de conservation. Jamais nation n'eut, autant que celle-là, la possibilité de bénéficier des rivalités de ses voisins.

Aujourd'hui encore, malgré tant de fautes commises, malgré tant de promesses jamais réalisées, malgré ce ver rongeur de la décadence qui s'est glissé dans toutes ses institutions et dans tous ses rouages administratifs, l'existence de la Turquie, mais de la Turquie régénérée, forte et puissante, ne s'impose-t-elle pas comme une nécessité topographique et politique?

Les intérêts mêmes de son ancienne ennemie, la Russie, dont la destinée se porte de plus en plus vers l'extrême Orient, ne commandent-ils pas à cette dernière d'avoir sur son flanc droit, dans l'ouest de ses possessions

asiatiques, une alliée, une puissance suffisamment forte pour faire respecter les détroits, et rendre ainsi une attaque de flanc impossible?



Si, pendant de longues années, Constantinople a été le but poursuivi par la ténacité des Russes, il n'en est plus ainsi aujourd'hui, grâce à la guerre de Crimée, dont les conséquences conduisirent la Russie à diriger ses ambitions au fond des rives de la mer Caspienne, toujours plus avant, vers cette autre contrée ensoleillée, dont la possession constitue pour l'Angleterre le plus riche et le plus beau fleuron de sa couronne.

Par la force des choses et des événements, la Russie est devenue l'alliée sur laquelle doit s'appuyer la Turquie, alors que l'Autriche, dont l'épée envahissante est tenue par le gou-

vernement de Berlin, est devenue, également par la force des choses et des événements, sa seule ennemie redoutable !

Voilà peut-être ce que le chef actuel des Ottomans, le sultan Abdul-Hamid, entrevoit vaguement. Mais cette vision sera-t-elle assez puissante pour lui faire comprendre qu'au moment suprême, au moment de la sanglante lutte qui se prépare[1], il devra se jeter, lui et son peuple, dans les bras de sa vieille et seule amie réellement désintéressée, la France, et de sa nouvelle alliée — alliée par la force des circonstances et la marche des faits qui, depuis le traité de Paris, ont si profondément modifié l'état de l'Orient, — la Russie.

C'est ce que nous dira un prochain avenir !

En tout cas, que le gouvernement turc soit bien persuadé qu'il traverse en ce moment une crise redoutable, dont dépend son sort et celui de son peuple.

1. C'est encore la question d'Orient qui mettra le feu aux poudres avec lesquelles l'Europe semble jouer depuis plusieurs années.



C'est cette situation de la Turquie, ce sont les causes qui l'ont amenée; ce sont ses vices et ses qualités, c'est la grande vitalité, vitalité honnête et des plus transformables de son peuple, qui m'ont décidé à écrire ce livre, à révéler l'Orient turc, non tel que les poètes l'ont chanté, mais tel qu'il existe en réalité, à l'heure actuelle.

Les démêlés que j'ai eus avec ce gouvernement n'ont exercé qu'une influence, bien secondaire, sur la pensée maîtresse qui m'a guidé dans cette publication.

Est-ce à dire que, victime des agissements du gouvernement turc, ou plutôt des intrigues du Palais, je n'ai pas voulu crier à mes compatriotes, désireux d'aller porter leur intelligence et leurs capitaux dans ce pays du soleil, le *Garde à vous!!!* des sentinelles avancées?

Certes !

Mais, comme il est difficile, surtout quand on est né sur les bords algériens de cette belle et si poétique Méditerranée, de ne pas aimer cet Orient magique, ce superbe pays qui fut le berceau des civilisations modernes, j'ai voulu faire d'une pierre deux coups :

Empêcher mes compatriotes d'être, à leur tour, victimes d'un gouvernement aux abois, sans parole et sans pudeur; et montrer, aux quelques hommes de cœur et d'intelligence qui président aux destinées de ce pays, sous la haute direction d'un des sultans les plus intelligents de sa race, les moyens qu'il faut employer pour le guérir des ulcères et des plaies putrides qui le rongent.

*
* *

Et maintenant, ai-je besoin de dire que ce livre n'est pas une œuvre d'imagination et de

passion? Que c'est une étude impartiale, une dissection faite sur le vif, dans le plein du mouvement vital!

C'est à mes lecteurs de prononcer.

Si l'on trouve que mes tableaux sont en général bien sombres, malgré les rayons lumineux que j'ai cherché à y introduire, que l'on ne l'attribue pas à un parti pris, mais bien à la nature même du sujet, et que l'on soit assuré que l'auteur en a éliminé bien des ombres... et bien des malpropretés morales.

Certes, plus d'une œuvre remarquable a été faite sur Constantinople et la Turquie; des écrits nombreux, tracés de main de maître, fournissent au voyageur et au curieux des pages d'un vif intérêt.

Malheureusement, il faut bien le reconnaître, tout ce qui a été dit et publié sur cet étrange pays se ressent de la rapidité d'une étude superficielle, faite en courant, le plus souvent sur la foi de racontars, où la folle du logis occupe la première place.

Si, en effet, j'en excepte quatre ou cinq vo-

lumes, dont les auteurs ont séjourné assez longtemps en Orient pour être en mesure d'écrire des choses vraies, des choses vues, des choses vécues, tout le reste n'est que le fruit d'imaginations plus ou moins poétiques, voyant les êtres, les faits et les choses, suivant le milieu où elles ont puisé les éléments de leurs conceptions.

Encore un mot.

Des amis, un peu trop prudents, prudents en raison même du bien qu'ils me veulent, m'ont vivement conseillé d'emprunter un autre nom, un pseudonyme turc ou arabe, pour signer ces pages. J'ai refusé d'accéder à leur avis. Qu'ils me permettent de leur en dire ici le motif.

Il est en Espagne un proverbe, arabe d'origine, qui s'énonce ainsi :

Tira la piedra y esconde la mano.

C'est-à-dire :

Jette la pierre et cache la main.

Cette maxime, merveilleusement mise en

pratique par les Levantins, n'est pas la mienne. Celle que j'ai empruntée pour guide constant de mes actions, maxime qui est gravée à l'entrée de mon établissement médical du Cadi-Keuy — Constantinople — est celle-ci :

FAIS CE QUE DOIS, ADVIENNE QUE POURRA

Si donc, des lecteurs prévenus trouvent que je « jette la pierre », qu'ils veuillent bien se rappeler que je ne cache pas la main.

PAUL DE RÉGLA.

PREMIÈRE PARTIE

LA TURQUIE OFFICIELLE
LES TURCS DE LA DÉCADENCE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Constantinople à vol d'oiseau.

LE MONT TCHAMLIDJA

A l'est-sud-est de Scutari, la ville turque par excellence, située en face de la Corne d'Or, et à moins de 5 kilomètres de la rive asiatique du Bosphore, en droite ligne de la *Tour de Léandre*[1], appelée par les Turcs *Tour de la*

1. Voici, d'après Mme Melek-Hanoum ou Kibrizli-Mahomet pacha, l'auteur de *Trente ans dans les harems*, une des légendes qui ont fait donner à cette tour, bâtie sur un banc assez considérable, le nom de *Kiz-Kalasi* ou Tour de la jeune fille.

« Un sultan avait rêvé que sa fille périrait de la morsure d'un serpent. Les Muned-jims — diseurs de bonne aventure — consultés sur le moyen de préserver la princesse du malheur qui la menaçait, ne trouvèrent rien de mieux que d'engager le sultan à faire élever en pleine mer la tour en question. La jeune

jeune fille — Kiz Kalasi — s'élève une montagne d'environ 450 mètres d'altitude.

C'est le mont Tchamlidja ou Boulgourlou.

Sa base bosphoréenne fait face aux palais impériaux qui, de Béchiktache, s'échelonnent, sur la rive d'Europe, jusqu'à Ortakeuy.

Sentinelle avancée de l'Asie, elle domine tout Constantinople et ses environs.

A ses pieds s'étalent Scutari et son immense cimetière aux superbes cyprès; sous ses falaises, brûlées par les feux du soleil couchant, passent, en serpentant, les eaux limpides du Bosphore.

sultane fut enfermée dans cette tour avec plusieurs filles de son âge destinées à lui tenir compagnie. Un jour que, entourée de ses suivantes, elle était assise au dernier étage de la tour et s'amusait à regarder les barques qui passaient, elle en vit une dans laquelle se trouvaient des fruits magnifiques et particulièrement des raisins qui lui firent envie. Malgré la défense du sultan, qui avait interdit qu'on laissât rien arriver directement à sa fille, elle acheta un panier de ces raisins. On laissa couler jusqu'à la barque une corde avec laquelle on put hisser le panier; mais, à peine la princesse avait-elle tendu la main pour le saisir, qu'un serpent s'en dégagea et la mordit au bras. Tous les soins qui lui furent prodigués furent vains et elle expira au bout de quelques instants : ce qui prouve qu'il n'est pas facile d'échapper au destin qui nous est réservé. »

Il existe une seconde légende. Le lecteur la trouvera dans le chapitre *Anecdotes et Légendes*.

A l'ouest, toujours sur la rive asiatique, voici Haïdar-Pacha, Cadi-Keuy, Moda et Phanaraki... Plus loin, la mer de Marmara, les fameuses îles des Princes — rendez-vous d'été d'une partie de ce que l'on est convenu d'appeler le *High Life* pérote — et, sur le dernier plan, se confondant souvent avec l'opale azurée du ciel, la cime neigeuse du mont Olympe Myssien abritant, dans les premiers plis de ses contreforts, la jolie et célèbre ville de Brousse, Brousse, la ville thermale des Ottomans, le berceau de leur empire européen..... le tombeau, peut-être, de leur dynastie conquérante.

Au nord-est, le Bosphore continue sa marche tortueuse vers la mer Noire, après avoir, tour à tour, caressé et tourmenté les nombreux villages européens et asiatiques, dont les pieds baignent dans ses flots aux courants redoutables[1].

1. Ce courant est toujours rapide; mais, quand le vent souffle avec violence de la mer Noire (nord-nord-est), il atteint jusqu'à 6 et 10 milles de vitesse. C'est alors que se produisent et les abordages et les naufrages. C'est par un semblable courant que le *Donaïs* des Messageries maritimes de France, en partance pour Marseille, son port d'attache, emporté par la violence du

Au nord... Mais n'anticipons pas. Notre des cription, plus topographique que littéraire trouvera sa place quand, des hauteurs du mon Tchamlidja, où nous conduirons nos lecteurs nous laisserons notre vue s'étendre en tout liberté sur l'admirable panorama qui constitu un des plus beaux sites qu'il soit donné au regards humains d'embrasser!

Plusieurs voies conduisent de Constantinopl au mont Tchamlidja : on peut, en effet, s' rendre, soit par un des bateaux à vapeur d la ligne du *pont des Nations* à Scutari, soit pa un des petits paquebots qui desservent la lign du chemin de fer de Haïdar-Pacha à Ismidt soit, encore, par les bateaux de Cadi-Keuy.

courant, n'obéissant plus à la barre, fut se heurter contre u cargue-boat anglais, mouillé sur la route que suivent les paqu bots qui sortent de la Corne d'Or. Les nombreux passagers d *Donaïs* durent leur salut à l'énergie de son commandant et à l rapidité de ses résolutions. Cinq minutes d'hésitation et le p quebot, sombrant en plein Bosphore, par une profondeu de 27 à 30 brasses, entraînait ses passagers affolés dans le gouffr liquide et tourbillonnant! Poussé par sa force initiale, car l'ea avait envahi sa machine, le *Donaïs* vint s'échouer sur le ban de la Tour de Léandre, l'avant déjà couvert de quelques cen timètres d'eau. Ce fut le salut, le salut et pour les passagers e pour le brave navire, renfloué, deux mois plus tard, sous l'habil direction d'un compatriote, M. Nicolas, ingénieur-mécanicien ancien employé de la compagnie à Constantinople.

Du débarcadère de Scutari une route assez large et relativement bonne pour une route turque, c'est-à-dire détestable si elle se trouvait dans un autre État européen, conduit, par plusieurs circuits, après avoir traversé tout Scutari du nord au sud-ouest et à l'aide d'une pente souvent très raide, au pied même du couronnement du mont.

Çà et là cette route est bordée par de confortables et misérables *yalis*[1], dont la vue donne aux voyageurs une juste idée des nombreux contrastes qui sont comme le cachet oriental des villes turques... Ici, se trouvent les *conaks*, les vastes jardins et les terrains des héritiers *Ben-Haïad*, de son vivant premier ministre de l'ex-bey de Tunis; en face, à notre droite, le jardin municipal avec ses deux cafés, jardin fermé depuis peu de temps aux dames turques à la suite de certains abus... acceptés par Vénus, condamnés par la morale publique; là, voici le conak du maréchal Fouad pacha, le Murat de l'armée ottomane[2]; plus

1. On désigne sous ce nom les maisons de campagne ayant un peu les allures des belles villas qui existent dans la *rivière de Gênes*.
2. Fouad pacha, un des plus jeunes maréchaux de l'empire,

loin, des kiosques, des conaks égyptiens et turcs... des yalis, des demeures neuves et charmantes, construites la plupart en bois; puis, de misérables masures, de pauvres maisons présentant un précaire abri à leurs habitants... des cafés, une pharmacie — où n'en trouve-t-on pas en Orient? — des maisons grecques et arméniennes... quelques tombeaux, des arbres, des cyprès tourmentés, brisés, déchiquetés par les passants et les coups de vent du nord-est, qui règnent dans ces parages d'octobre à mars; encore des

s'il n'en est pas le plus jeune, s'est rendu justement célèbre par son héroïque résistance de trois jours, alors que, abandonné par son chef, Sulyman-Pacha, en retraite précipitée, il tint tête avec moins de 10,000 hommes aux 50,000 hommes du comte Schouvaloff.

Et encore faut-il, suivant la propre déclaration du maréchal, réduire ce chiffre de 3,000. — Je n'avais, ce sont ses expressions, pas *moins de 6,000 hommes, pas plus de 7,000.* Si vous ajoutez, mon cher docteur, que ces hommes étaient profondément épuisés et découragés, qu'ils se voyaient perdus, vous n'aurez pas de peine à comprendre le sentiment d'admiration que je possède pour nos braves soldats. On peut dire d'eux ce que vos ennemis ont dit de vos troupes en 1871 : « Ce sont des lions conduits par des ânes! » Naturellement notre brave maréchal, homme de valeur et, chose plus rare en Turquie, parfait honnête homme, est mal vu par l'entourage de Sa Majesté Abdul-Hamid-Khan. On le redoute .. et on redoute, surtout, sa rude franchise de soldat.

cafés, deux ou trois épiceries, le rudiment d'un village microscopique[1] d'où la route, tournant brusquement au nord-est, vous mène, par une rude montée, au café, à la source et au yali impérial de Tchamlidja.

C'est le terminus.

Arrêtez-vous, descendez de votre voiture — coupé, milord, victoria ou espèce de char à bancs du pays — et payez votre bienvenue au cafetier en vous faisant donner une petite tasse de café turc, accompagnée d'un verre d'eau de la délicieuse source qui émerge sous vos pieds; buvez avec soin et à petits coups; allumez l'inévitable cigarette que la régie ottomane des tabacs semble avoir pour mission spéciale de rendre de plus en plus détestable; distribuez quelques morceaux de pain aux bons chiens qui rôdent autour de vous, l'œil affectueux, la queue frétillante... et commençons l'ascension modeste du sommet.

Rassurez-vous! elle ne sera pas longue : quinze minutes au maximum.

Pour compagnons de route, nous aurons ces mêmes chiens, c'est-à-dire la partie la plus

1. Boulgourlou-Keuy.

honnête et la plus reconnaissante des habitants de la Turquie d'Europe et d'Asie.

Nous sommes en octobre 1887. Il est cinq heures de l'après-midi, à la franque. Le temps est admirable, bien digne de l'automne de ce beau pays. Le ciel ne fait pas mentir sa vieille réputation de « ciel d'Orient ». Là-bas, à l'ouest, le disque rouge du soleil, surplombant les dômes et les minarets de Sainte-Sophie, projette ses serpents de flamme sur la mer dont les flots baignent les murailles de l'antique Byzance, le château des Sept-Tours, la plaine où se trouve le fameux couvent de Baloukli... et le village de San-Stefano, à la célébrité si moderne.

Montons doucement, sans nous presser, à la turque; suivons ce sentier, tracé par les ascensionnistes à travers les touffes un peu rabougries de lavandes stœchas et de lentisques — le *brûle-capotes* de nos soldats d'Algérie. — La flore n'est pas riche, ainsi que vous le voyez : deux ou trois labiées, dont une petite variété de thym de Crète, par-ci, par-là, un modeste arbousier et quelques romarins... après les pluies, à la base de la partie du mont que nous gravissons, quelques pieds de safran bâtard

— *Colchicum autumnale* — et... c'est tout.

Nous voici près de la cime..., au milieu des trois pins maritimes qui la font distinguer de très loin. Encore un café turc, tenu par un Grec : une mauvaise tente lacérée, d'une couleur plus que douteuse; une douzaine de tabourets bas du pays; un rudiment de fourneau construit en plein air; des tasses en faïence grossière, microscopiques; trois ou quatre cruches en terre contenant de l'eau de la fameuse source dite « de Tchamlidja », une demi-douzaine de cafetières en cuivre jaune en constituent tout le mobilier.

Passons.

Nous sommes arrivés.

Avant de visiter le modeste tombeau de *Baba Tchamlidja*, retournez-vous et jouissez en paix, en artiste dont le cœur vibre et palpite devant tout ce qui est beau, du grandiose et merveilleux spectacle qui se déroule sous nos yeux... à nos pieds.

Voyez! Ici, sous notre main, droit devant nous, la pente pittoresque du mont Tchamlidja avec ses demeures orientales, bariolées de teintes diverses, et ses jardins d'où émergent

les grands et sombres cyprès, emblème austère de la mort, confondus avec les sveltes et blancs minarets, emblème de la vitalité de la foi musulmane! Là-bas, un peu plus loin, la route tortueuse que nous venons de parcourir ; les premières demeures de Scutari ; puis la grande bâtisse décorée du titre bien peu mérité de « Conak du gouverneur », masure qui n'est habitable que depuis près de deux années, grâce aux efforts de Bahri pacha, le gouverneur actuel de Scutari — lisez *Uscudar* en turc ; — les toits étranges du couvent des derviches hurleurs; la forêt sainte des cyprès centenaires dont l'ombre abrite l'asile suprême où les braves Musulmans dorment leur dernier sommeil[1] !

1. « Scutari, dit M. de Blowitz, c'est la terre d'origine que le Musulman contemple avec vénération d'au delà du Bosphore. Son cimetière est le plus beau, le plus vaste, le plus soigné. Les Turcs opulents qui meurent à Stamboul ou à Constantinople — car on s'habitue tellement et si vite à désigner les quartiers, a parler de Péra, de Galata et de Stamboul, qu'on oublie qu'on est à Constantinople — les Turcs opulents se font enterrer à Scutari, dans la terre d'Asie, où ils croient leurs restes plus rapprochés du Prophète que sur la rive d'Europe. Être enterré à Scutari, c'est le *chic* suprême. »

C'est particulièrement aux *vieux Turcs*, aux croyants fanatiques que s'adresse cette dernière phrase de M. de Blowitz.

(*Note de l'Auteur.*)

Çà et là des coupoles hardies, d'où les pyramides sacrées de l'Islamisme semblent s'échapper, comme autant d'aspirations vives et ardentes... au milieu, à droite, à gauche, partout, l'agglomération des conaks, des villas et des modestes constructions qui forment la ville de Scutari et le faubourg asiatique de Constantinople.

Plus bas, voici le Bosphore, cet admirable canal naturel, ce ventilateur, si hygiénique, auquel les habitants de Stamboul et de ses nombreux quartiers devraient élever des autels!

Au delà du Bosphore, sur la rive européenne, la fameuse Corne d'Or qui n'est plus, hélas! le symbole de l'abondance. La pointe du vieux sérail, avec sa gare du chemin de fer d'Andrinople ; Stamboul avec ses nombreux minarets, ses coupoles si hardies dans leur simplicité ; l'amirauté et ses cuirassés sommeillant en paix, depuis des années, sur les eaux toujours calmes du second port, du port militaire.... sur le deuxième plan, la mosquée d'Eyoub et, déjà estompées dans le lointain, les *Eaux douces* d'Europe. Un peu à notre droite, faisant face à l'antique Byzance, dont ils ne sont sépa-

rés que par deux ponts, les quartiers de Galata, Balata, Péra, Top-Hané, Béchiktache, le Taxime, bref cet ensemble de rues, de places, de demeures qui constituent l'étrange ville de Constantinople! Sur le dernier plan, les hauteurs arides et nues de Chicheli et de Maslak, véritable échantillon du désert transféré en Europe, pour former le triste couronnement de la ville. A droite, sur le même plan, la forêt de Belgrade, traînant sa robe de sombre verdure jusqu'à l'horizon; au-dessous, les contreforts où s'étalent la ferme impériale, les conaks, les yalis et les kiosques du beau parc d'Yeldiz, le parc et le kiosque de Tchéragan, celui de Dolma-Bagtché et les mille demeures dont les pieds baignent dans le Bosphore... Cabatache, Béchiktache et, en remontant l'admirable canal, les villages d'Ortakeuy, d'Arnaout-keuy, Bebek Roumélie-Hissar[1], Thérapia, la résidence d'été des ambassadeurs de France, d'Angleterre et d'Italie; Buyukdéré, celle de

1. C'est entre les châteaux forts de Roumélie et d'Anatolie, bâtis par Mahomet II, que se trouve le point le plus étroit du canal, 550 mètres. C'est près de là que Mandroclès de Samos bâtit le pont sur lequel Darius fit défiler son armée de 70,000 hommes marchant contre les Scythes.

l'ambassadeur de Russie; Mayar-Bournou et les hauteurs boisées de Roumélie-Kavak.

Reportant nos regards sur la gauche, à notre point de départ, toujours sur cette merveilleuse Corne d'Or, voici le fameux « pont des Nations », autrement dit le pont de Mahmoud, par lequel la ville turque se rattache à ses faubourgs de Galata-Péra; les brillants minarets de la mosquée nouvelle, Yeni-Djami ; ceux de Sainte-Sophie; le Séraskiérat ou ministère de la guerre, avec sa tour aux formes si bizarres; la Sublime Porte, ou siège du grand-vézir et du ministère des affaires étrangères — Sublime Porte qui n'a rien, mais absolument rien de sublime! — la place de l'Atmeïdam avec son modeste square et ses restes de monuments byzantins; sur le bord de la mer de Marmara, baignées par ses eaux bleues, les vieilles murailles du sérail et le reste des anciennes demeures des derniers empereurs grecs, traversées prosaïquement par le chemin de fer qui, en ce moment, cesse d'être celui d'Andrinople, pour devenir celui de la grande ligne de Constantinople à Vienne et Paris; la pointe de Top-Capou; Gul-Hané ou la *pépinière*

des roses; Psamatia-Capou, dont les femmes grecques passent, avec raison, pour être très jolies... les ruines des vieux remparts et *Top-Kapoussi*, où périt le dernier des Césars de Byzance, l'empereur Constantin XII; le grand cimetière musulman, dont les tombes occupent l'emplacement qui vit le suprême assaut des troupes victorieuses de Mahomed le Conquérant! Enfin, les bâtiments de l'hôpital grec de Baloukli, près duquel se trouve le fameux couvent du même nom, dont la légende miraculeuse des poissons exprime si bien les secrètes espérances du peuple grec[1]... Plus loin, dans la plaine, se confondant avec l'horizon, le village européen de San-Stéfano, où fut signé le traité de paix qui porte son nom.

Sur la rive asiatique, toujours à notre gauche, voici la continuation de Scutari qui, sous des noms divers, touche à la grande caserne de Haïdar-Pacha; au Val-de-Grâce de l'empire ottoman, l'hôpital militaire de Haïdar-Pacha; au beau cimetière des Anglais, si pittoresquement placé; à la gare du chemin de fer de Haïdar-Pacha à Ismidt et à son village, réuni par un

1. Voir le chapitre *Anecdotes et Légendes*.

quai rudimentaire à celui de Cadi-Keuy, — village du juge — où fut créé le premier établissement hydrothérapique et dynamothérapique fondé en Orient[1] !

Plus loin, faisant suite à Cadi-Keuy, voici Moda, avec sa population allemande, anglaise, arménienne et israélite ; Phanaraki et sa presqu'île surmontée d'un phare... ; le golfe d'Ismidt, les îles des Princes, perles granitiques de la mer de Marmara, qui abritèrent une partie de la flotte anglaise, alors que l'armée russe campait sous les murs de Constantinople... ; les terres du cap avancé du golfe de Moudania, le mont Olympe de Brousse dont les sommets neigeux arrêtent brusquement notre vue.

A notre droite, du côté de la mer Noire — cette mer si favorable aux étrangers, s'il faut en croire l'antiquité et d'où jaillira peut-être le torrent qui emportera la puissance ottomane, — voici Beyberbey et son palais, illustré par

1. Cet établissement, véritable établissement modèle, digne de la science française par son intelligente et savante organisation, fut créé par l'auteur de ce livre.

(*Note de l'éditeur.*)

la présence de l'impératrice Eugénie, qui y séjourna lors de son voyage pour l'inauguration du canal de Suez; Vanikeuy, Candili avec sa jolie fontaine d'un style si oriental; Anatolie-Hissard; la baie de Beïcos et son gracieux village aux eaux limpides et fraîches; les Eaux douces d'Asie, la promenade rivale de celle d'Europe, rehaussée par la présence d'un kiosque impérial, ni mieux ni plus mal entretenu que beaucoup d'autres; le mont Géant, rival mieux connu, plus fréquenté que le mont où nous sommes... Madjar-Kalissi[1] et les hauteurs d'Anatolie-Kavak.

Par-ci, par-là, sur les deux rives bosphoréennes, des forts plus ou moins cachés; des batteries basses, formidablement armées de canons Krupp, d'un fort calibre et d'une portée de plusieurs kilomètres... Des feux croisés, plongeant, dominant et commandant l'entrée de la route liquide de Constantinople!... Puis, à l'horizon nord-est, entrevues par la pensée, les deux reines de la mer Noire, du Pont-Euxin: la première, toute paisible, industrielle et commerciale; la fille d'un Français, de ce

1. La forteresse des Hongrois.

fameux duc de Richelieu, qui fut plus tard ministre de Louis XVIII :

ODESSA :

La seconde, qui se relève toute frémissante de ses ruines héroïques, plus redoutable que dans son glorieux passé :

SÉWASTOPOL !

C'est-à-dire :

L'*Agriculture*, l'*Industrie*, le *Commerce*, les *Arts militaires* ou le puissant quaternaire des nations conquérantes et civilisatrices, en face d'une nation de plus en plus déchue de ces avantages !

Et au milieu de tous ces superbes accidents du terrain asiatico-européen ; de ces arêtes découpant, parfois violemment, la splendeur profonde du ciel ; de ces vallons fertiles, au sein desquels circulent de gais ruisseaux ; de ce mélange étrange de choses disant les charmes bucoliques de la paix et les horreurs de la guerre — ces deux pôles de l'humanité

— le Bosphore, semblable à un immense serpent aux spirales gigantesques, circule, toujours limpide, avec son double courant, sillonné par de nombreux navires qui, sous l'influence du commerce, portent partout les germes, les idées et les bienfaits de notre moderne civilisation.

Voyageur sombre et muet, dont les flancs inconscients battent sous les chocs de la vapeur; immense courant, circulant en tous lieux, entre les confins de notre globe; lutteur robuste ; enfant de la pensée humaine, s'élançant radieuse vers l'infini; témoin éloquent, dans sa majestueuse conception, du progrès humain qui, sans cesse, sans trêve, lentement ou par bonds, va du simple au complexe, de la barbarie à la civilisation : chacun des paquebots, dont l'hélice tourmente les eaux de ce merveilleux canal, porte sur son grand mât, bien au-dessus de ses pavillons de nationalité et de compagnie, le drapeau du génie humain et de la puissance de Dieu !

Quand le soleil, avant de disparaître derrière la plaine de San-Stéfano, projette l'éclat de ses derniers rayons sur les murs qui virent

tomber les héroïques défenseurs de l'antique cité gréco-romaine, et inonde de ses feux du soir, d'un rouge si ardent, les nombreuses demeures de la côte asiatique, alors que Stamboul et ses faubourgs s'estompent déjà dans le vague si poétique du crépuscule, le spectacle dont on jouit du haut du mont Tchamlidja devient véritablement féerique! Chaque maison, chaque demeure, dans le scintillement des carreaux de ses fenêtres embrasées, s'empourpre d'une lueur indescriptible. C'est un incendie général, mais un incendie dont les éclats vacillants, dont les clartés surnaturelles dépassent tout ce que l'imagination la plus ardente peut concevoir.

C'est là un tableau que nulle palette humaine ne peut reproduire.

Il faut le voir... le revoir... et, quand on l'a bien vu... il reste dans la mémoire à l'état de rêve, de rêve dépassant de mille coudées ceux des *Mille et une Nuits!*

C'est une ivresse de coloris, une beauté de *réalisme* près duquel toutes nos conceptions restent froides et ternes!

Les splendeurs de la fin d'un beau jour d'au-

tomne[1], contemplées de ce point merveilleux, constituent, sans critique possible, le plus admirable phénomène qu'il soit donné à l'homme d'étudier.

Maintenant retournons-nous... Laissons ce grandiose panorama... Détachons nos regards enfiévrés de ce rutilement magique !

Voici l'Asie !

L'Asie, avec ses rêves assoiffés d'inconnu et de mystère, ses montagnes aux flancs richement boisés, demeures paisibles des cerfs, des chevreuils, des sangliers et des ours ; ses plaines trop solitaires ; ses richesses ignorées, inexplorées ; sa végétation si vivace ; sa terre si facile à féconder, absorbant gloutonnement la plus faible, la plus malingre semence, pour rendre au centuple ce qui lui a été confié. La voici avec ses ruines qui parlent encore de ses splendeurs passées ; de ses désastres, dus à l'incurie et aux folies humaines, de ses désespérances et de ses espérances.

Ici le coup d'œil change du tout au tout, l'âme

1. C'est particulièrement à cette époque de l'année que ce phénomène se produit avec le plus d'éclat.

Il est à Constantinople ce qu'il n'est nulle autre part.

reste tristement repliée sur elle-même, en contemplant cette solitude austère, rendue encore plus impressionnante par les beautés animées et si mouvementées que l'on vient d'admirer!

D'un côté, le tombeau des civilisations éteintes! De l'autre, vers l'Europe, la tombe entr'ouverte où, progressivement, tout doucement, s'enfoncent les derniers nés d'une dynastie qui porta haut et ferme le drapeau conquérant des Ottomans!

Il est vrai qu'alors ce drapeau était également celui du progrès et de la civilisation! . . .

. . . .

C'est sur le sommet de cette montagne si remarquablement située, — montagne dont ne parlent ni les *guides* ni les itinéraires; — à la place même ou je viens de conduire mes lectrices et mes lecteurs; près du tombeau de Baba Tchamlidja que, par une belle journée du mois d'octobre 1887, un couple se promenait, jetant un dernier regard sur l'enivrant tableau que j'ai essayé de décrire.

Plongés dans cette sorte de griserie toute morale, produite par la double action du grand air vivifié par les plantes embaumées, aux

rudes senteurs, et de cette sensation étrange qui s'empare des âmes sensibles, à la vue des grands spectacles de la nature, ils allaient, rêveurs, encore sous le charme de leurs sentiments intimes.

Lui, dans la force de l'âge, commençant à faire les premiers pas sur le sentier qui conduit à la seule égalité de ce bas monde : la tombe ; le front déjà plissé par les rudes soucis du combat de la vie ; l'allure fatiguée des lutteurs, mais l'œil encore plein de ces éclairs qui révèlent tout ce qu'il y a de puissance dans certaines natures courbées, mais non vaincues par l'adversité.

Elle, svelte, blonde, élancée, le teint pâle ; aux débuts des tristesses de l'existence.

D'un côté, l'austère et triste expérience de l'âme parvenue au sommet de la vie.

De l'autre, les taquines impatiences, les curiosités enfiévrées de l'être qui *ne sait* pas encore, mais qui devine vaguement, comme dans un mirage lointain, tout ce que l'existence humaine renferme de déceptions et de douleurs, cachées sous les ailes des illusions enchanteresses.

Appuyée sur son bras, elle écoutait, émue, légèrement oppressée, les récits historico-philosophiques des grandes pages de l'histoire ancienne dont il avait, pour elle, rapidement tourné les feuillets. Tout d'un coup, brusquement, elle partit d'un joyeux éclat de rire... Son compagnon, passant d'un sujet un peu trop sérieux pour une jeune femme, à un sujet plus moderne, plus gai, lui racontait, en l'agrémentant, l'histoire de Baba Tchamlidja.

Lorsqu'elle fut un peu remise, elle regarda, surprise, son interlocuteur, et s'écria :

— Ainsi donc, voici, d'après vous, l'histoire de ce futur saint de l'Islamisme?

Et de rire encore.

— Vous riez, ma chère enfant, mais rappelez-vous bien que c'est ainsi que se forment et commencent les légendes religieuses. Non pas seulement dans ce pays-ci, mais partout, dans tous les pays, chez tous les peuples où dominent les prêtres. L'esprit humain est ainsi fait. Il est le même en tous lieux : grand enfant curieux que l'on berce et dont on se fait obéir par des contes, où le merveilleux le dispute à

l'absurde. Il y a, au fond de chaque créature humaine, une aspiration vers l'inconnu et le surnaturel, qui devient une arme puissante pour ceux qui savent la diriger. Or, plus les peuples sont voisins de l'état primitif, c'est-à-dire en bas âge, et plus aussi le fantastique, sous sa forme religieuse, exerce sur eux sa détestable influence!... Vous le voyez, il y a vingt ans, le modeste tombeau devant lequel nous sommes renfermait la dépouille d'un vulgaire mendiant, ayant vécu, au jour le jour, des aumônes qu'il recueillait dans les environs. Eh bien ! qu'a-t-il fallu pour transformer cette tombe isolée, admirablement située, j'en conviens, en un lieu consacré, donnant naissance à des cures dites merveilleuse, à des faits enregistrés sous l'étiquette de *Miracles!* Bien peu de chose... Un rien! ce rien qui se trouve dans les plus grands comme dans les plus simples événements. Ce rien, cette étincelle qui met le feu aux poudres, produit l'explosion, s'est manifesté ici en la personne d'un *iman*, d'un brave prêtre musulman qui, amant de la belle nature, a eu l'idée de venir passer ses étés dans la masure qui est là, sous nos

pieds. Pour charmer ses loisirs, probablement sans y mettre de la malice, tout simplement, il s'est amusé à surmonter de quelques pierres peintes en vert la place occupée par le cadavre du vieux mendiant... Un peu d'eau généreusement offerte aux visiteurs... quelques paroles adroites... Deux ou trois ex-voto, sous la forme de morceaux de chiffon attachés aux pierres du nouveau tombeau !... Quelques soins de jardinage et d'entretien et... le tour fut joué ! Dans une vingtaine d'années, la nouvelle génération aura oublié le mendiant, pour ne se rappeler que du saint homme, du grand marabout qui repose en paix, sur la cime du mont Tchamlidja ! Avec le temps la légende se purifiera de ses *mondanités ;* elle planera, de plus en plus, dans le domaine éthéré du surnaturel divin. Alors, avec le développement de la confiance des croyants, avec l'aide de Dieu et des bons derviches, rien ne nous prouve qu'à la place de cette tombe et de cette masure, ne s'élèvera pas un vaste couvent, richement doté, où les fidèles viendront, en masse, invoquer la divine protection du grand saint de Tchamlidja !

Et la conversation continua sur ce ton moitié sérieux, moitié badin.

Mais le soleil venait de disparaître.

Le crépuscule commençait à répandre ses voiles diaphanes sur Stamboul et ses campagnes ; le Bosphore, éclairé par ces dernières lueurs du jour mourant, scintillait d'une nuance argentée, aussi vague, aussi mélancoliquement sublime que le sont les eaux du golfe de Naples, sous l'influence des premiers reflets de l'astre de la nuit.

Il était temps de quitter ce lieu enchanteur.

La prudence la plus élémentaire disait même qu'il fallait se hâter.

Ils redescendirent, lentement, comme à regret, les pentes du mont.

Sur le point d'atteindre la source et son café, *elle* s'arrêta, et, s'appuyant un peu plus sur le bras de son compagnon, projetant un dernier regard sur l'immense panorama qui allait se fondre dans l'obscur de la nuit, elle murmura, en étendant sa main droite vers Constantinople :

— Qui donc saura exactement ce qui se passe dans cette véritable Babylone moderne?

Qui nous racontera ses passions, ses crimes et ses vertus? Quel est l'écrivain qui nous initiera à ses mystères? Constantinople! Constantinople! quand nous livreras-tu tes sombres arcanes?... et se penchant tout près, bien près de son compagnon :

— Prenez-vous toujours des notes sur cet étrange et admirable pays?

— Toujours, répondit ce dernier.

— Eh bien! puisqu'il en est ainsi, pourquoi ne réuniriez-vous pas ces notes pour en faire un volume, un livre vécu, un livre vrai.

— Pourquoi ?

— Oui, pourquoi?

. . . .

Quand ils montèrent dans la voiture qui les attendait, *il* avait promis d'écrire ce livre... un jour... ou l'autre.

— Si vous tenez votre promesse, s'écria-t-elle tout heureuse, je vous prierai, d'avance, de m'envoyer un des premiers volumes... quel que soit le pays où je me trouverai quand il paraîtra.

— Non seulement je vous promets de faire ce que vous me demandez, mais j'ajoute que,

si jamais j'écris ce livre, dans les conditions que vous m'avez indiquées, je le commencerai par le récit de notre ascension au MONT TCHAMLIDJA... N'est-ce pas là, en effet, qu'il aura pris naissance? . . . .

. . . .

. . . .

En initiant ses lecteurs à l'existence si mystérieuse... si peu connue, des êtres et des choses de l'Empire ottoman, l'auteur tient aujourd'hui la promesse faite sur le mont Tchamlidja, en regardant Constantinople à vol d'oiseau.



CHAPITRE II

Photographie morale de Constantinople.

Constantinople est, par excellence, la ville des contrastes, de l'imprévu et du bon plaisir. Tout y est livré au caprice, à une sorte d'incurie mal combattue par une série de décrets toujours nouveaux, toujours oubliés, toujours violés !

Prétentieuse et superbe, ignorante et fourbe, sale et désordonnée ; encore plongée dans les superstitieux errements hygiéniques d'un moyen âge tenace ; véritable Capharnaüm où tout se trouve, où tout est entrelacé ; où le bien et le mal, la raison et le non-sens marchent bras dessus bras dessous, sans conscience des résultats de ce phénoménal accouplement, la ville des empereurs ottomans présente tout

d'abord aux regards du penseur et du philosophe l'aspect le plus étrange et le plus incompréhensible !

C'est le néant dans la vie !

Le désordre dans l'ordre ; la misère dans l'opulence ; l'ignorance dans le savoir ; la superstition dans le libre arbitre ; la bassesse dans la vanité ; la prostitution dans l'austérité ; la médisance haineuse dans l'hospitalité ; l'esclavage dans la liberté ; l'enfance chez le vieillard ; l'hystérie dans la raison ; le laid et l'horrible dans le beau ; mais, plus que tout cela, c'est, ainsi que l'a si bien dit l'auteur du *Mal d'Orient,* en parlant de Péra :

« La ville du mépris mutuel ! »

Et que nos lecteurs n'aillent pas crier à l'exagération, à un parti pris de tout dénigrer, de tout assombrir. Les couleurs du tableau ne sont nullement chargées ; elles sont telles que la nature des choses les a faites !

Pour en juger, il ne faut ni les regarder avec des idées préconçues, ni les étudier avec nos habitudes européennes : on doit les observer froidement, sans rien préjuger, l'esprit entiè-

rement dégagé de toutes les influences qui peuvent altérer l'indépendance de l'observation.

Des auteurs, séduits par leur passion des analogies, ont comparé Constantinople à la Rome des Césars. Ils ont dit et écrit que, comme cette dernière, la capitale de la Turquie reposait sur sept collines. Rien de plus problématique que cette assertion purement topographique : que ces auteurs aient eu en vue l'ancienne Byzance — *Stamboul* proprement dit — ou tous les quartiers qui forment la ville moderne, *Constantinople*, on ne voit pas comment ils ont fait leur compte pour arriver à ce chiffre sept.

La vérité, c'est que la ville, dans son ensemble, repose sur une série considérable de collines, de monticules, de ravins, de pentes plus ou moins escarpées. Ses jardins, ses monuments, ses maisons, ses palais, ses casernes, ses masures, ses kiosques et ses conaks s'étalent sur le sol le plus étrange, le plus accidenté qui se puisse voir.

C'est un pêle-mêle des plus bizarres, dont la couleur, bien bourgeoise, est loin de rap-

peler à l'esprit les rêves provoqués par ce mot magique :

L'Orient.

Le centre de l'immense ville est partout et nulle part. Stamboul même n'est à l'ensemble que ce que sont Galata, Péra et les autres quartiers.

De même que, pour le vieux Turc, tout se résume dans un des quartiers de Stamboul ; de même que, pour le Grec, le Phanar est encore la ville par excellence ; de même que, pour les Européens et les Levantins, il n'y a que Péra et Galata ; de même que, pour le Juif, la ville entière se résume dans les quartiers de Balata et d'Haskeuy, de même encore, pour les courtisans, Yeldiz et ses environs constituent toute la ville ancienne et moderne.

Vu dans son ensemble, à vol d'oiseau, du haut des tours du Séraskiérat, de Galata ou du sommet du mont Tchamlidja, le panorama de la ville est d'un grandiose réel.

C'est un mélange fantastique, inextricable, digne de son état moral et de l'atmosphère qui s'en dégage. C'est un TOUT immense, dont les détails échappent aux regards ; c'est *dix*

villes dans *une*; un ensemble humain, une fourmilière où s'agitent, vivent et meurent les nationalités les plus complexes, les types les plus étranges, les personnalités les plus individuelles et les êtres les plus hétérogènes.

Quant à l'unité qui devrait résulter de cet amalgame, vous ne la trouverez que dans l'élément ottoman, sous la forme d'un gouvernement monarchique, dont le bon plaisir est la règle et le caprice la loi[1] ! Et de même que chaque quartier possède une physionomie qui lui est propre, de même aussi chacune des nationalités, dont l'ensemble forme la population constantinopolitaine, présente ses caractères particuliers, ses goûts, ses habitudes, ses croyances, ses superstitions, ses aspirations et ses rêves d'indépendance et de prépondérance. La seule chose qui soit *une*, c'est la haine et le mépris que chacun professe pour son voisin! Haine de religion, haine de nationalité, haine d'influence... Politiquement et philosophiquement c'est la seule UNITÉ sur laquelle se base la puissance des Turcs.

1. Les lois du Tanzimat (lois de réformes) ne peuvent toucher et ne touchent pas à la personne de Sa Majesté le Sultan.

Il faut bien le dire, en détruisant par l'épée les *nationalités géographiques* qui devaient constituer l'empire ottoman, les successeurs d'Osman ont laissé subsister les *nationalités morales* des peuples, vaincus, mais non conquis. Nul travail d'assimilation ne s'est fait ; nulle conquête morale n'a été réalisée ; la fusion n'a pas eu lieu entre tous ces éléments. Chacun a conservé son caractère particulier, son type *sui generis*... Soumis, courbés, égalisés par la crainte du vainqueur ; ayant perdu les qualités viriles que possédaient leurs pères ; n'ayant plus ni le sentiment de la patrie détruite, ni celui de l'indépendance et de la dignité humaine, ces peuples, si divers, si ennemis les uns des autres, se sont rendus à la force physique ; ont adopté, superficiellement, les mœurs et les idées de leurs vainqueurs, les ont bassement adulés, tout en les détestant comme l'esclave déteste son maître, mais ont gardé, à peu près intacts, leur haine du vainqueur, leur mépris et leur insolence de valetaille, leur superstitieuse ignorance et le sentiment confus d'une vague réhabilitation possible !

C'est de cet état moral de sa population que Constantinople tire son caractère de grande ville délabrée, déclassée, inharmonieuse, n'ayant rien de commun avec les autres capitales. Tour de Babel moderne; héritière des passions et des vices de l'antique Babylone, elle s'avance, inconsciente et bavarde, vaniteuse et rampante, vers sa destinée fatale, sans que sa situation exceptionnelle puisse la sauver de la mort qui la guette, pour la découronner de son double diadème gréco-ottoman.

Point n'est besoin d'être prophète pour affirmer la décadence prochaine et irrémédiable de l'ancienne ville des Césars grecs !

Tout autour d'elle, par suite des nouvelles voies de circulation ferrées, s'élèvent de redoutables rivales.

Par la perte successive de ses provinces d'Europe, provinces les plus riches et les plus travailleuses, Constantinople a cessé d'être le grand marché oriental, chargé de fournir aux villes sous sa dépendance les matières premières et les riches produits de l'Asie.

Avec la diminution de ses ressources, les exportations ont subi le même sort, et ses

revenus se sont progressivement amoindris.

Toutes les villes qui furent ses tributaires tendent à être ses rivales : elles s'alimentent en Europe, en Autriche principalement, au détriment de leur ancienne souveraine, et ne payent même pas le tribut auquel elles furent soumises.

Si, à ces causes puissantes de décomposition, nous ajoutons le désordre qui règne dans la perception des impôts ;

Les vols journaliers qui s'exécutent sur une large échelle, du petit au grand et du grand au petit, au détriment des finances de l'État ;

La corruption, consciente et inconsciente, qui forme la base de toutes les administrations ottomanes ;

La *nécessité* qui s'impose aux employés de l'État de vivre à ses dépens et à ceux des administrés, par suite du non-payement de leurs appointements ;

Le gâchis qui règne, en maître absolu, dans toutes les branches de l'administration gouvernementale ;

Les folles et considérables dépenses du Palais ;

Le manque d'entretien des routes, des monuments et de tout ce qui compose l'actif de l'État ;

L'augmentation annuelle de ses dettes, augmentation en rapport direct avec la diminution de ses ressources, on comprendra sans peine vers quelle effroyable banqueroute la Turquie est précipitée !

Eh bien, c'est cette déplorable situation morale que révèle si bien Constantinople dans sa vie, ses mœurs et le fonctionnement de ses organes.

C'est cette dissolution du grand empire devant lequel trembla la vieille Europe, qui imprime à sa capitale ce cachet de désordre particulier et fatal.

Vaste et inharmonique reflet de cette situation précaire, tout est trompeur, tout est factice dans cette étrange ville.

Sa vie n'est plus la conséquence du fonctionnement normal et physiologique de ses organes ; c'est la manifestation décoordonnée, brusque, saccadée d'un grand corps soumis aux effets électriques d'une machine déséquilibrée.

Constantinople agonise..., lentement, il est vrai, grâce aux rivalités des puissances européennes, à la haine réciproque et à la couardise de ses sujets chrétiens !

Mais ce pauvre grand corps n'en agonise pas moins !

Et maintenant, faut-il conclure de ce qui précède que nous nous trouvons devant un *mal sans remède*, devant une situation absolument perdue, perdue sans espoir aucun ?

Oui et non !

Oui ! mille fois oui ! si le souverain actuel persiste dans ses errements... si des actes énergiques, des FAITS, ne succèdent pas rapidement *aux bonnes volontés*, dont on affirme que Sa Majesté est coutumière.

Non ! si Elle sait et peut se débarrasser de l'entourage pervers qui lui cache la vérité sur toutes choses ; ne se maintient que par l'intrigue ; ne vit que de malpropretés morales ; cherche ses propres intérêts au détriment de ceux de l'État ; ne possède du courage que pour altérer la vérité et nuire aux rares hommes de cœur fourvoyés dans cette galère ; s'évertue à diluer, à détruire toutes les bonnes

qualités de son maître, au profit de ses faiblesses maladives; exploite, sans vergogne, ses craintes chimériques de mort violente et de conspirations ; répond « amen ! » à tout ce que dit le maître, et... n'en agit qu'à sa guise, en trompant et exploitant étrangement le chef de l'Islamisme et de l'empire turc sur *tout* et dans *tout !*

Mais, pour sauver cet empire, dont les bases craquent de toutes parts ;

Pour sauver ce peuple turc, qui succombe sous les fautes et les crimes de son administration ; qui succombe, malgré ses qualités réelles, sa bravoure, sa foi encore robuste et naïve, sa vitalité encore si considérable, il faut plus qu'un souverain... pour aussi bien intentionné qu'il soit...

Il faut un HOMME..., un homme de génie..., un HOMME sachant faire le sacrifice de sa vie pour le salut de son peuple ! Juste et impitoyable pour les *grands*, miséricordieux pour les *petits*, sévère pour lui-même..., donnant à tous l'exemple du travail, de l'ordre, de l'économie, de la justice et de la *bravoure !*

Un tel homme est-il possible en Turquie ?

oui il devait être [illegible]
Mustapha Kemal

Et si ce souverain est possible, cet empire, fondé par la conquête et le sabre, peut-il encore subsister de longs siècles..., marchant de pair avec ses puissants rivaux européens ?

Telle est la grande et embarrassante question à laquelle ce livre doit répondre.

Telle est aussi sa raison d'être.

Pour arriver à ce but, l'auteur a dû dire, quand même et toujours, la stricte vérité, sans rien farder, sans rien cacher ; le mal et le bien, les vices et les vertus, les fautes et les bonnes actions, les ferments de dissolution et les agents de guérison !

Et maintenant, poursuivons notre route, en pénétrant, sans faiblesse comme sans parti pris, dans les mille arcanes dont se compose la ville de Constantinople, ses habitants et son gouvernement !

En chirurgien physiologiste, voyons d'abord le mal, les plaies et tout ce qui doit amener le décès de « l'homme malade ».

Fouillons dans toutes ses ulcérations ; dégageons-les du pus qui en masque la profondeur et la gravité... Les médications.. , le traite-

ment..., les chances de succès et de guérison viendront après. . . . .

. . . .

. . . .

Heureusement pour la Turquie, pour son présent et pour son avenir, elle possède, près de son gouvernement, malheureusement sous sa néfaste administration, un peuple qui a conservé en grande partie ses qualités primitives ! En effet, autant tout ce qui touche de près au gouvernement est gangrené, gangrené en raison du peu de distance qui existe entre le souverain et ses serviteurs, autant ce qui en est éloigné renferme, en raison directe de la distance qui sépare le même souverain de ses sujets, les qualités viriles, charitables, humanitaires et solides qui constituent le noyau des propriétés morales et physiques de la nation turque, de la nation musulmane proprement dite.

C'est dans ce peuple, si bien doué, si facile à recevoir les bonnes comme les mauvaises impressions, que réside l'avenir réel du pays.

C'est lui qui, par son courage, sa sobriété et sa foi, a fait la grandeur de l'empire. C'est

lui qui l'a sauvé dans ses grands dangers... c'est encore lui qui le sauvera de la ruine, de la mort, si on *sait*, si on *ose*, si on *veut* le diriger sagement dans ses nouvelles destinées!

Ne l'oublions pas, Constantinople n'est heureusement que le vestibule, l'antichambre de la Turquie, ainsi que l'a si bien dit l'auteur de *la Turquie d'Asie*, antichambre où grouillent les ambitions malsaines; où se coudoient, se heurtent, se jalousent, tous les aventuriers, tous les faiseurs orientaux, musulmans, chrétiens, raïas ou autres, qui flairent et convoitent leur proie, et cherchent à vivre grassement aux dépens de leurs dupes..., en exploitant le plus largement possible les fonctionnaires turcs qui, à force d'avoir été exploités, sont devenus, à leur tour, maîtres dans l'art de tromper les autres!

Voilà, *grosso modo,* ce que montrerait la *photographie morale* de Constantinople, si les choses de cet ordre pouvaient se projeter en formes dessinées et palpables sur la plaque sensibilisée.

Voilà l'atmosphère intellectuelle dont la ma-

térialisation est si bien indiquée par l'ensemble des quartiers, des villes diverses dont la réunion porte le nom de

CONSTANTINOPLE.

CHAPITRE III

Le Palais impérial d'Yeldiz et ses environs.

Quand le touriste suit la grande et belle route qui, de Top-Hané à l'extrémité nord-est de Galata, conduit à Ortakeuy, en longeant le Bosphore, il rencontre, à la queue leu leu, les palais impériaux de Dolma-Bagtché et de Tchéragan.

Le premier, construit sous le règne d'Abdul-Medjid ; le second sous celui d'Abdul-Azis.

Le palais de Tchéragan, celui où fut *suicidé* le sultan Abdul-Azis et où devait être enfermé, quelques mois plus tard, son neveu et successeur, Mourad V, possède de vastes dépendances et un parc qui, commençant sur la rive bosphoréenne, passe, par un large pont dont l'architecture composée ne manque pas d'élégance et de caractère, sur la grande route-

où circule prosaïquement le tramway de Galata-Carakeuy à Ortakeuy, s'étale sur les premiers contreforts de ce village, pour se terminer sur les hauteurs d'Yeldiz, au kiosque du même nom [1], la demeure du souverain actuel, Abdul-Hamid-Khan II.

C'est dans ce grandiose parc; c'est dans cette demeure souveraine, si mystérieusement fermée aux étrangers, que je vais conduire mes lecteurs.

Lorsque le voyageur arrive à Constantinople par la mer de Marmara, et pénètre dans la *Corne d'Or* sous un fort vent du nord-nord-est, ce qui n'est pas rare, il est tout surpris de continuer sa route vers le haut Bosphore, comme s'il ne devait pas s'ancrer devant Top-Hané, dans la Corne d'Or, son poste habituel; cette manœuvre, qui lui paraît d'abord incompréhensible, s'explique pourtant par la violence du courant qui descend de la mer Noire. Pour éviter les nombreux navires au mouillage et ne pas être jeté sur la pointe du vieux sérail, le commandant est dans la nécessité de remon-

1. *Yeldiz-Kieuchq* — Le kiosque de l'Étoile.

ter le courant jusqu'à la hauteur du palais de Tchéragan; arrivé là, il laisse porter sur Scutari et toute la barre tribord, poussé par ce même courant, le paquebot, évitant ces nombreux obstacles, file vers son point de mouillage, sans danger.

C'est au moment où on laisse porter sur Scutari, qu'il est permis au voyageur d'embrasser l'ensemble du splendide parc de Tchéragan et d'Yeldiz. Cette vue est certainement une des plus belles, car elle comporte, non seulement le palais et son parc, mais un ensemble merveilleux.

En regardant cette superbe et luxuriante végétation, enclavée dans des palais et des kiosques impériaux, l'œil reste tout surpris en apercevant un pauvre toit, aux vieilles et sombres tuiles, émergeant, comme honteux, du sein de ce premier ravissement oriental.

Eh bien, savez-vous quel est ce toit qui fait tache sur cette belle parure?

Quel est l'auguste personnage dont il cache l'existence au monde entier?

Ce délabrement, qui présente un si pénible contraste; cette demeure plus que modeste, à

peine entrevue; cette vision d'un moment; cette vague tristesse qui s'est emparée de vous se résume dans un mot, et ce mot est toute une révélation.

C'est là, sous ce toit délabré, dans ce vieux rendez-vous de chasse qu'agonise lentement, isolé des siens et de l'univers; conscient de sa navrante situation, l'ancien maître de tout ce que vous voyez : le sultan Mourad V.

Le navire a filé... La vision a disparu comme un songe éveillé!... rentrons dans le présent, dans son mouvement et sa vie.

Le palais d'Yeldiz n'est pas ce modeste monument que l'on voit en arrivant, par la route de Béchiktache, sur le sommet du mamelon où se trouve la nouvelle mosquée Hamidiée et où commence le plateau d'Yeldiz. Ce monument, ou pour être plus dans la vérité, cette grande construction, mi-partie caserne, mi-partie maison bourgeoise, n'est que le *Sélamlick,* ou appartements réservés aux réceptions officielles et particulières de sa Majesté.

Sa demeure privée, le *Haremlick,* est situé plus dans l'intérieur du parc.

Elle est composée de plusieurs kiosques

somptueux, à la construction desquels rien n'a été épargné... L'or, le marbre, le porphyre, les épais et magnifiques tapis de Smyrne et d'Asie, les glaces, les tentures, les élégantes boiseries, les mosaïques de Florence et de Rome, les lambris de marqueterie, les lustres de Venise, y représentent plusieurs années des revenus de l'Empire.

Le *Sélamlick* qui, aux yeux des étrangers, passe pour être tout le nouveau palais, — croyance qui accrédite davantage la légende de modestie économe des goûts d'Abdul-Hamid, — est bâti derrière un mur très épais, percé, du côté de Béchiktache, de trois portes.

La première et la plus modeste, celle qui est située près du pavillon extérieur, d'où les ambassadeurs et les étrangers de distinction assistent, le vendredi, à la cérémonie du Sélamlick, est appelée *Coltouk-Kapou;* ouverte toute la journée, du lever au coucher du soleil, elle donne accès aux pachas, aux officiers, aux solliciteurs et à tout le personnel du Palais.

La seconde, plus décorée, plus architecturale, est destinée à la *Validé Sultane*[1], au

1. La Validé Sultane est la mère du Sultan. Si elle est dé-

Harem, aux princes étrangers de passage à Constantinople, le plus souvent les hôtes du Sultan et aux ambassadeurs.

La troisième, la plus importante, surchargée d'arabesques et de fines dentelles de marbres divers, aux couleurs vives et dorées, est nommée *Saltanate Kapoussou*, ou porte des cérémonies.

Elle ne s'ouvre que pour laisser passer le Sultan, exclusivement.

C'est également par la première porte, Coltouk-Kapou, que passent les visiteurs, les personnes mandées au Palais, les fournisseurs et les ouvriers.

Le Palais ou *Séraïl* d'Abdul-Hamid se compose de trois enceintes ou parties distinctes :

Dans la première enceinte se trouvent les départements des ambassadeurs, des chambellans, des secrétaires, des pachas, etc.

Cette enceinte, ou première partie, se trouve immédiatement après le premier mur extérieur.

Au delà existe un second mur d'une hau-

cédée avant l'avènement de son fils, c'est la nourrice qui porte ce titre. C'est ce qui existe en ce moment.

teur de neuf à dix mètres et de plus de quatre d'épaisseur.

Ce mur est également percé de plusieurs portes, la plus importante est celle qui communique avec la porte de Coltouk-Kapou.

Derrière ce second mur, un véritable rempart, existent des jardins anglais, des étangs, des arbres nombreux, des allées qui s'entre-croisent en tous sens, les kiosques et corps de garde du Sérail.

Plus loin, à une assez grande distance, on rencontre la troisième muraille, muraille encore plus haute et plus épaisse que les précédentes. C'est cette fortification, qui cache aux yeux des mortels l'habitation proprement dite du souverain et de son harem. C'est dans cette immense enceinte, enceinte qui englobe tout le parc intérieur d'Yeldiz[1] que se trouvent, disséminés pittoresquement, les kiosques et les chalets, dont l'ensemble constitue le *Palais* proprement dit.

Toutes ces constructions en marbres et en

1. Cet admirable parc a près de 120 hectares du sud au nord et de l'ouest à l'est. Le palais de Tchéragan, qui en est la base bosphoréenne, a 1,250 mètres de façade.

pierres diverses, érigées par le caprice du maître, suivant son bon plaisir, ont coûté des sommes énormes. Pour obéir à ses volontés, on a remué tout ce vaste parc; on y a creusé un grand lac, alimenté par les eaux de Dercos, sur lequel Abdul-Hamid se livre au plaisir du canotage, tantôt dans une élégante barque, en bois des îles et en acajou, tantôt dans une mouche[1] des plus coquettes, dont la force motrice est fournie par l'électricité; on y a porté, à grands frais, des arbres aux essences les plus rares; des pierres, précieuses par la beauté de leur grain; des animaux, des oiseaux variés et on a construit, pour ces derniers, d'élégants chenils, de belles et riches volières.

Partout, des travaux énormes: travaux achevés, travaux en voie d'exécution, travaux à peine commencés et... travaux projetés.

Que d'or jeté dans cet Yeldiz, dont l'extérieur paraît si modeste!

Pour compléter les charmes de cette véritable ville des *Mille et une Nuits*, ville en mi-

1. Cette mouche a été construite en Angleterre, sous les ordres de l'amiral feu Hobar pacha, peu de mois avant sa mort.

niature, il est vrai, on vient d'y construire un observatoire astronomique[1] et une salle de spectacle.

Ce bâtiment, inauguré il y a six ou sept mois, est des plus curieux.

C'est un carré long, adossé à la troisième enceinte et faisant face à la deuxième. Le sultan y peut entrer par un vestibule, en communication directe avec le Harem.

Sa loge est au fond de la salle, dans une unique galerie; en bas, à la place où se trouvent ordinairement les fauteuils d'orchestre, les stalles et le parterre, un immense tapis et... le vide; à droite et à gauche de la grande loge impériale, deux loges grillées, encore plus grandes, pour le Harem et les invités de ces dames. Quant à l'orchestre, il se trouve... devinez où? Non! ne cherchez pas, car vous ne trouverez jamais... Il est placé au-dessus du fauteuil du souverain!!

1. Cet observatoire est sous la direction de l'*illustre astronome* Coumbary effendi. — Est-ce bien astronome qu'il faut dire? — Cet Arménien, si connu de tout Péra, est un remarquable décrocheur d'étoiles... féminines; quant à celles qui brillent dans le firmament, j'ignore s'il les cultive aussi sérieusement. Un excellent et charmant homme, au demeurant.

La scène est assez grande et suffisamment machinée. La décoration générale est d'or sur fond rouge. La forme de la salle est un long carré légèrement arrondi dans ses angles.

Pour comprendre cette étrange disposition du théâtre impérial, il est nécessaire de savoir que nul, pour aussi puissant qu'il puisse être, ne peut tourner le dos au chef des croyants. Entre son auguste personne et les acteurs, il ne peut donc se trouver âme qui vive.

Les invités : ambassadeurs, ministres, favoris du jour, étrangers, influents par la fortune, se tiennent dans la loge de Sa Majesté, à côté et derrière, sur un plan un peu reculé.

Les acteurs, surtout ceux qui sont attachés au Palais, saluent en entrant en scène et se retirent à reculons, en saluant de nouveau à la turque.

Au fond du parc, près du Haremlik, sur les hauteurs d'Ortakeuy, à l'opposé par conséquent des portes qui font face à Béchiktache, se trouve un kiosque qui domine, tout caché qu'il paraisse du dehors, les casernes situées sur la route d'Yeldiz à Ortakeuy et Tchéragan.

C'est de ce kiosque appelé *Tchadêre-Kiosque*

que le Sultan observe souvent, placé derrière les persiennes, ce qui se passe aux alentours.

N'oublions pas ce détail, il nous servira quand nous aurons à raconter l'histoire si fantastique de la fameuse conspiration du pauvre Costi[1].

Sur la pente du parc qui descend vers le Bosphore et conduit au palais de Tchéragan, loin, bien loin des lieux enchanteurs créés par les caprices du troisième fils d'Abdul-Medjid, se trouve, dans l'ombre silencieuse, cachée par de grands arbres et d'épais massifs de lentisques et de houx, l'humble et pauvre demeure que j'ai signalée au début de ce chapitre, la demeure qui sert de prison à son frère, l'infortuné et sympathique Mourad V.

Les trois portes de la première enceinte sont gardées, extérieurement, par des sentinelles de l'armée régulière — il y en a quatre à chaque porte; — celles de l'intérieur, par des *tufekdjis* ou gardes secrets albanais, habillés en civil, mais portant sous leur *stambouline*[2] un revolver de gros calibre et un poignard circassien.

1. Voir *les Bas-fonds de Constantinople.*

2. La stambouline est une redingote noire à col droit, sans

Dans le kiosque, qui leur sert de corps de garde, se trouvent des carabines à répétition et des sabres de grosse cavalerie.

Dès que la nuit est faite, on rencontre de ces tufekdjis un peu partout : derrière les gros arbres, sous l'ombre des grands murs, dans les allées désertes, partout... Ils veillent silencieusement et discrètement, sur leur souverain, le glorieux padischah des Ottomans.

Sur un des plus grands plateaux d'Yeldiz, en haut d'Ortakeuy et longeant la grande muraille nord-ouest du parc, on a construit trois grandes et belles casernes, séparées par une élégante mosquée d'un fort beau style. La première de ces casernes est habitée par le régiment albanais des zouaves de la garde : la seconde par les zouaves arabes, ou zouaves à turban; la troisième par des troupes d'infanterie ordinaire.

C'est également au début de ce vaste plateau que se trouve la fameuse ambulance

revers, doublée également en soie noire, semblable au vêtement des pasteurs anglais, mise à la mode par le Sultan actuel, mais dont l'usage tend à disparaître pour faire place à la redingote française, à revers, aujourd'hui préférée par le souverain.

d'Yeldiz, ambulance construite d'après le système américain, n'en déplaise à MM. les médecins du pays qui veulent, à tout prix, qu'elle soit bâtie suivant la méthode allemande. Simple question de courtisanerie à l'égard des médecins de Berlin.

Le plateau, sur lequel ont été construites les casernes, l'ambulance, les écuries, les vastes cuisines et toutes les dépendances du Palais, était naguère des plus arides et des plus dénudés ; l'eau ne s'y trouvait nulle part. Il en était de même du parc d'Yeldiz et de ses environs. C'est à la Compagnie française des eaux de Constantinople que l'on doit la prospérité de ce plateau. C'est grâce à elle que l'eau du lac de Dercos circule partout, abondante et limpide, dans l'immense parc, dans les kiosques, les palais en miniature, le grand lac et ses dérivés, les casernes, les mosquées et toutes ses nombreuses constructions sorties du sol, depuis une dizaine d'années, comme par enchantement.

Et pourtant, que d'obstacles, que de difficultés, que d'infamies cette pauvre Société des eaux, aujourd'hui si vantée, si célébrée sur

tous les tons, n'a-t-elle pas dû franchir pour en arriver à rendre les services incalculables qu'elle rend chaque jour à la population constantinopolitaine !

Je ne citerai qu'un fait, choisi entre mille de la même force.

La canalisation était terminée, du lac de Dercos, situé sur la mer Noire, au plateau d'Yeldiz. On allait commencer celle du parc, de ses yalis et de ses kiosques, nord et sud, quand, soudainement, la Compagnie fut informée qu'elle devait suspendre ses travaux jusqu'à nouvel ordre.

Que se passait-il donc ? Une chose des plus bouffonnes et des plus banales, dans cet étrange pays de l'imprévu et des songes éveillés.

L'entourage du Sultan lui avait fait concevoir l'idée que des conspirateurs pouvaient pénétrer dans le Palais par les tuyaux en fonte que l'on allait poser ; qu'il était possible d'introduire de la dynamite et des bombes explosibles par cette même voie... et mille autres balivernes, plus saugrenues les unes que les autres.

Sous l'influence de ces idées déplorables, enfantines, inouïes, on constitua rapidement une commission d'enquête, présidée par Sa Majesté Abdul-Hamid. M. Letalle, directeur de la Compagnie, fut mandé à Yeldiz... On examina avec le plus grand soin le diamètre des tuyaux, leur épaisseur, leur construction; on fit subir à M. Letalle et à ses principaux employés interrogatoires sur interrogatoires... Le ministre des travaux publics et ses ingénieurs étaient sur les dents !... La panique et les racontars les plus insensés atteignaient des proportions inconnues jusqu'alors.

Vingt-cinq jours s'écoulèrent sans résultat. Vingt-cinq jours, pendant lesquels la Compagnie ne put faire aucun travail... tout était suspendu, aussi bien au Palais que dans les environs.

Il fallait en finir.

Sultan Bakchiche s'interposa; les membres du comité d'enquête comprirent alors la puérilité de ces craintes et de ces accusations si malveillantes. Les travaux reprirent leur marche si curieusement interrompue.

Aujourd'hui il n'y a pas d'éloges assez cha-

leureux pour exprimer les sentiments de gratitude que chaque pacha, ministre et autres dignitaires, honorés des bienfaits du maître, adressent à l'intelligent directeur de la Compagnie française des eaux de Constantinople. Ne lui doivent-ils pas, après leurs souverains, les yalis[1], les charmantes demeures et les beaux jardins qu'ils possèdent sur ce superbe plateau d'Yeldiz.

Et cela est justice, car, sans cette Compagnie des eaux, naguère si décriée, il n'y aurait sur ce sommet, si remarquable par sa situation stratégique et la grandiose vue d'ensemble qu'il présente, ni palais, ni yalis, ni konacks, ni casernes, ni lacs, ni verdure, ni pachas, ni courtisans, ni maître, ni chiens, ni routes; ce serait encore une solitude aride et sans végétation, comme on en trouve tant au nord et au nord-ouest de Constantinople.

C'est à la situation stratégique de cette extrémité du parc d'Yeldiz, qu'est dû le choix qui en a été fait par Sa Majesté ottomane pour sa demeure, celle de son entourage et de ses

1. Les *yalis* sont les maisons de campagne des grands personnages, comme les *konaks* en sont les maisons de villes.

meilleures troupes. De ce sommet, on domine en effet les quatre routes par lesquelles on arrive au Palais soit de Péra, soit de Béchiktache, soit de Stamboul, soit d'Ortakeuy.

Il commande, non seulement ces points importants, mais toute la Corne d'Or et l'entrée sud-ouest du Bosphore, y compris Scutari et la rive asiatique.

Une armée de 15,000 hommes, bien commandée, pourrait y tenir longtemps contre des forces considérables. Quant à y parvenir par un coup de main, militaire ou révolutionnaire, il ne faudrait y songer que si l'émeute possédait des complices dans la place. Mais cela n'est pas à craindre dans un tel pays.

La seule révolution possible n'existe que dans le Palais même.

Tout y est à redouter du dedans, rien du dehors!

Ceci dit, il faut reconnaitre que le padischah, apeuré par la mort tragique de son oncle Abdul-Azis, a admirablement choisi l'emplacement de sa demeure. Ce choix, tout à la fois stratégique et pittoresque, dénote chez lui un coup d'œil juste et éclairé. Yeldiz est bien le lieu

que devait choisir un sultan effrayé par les leçons de l'histoire de sa race et de celles d'un passé très récent.

Rendu encore plus méfiant et soupçonneux par sa nature mélancolique, par les complots chimériques et burlesques que son entourage s'applique à découvrir chaque jour — découvertes qui constituent une véritable rente pour leurs auteurs — le maître de l'empire ottoman s'est enfermé volontairement dans cette magnifique forteresse d'Yeldiz dont, chaque jour, il augmente les charmes et les splendeurs, par de nouveaux travaux et de nouvelles créations.

Des quatre voies qui conduisent au Palais, celle de Béchiktache est la plus fréquentée ; c'est également la plus belle, la plus commode et la mieux entretenue. Quand Sa Majesté se décide à assister à la prière du vendredi dans la mosquée de Béchiktache, ce qui lui arrive de plus en plus rarement depuis l'érection. en face du Palais, de la mosquée *Hamidiée* et celle des derviches Ghazli — mosquée *Ertoghroul* — qui occupe le premier tournant de la route précitée, à moins de mille mètres de la première, c'est par elle, c'est par cette voie

que passe le cortège impérial, dont les costumes militaires et les riches chamarrures forment un si singulier et si pittoresque contraste avec la simple et sévère tenue civile du chef des Ottomans.

Ces jours-là, le coup d'œil ne manque ni de grandeur ni d'éclat. L'allure martiale, superbe et froidement déterminée des troupes, qui forment la haie depuis les portes du Palais jusqu'à celle de la mosquée dont, au dernier moment, le souverain a fait choix; la foule des curieux, aux costumes et aux coiffures si bariolés, si divers, si chatoyants, près duquel ceux des Européens semblent aussi étriqués, aussi sombres que ridicules; les nombreux agents de police et les plus nombreux agents secrets qui fouillent et refouillent chaque coin, chaque demeure, chaque issue de chemin; toute cette fourmilière humaine, où grouillent tant de passions et de folies, éclairée, animée et poétisée par ce *je ne sais quoi,* communiqué aux moindres objets par cette magique *lumière orientale*, forment l'ensemble d'un spectacle merveilleux, auquel les touristes ne manquent jamais d'assister, et avec raison.

En somme, Yeldiz est une élégante et somptueuse forteresse : forteresse inaccessible au public, gardée par une armée choisie de près de 20,000 hommes, dont les alentours sont parcourus par une nuée d'espions, — qui n'est pas un peu espion dans cette étrange Turquie? — et dans laquelle le Commandeur des croyants est, volontairement, aussi prisonnier que l'est, à Rome, cet autre Commandeur des croyants, le Chef suprême, le Souverain Pontife de la religion catholique!

Si, maintenant, mes lecteurs veulent savoir ce que coûte l'entretien de cette forteresse et des 4,000 personnes environ qui forment le personnel d'un seul homme; si, encore plus curieux, ils désirent connaître la composition de cette véritable population, son existence, ses mœurs et sa vie intime, je les prierai de passer aux chapitres suivants, où ils trouveront, j'aime à l'espérer, la juste satisfaction de leur légitime curiosité.

Mais ce cadre demande son sujet. Sa description faite *grosso modo* exige que nous en colorions la toile.

Il faut la vie, le mouvement, la raison d'être des pages que je viens d'écrire.

Nous connaissons l'externe de la chose, voyons-en l'interne : faisons connaissance avec le maître de céans, l'étrange et, malgré tout, sympathique sultan Abdul-Hamid-Khan II.

Voyons-le d'abord au moment de son avènement au pouvoir suprême. Nous examinerons ensuite ce que treize années de règne, règne avec un pouvoir sans contrôle, sans limite, absolument autocratique, ont fait du troisième fils du sultan, l'élégant et si remarquable Abdul-Medjid.

CHAPITRE IV

Une révolution à Constantinople.

Sécurité d'Abdul-Azis. — La panique à Péra. — Les trois mois de règne de Mourad V. — Est-il réellement fou? — Singulière et étrange conduite de deux médecins. — Avènement du sultan Abdul-Hamid-Khan II.

Au moment où allait éclater la révolution du Palais qui devait le perdre, le sultan Abdul-Azis, sultan dont la mémoire est restée très populaire dans la nation turque, semblait, même aux yeux des esprits européens les plus clairvoyants, absolument maître de son empire.

Populaire, respecté par la nation, qui entourait sa personne d'une auréole de courage indomptable, par ses soldats, qui, alors comme aujourd'hui, savaient supporter les plus grandes privations sans oser formuler leurs trop légitimes plaintes, le *Commandeur des croyants*

avait sur sa puissance, la richesse de ses trésors et la grandeur de ses ressources, des illusions partagées et entretenues soigneusement par son entourage.

Affolé de constructions plus coûteuses les unes que les autres; dépensant sans compter; jetant l'argent à pleines mains, pour satisfaire le plus simple de ses caprices; assoiffé de jouissances grossières et crapuleuses; véritable hystérique couronné, ne connaissant que son bon plaisir et les impérieux besoins de ses sens névrosés, Abdul-Azis, malgré l'assurance qui semblait s'être incarnée dans son esprit, marchait à grands pas vers la sanglante catastrophe dont les suites devaient ébranler si profondément l'empire ottoman.

Jamais, en effet, la Turquie ne s'était trouvée dans une phase aussi difficile.

Sa ruine semblait imminente! Depuis deux mois la banqueroute était déclarée... La révolte était partout. Les rumeurs les plus étranges circulaient dans toutes les classes de la société levantine... La Serbie, le Montenegro, étaient sur le point de déclarer la guerre à leur suzerain... La Bulgarie mourait sous le sabre des

Bachi-Bouzouks égorgeurs et, présages plus graves, les puissances européennes, ne croyant plus le gouvernement turc capable de maintenir l'ordre chez lui, froissaient cruellement l'orgueil ottoman, en lui dictant sa conduite envers ses sujets chrétiens.

La Russie, cette ancienne ennemie de la Turquie, aujourd'hui son amie par la force et la logique des choses, préparait, dans l'ombre, ombre pourtant bien transparente, les événements qui devaient se terminer par la néfaste et terrible guerre que tout le monde connaît.

Seuls, au milieu de cet horizon si menaçant, le Sultan et ses créatures conservaient leur superbe et méprisante tranquillité.

Et pourtant, en moins de onze années, la dette publique avait augmenté de plus de 3 milliards et demi. — De 375 millions de francs, elle s'était élevée à plus de 4 milliards.

La dette flottante atteignait près d'un milliard.

Aux emprunts avaient succédé de nouveaux emprunts. Et de toutes ces sommes fabuleuses, un quinzième à peine avait été employé pour le bien et l'utilité de la nation.

Abruti par les plaisirs matériels du Harem, rendu insensé par l'exercice d'un pouvoir sans contrôle et sans limite, le sultan avait gaspillé le reste.

Plus encore que de nos jours, un monde de fainéants, de courtisans, d'adulateurs et d'infâmes favoris, s'engraissaient des dilapidations de leur maître. Tout était livré aux désordres et aux caprices des créatures du Palais, toujours en lutte d'influences et de prestiges, absolument comme aujourd'hui, avec les ministères et tous les rouages de la machine gouvernementale.

Mais l'or circulait dans Galata et Péra!... Des marchands, fournisseurs du Palais et des Harems, faisaient de rapides et scandaleuses fortunes... La vie était large et facile... Les orgies de nos pachas étaient nombreuses et toutes ruisselantes de lumière, de vins et de mastic[1]. Si l'armée n'était pas mieux payée qu'elle ne l'a été depuis, si le peuple et le cultivateur gémissaient sous la pression des

1. Le mastic est l'absinthe des Orientaux ; c'est une eau-de-vie blanche qui rappelle de très près l'anisette forte des Espagnols.

lourdes charges qui l'accablent encore; si la misère des couches profondes contrastait péniblement avec le luxe braillard et insolent de la couche supérieure, qu'est-ce que tout cela pouvait bien faire à nos enfiévrés jouisseurs?

Tout ne paraissait-il pas pour le mieux dans le plus étrange et le meilleur des mondes névrosés?

Mais, au milieu de ces folies hystériques, de ces illusions si étranges, la partie la plus saine de la population musulmane, les étudiants, les imans, les marchands, etc., s'effrayait en songeant à l'abîme où toutes ces dilapidations devaient conduire l'empire.

L'horizon s'assombrissait... Le mécontentement, longtemps contenu, allait éclater.

Une première manifestation se produisit. Elle eut pour effet le renversement de l'incapable complaisant du sultan, le Grand-Vézir Mahmoud, l'auteur responsable des massacres de la Bulgarie.

Dès le mois de mai 1876, quelques semaines après la chute du Grand-Vézir, des rumeurs sinistres circulaient dans les quartiers de Péra-Galata. Les racontars les plus étranges étaient

colportés de maisons en maisons ; des groupes se formaient dans les cafés, les brasseries et sur le seuil des logis. Ces rumeurs, singulièrement exagérées par l'esprit poltron et si *potinier* des Pérotes, donnèrent bientôt naissance à une véritable panique. Il ne fut plus question que de l'égorgement en masse de tous les chrétiens ! On s'armait, on tremblait... Grecs, Arméniens et Levantins divers attendaient, anxieux, la nouvelle du pillage des établissements de banque et de crédit, pillage qui, au dire des bonnes langues, devaient précéder le fameux massacre.

Des hommes importants, des personnages qui, par leur situation, auraient dû être au-dessus de ces craintes chimériques, de ces cancans de Levantins affolés, furent les premiers à donner de la consistance à ces bruits par leur étrange conduite. M. Deveaux, un des directeurs actuels de la Banque ottomane[1], fut un de ces personnages.

1. C'était vrai à l'époque où j'écrivais ce chapitre. Il n'en est plus de même en ce moment, fin novembre 1889 : M. Deveaux n'est plus un des trois Directeurs de la Banque. Cette dernière est aujourd'hui tout entière entre les mains allemandes et anglaises.

Les choses en étaient là quand, le 30 mai 1876, nos braves Constantinopolitains furent brusquement réveillés, dès six heures du matin, par des salves d'artillerie.

Pour le coup, la panique arriva à son comble!

Pensez donc, les vaisseaux ancrés dans le Bosphore et dans la Corne d'Or et les batteries de terre tiraient à la fois!

Allah! Allah! est-ce que tout allait finir ainsi?

Le dernier jour était-il arrivé?

Était-ce la fin?

Est-ce que l'heure suprême du grand règlement des comptes avait sonné?

Jéhovah! Dios! Dieu!... Et chacun de trembler pour sa peau et... ses écus...

Heureusement pour la cervelle de nos braves gens, les crieurs publics courant, les uns au triple galop de leurs bons petits chevaux, les autres à pied, dissipèrent les vives inquiétudes, les folles terreurs soulevées par cette canonnade, en annonçant, *urbi et orbi,* la déposition du sultan Abdul-Azis et l'avènement de son neveu Mourad V.

La révolution, redoutée par les uns, désirée par les autres, était un fait accompli.

Voici ce qui s'était passé.

Épouvantés du spectacle qu'ils avaient sous les yeux, craignant de voir leurs conseils, leurs remontrances payés par l'exil... ou... par la bienfaisante tasse de café, les chefs du parti de « la jeune Turquie » alors au pouvoir : Ruschid pacha, Grand-Vézir ; Hussein-Avni pacha, ministre de la guerre, et le célèbre Midhat pacha, en ce moment-là ministre de la justice, décidèrent la chute de leur *Padischah* et son remplacement par son neveu Mourad, deuxième fils d'Abdul-Medjid, qui jouissait de la réputation d'un prince ami du progrès et d'un sage libéralisme.

Pour être plus certain du succès de leur entreprise, les instigateurs de cette conspiration adressèrent les questions suivantes au *Cheik-ul-Islam*, le chef des ulémas chargés d'expliquer et d'interpréter le Coran. — En fait, c'était une véritable consultation sur la légitimité de leur projet.

DEMANDE

Si le Commandeur des croyants tient une conduite insensée et s'il n'a pas les connaissances politiques exigées pour gouverner ; s'il fait des dépenses personnelles que l'empire ne peut

supporter; si son maintien sur le trône doit avoir des conséquences funestes, faut-il, ou non, le déposer ?

Le chef des ulémas fit la réponse que voici :

RÉPONSE

« Le Chériat — loi religieuse — dit oui. »

Signé : « Le Cheik-ul-Islam. »

HASSAM-KAIROULLAH.

à qui Dieu fasse miséricorde.

La religion était donc avec les conjurés.

Forts de ce puissant appui, les ministres n'hésitèrent plus.

Le silence avait été si bien gardé, les conspirateurs avaient agi si rapidement, que l'Europe, surprise autant que les Orientaux, apprit en même temps et la conspiration et la déposition d'Abdul-Azis au profit de Mourad.

S'il faut en croire certains auteurs, le prince Mourad fut prévenu de ce qui se passait le lundi 29 mai. Mais, alors, comment expliquer ses craintes, ses hésitations, ses terreurs même, quand Hussein-Avni pacha se présenta, armé d'un revolver à six coups, pour lui notifier que, l'heure étant venue, il devait se rendre avec lui au Siéraskiérat, où, en pré-

sence des membres du cabinet, de tous les hauts personnages qui étaient dans le secret et des notables, tous réunis par les soins du Grand-Vézir, Mehemet-Ruschid pacha, il allait être salué Sultan?

Ce fut Rédif pacha, président du conseil de la guerre, qui fut chargé de la délicate et dangereuse mission d'aller annoncer à Abdul-Azis la révolution qui venait de s'accomplir.

Voici comment la chose est racontée par l'auteur de *Russes et Turcs* :

« Il était deux heures du matin quand Rédif pacha arriva au Palais de Dolma-Bagtché. Le sultan dormait profondément; il fallut le réveiller, et le chef des eunuques lui transmit le terrible message :

« — Un iradé du sultan vous prescrit de quitter le palais et de vous rendre, vous et les vôtres, aux sérails de Top-Capou. »

« Dans un accès de fureur qu'il est facile de comprendre, Abdul-Azis brisa tout ce qui se trouvait sous sa main; mais l'eunuque lui dit, en lui montrant les troupes massées sous ses fenêtres :

« — Toute résistance est inutile... le palais est cerné. »

Le souverain déchu, subitement calmé, courba la tête, murmurant le dernier mot du fatalisme oriental :

« — Que la volonté d'Allah s'accomplisse. »

« Il fit réveiller sa mère et ses enfants, et se laissa conduire au kaïque qui l'attendait. Cependant, en s'embarquant, la fureur le reprit, et il s'écria :

« — Si j'avais su quelle plante était ce Mourad, je l'aurais arrosé avec du poison ! »

On connait le reste.

Un journal résuma très bien l'opinion de l'Europe, lorsqu'on lui annonça que le sultan Abdul-Azis s'était ouvert les veines.

On l'a suicidé! écrivit-il.

Le mot resta. Il resta malgré le certificat délivré par plusieurs médecins, parmi les signatures desquelles j'ai constaté, avec peine, celle d'un Français, alors médecin sanitaire à Constantinople.

Le règne du sultan Mourad V commença comme avaient commencé ceux d'Abdul-Medjid et d'Abdul-Azis. Il débuta, comme tous les

autres, par de belles promesses d'économie, d'ordre, de justice et de libéralisme!...

Il débuta même beaucoup mieux, car jamais avènement au trône ne provoqua un tel enthousiasme chez les amis du progrès et de la *jeune Turquie*, et une telle stupeur chez les vieux Turcs.

Mourad V se promenait en voiture ou à cheval, finement ganté, dans toutes les rues de Constantinople, saluant de la main la foule qui l'acclamait, comme jamais souverain ne l'avait été.

Si ces promesses ne furent pas réalisées, l'histoire, cette fois, ne peut s'en prendre à ce malheureux monarque!

Nous voici parvenus au moment où, après une néfaste tragédie, achevée dans le sang d'Osman, va commencer un drame aussi lugubre et aussi néfaste.

Près de trois mois se sont écoulés depuis la chute d'Abdul-Azis.

Vivement impressionné par les événements de la nuit qui assista à son élévation au trône, encore plus impressionné par la sanglante fin de son oncle; déjà maladif, névropathe, pour

dire le mot juste, surexcité par les plaisirs du harem et les abus alcooliques; le cerveau et les fonctions nerveuses dérangés par la nouveauté de l'exercice d'un pouvoir souverain sans limite, Mourad V commençait à manifester les troubles fonctionnels de son esprit, par des actes assez étranges et souvent d'une violence réelle.

C'est en ce moment que se produisit ouvertement la rivalité, jusque-là assez latente, qui existait entre deux des ministres qui avaient si audacieusement, et avec le succès que l'on connaît, conspiré contre leur souverain et maître Abdul-Azis.

Des trois principaux ministres qui avaient détrôné leur padischah, un, Hussein-Avni pacha, avait disparu de la scène de ce bas monde, assassiné par le Circassien Hassam, chez Midhat pacha, en plein conseil des ministres. Ce fut après cette mort que se produisit la rivalité dont j'ai parlé, la lutte entre Ruschid et Midhat.

Chacun des adversaires veut s'emparer du pouvoir!

Le premier, Ruschid pacha, tient à maintenir le sultan Mourad V.

Le second, Midhat pacha, qui se flatte de demeurer tout-puissant, veut le renverser.

Le 31 août 1876, Midhat l'emporte... Mourad est enfermé, déchu de ses droits, dans le vieux palais de Top-Capou.

Son frère, Abdul-Hamid, est proclamé empereur des Ottomans.

Mourad est enfermé comme fou!

L'est-il réellement? C'est ce que j'examinerai dans un chapitre suivant.

C'est donc sous l'influence de deux révolutions, la première éteinte dans le sang; la seconde dans... l'imbécillité, dit-on; au milieu des intrigues du Palais, en proie à mille soucis, environné d'esprits prompts à la rébellion, menacé dans son existence même, ayant encore sous les yeux le terrible spectacle des deux révolutions qui viennent d'entraîner son oncle et son frère; ne sachant pas encore sur qui il pourra s'appuyer; sous le coup des graves complications européennes qui assombrissent l'horizon, alors que deux provinces de l'empire sont déjà en feu, au milieu de la banqueroute qui détruit le crédit de son pays, entouré des suspicions des siens et des

étrangers, que commence le règne du nouveau sultan.

Reconnaissons que peu de règnes ont commencé dans des conditions aussi désastreuses, sous des auspices aussi sombres.

Un souverain instruit, préparé par une longue pratique des affaires, ayant déjà été mêlé aux rouages de la diplomatie et du gouvernement, sage, expérimenté, énergique, se fût trouvé bien embarrassé, et, malgré toutes ses qualités, eût peut-être commis plus d'une faute. Quelles ne durent donc pas être les hésitations et les difficultés qui assaillirent les premiers pas du sultan Abdul-Hamid-Khan II?

Arrivé brusquement au pouvoir, élevé si tragiquement au premier rang, alors qu'il n'y était nullement préparé, combien sa nature, déjà portée à la méfiance et à la mélancolie par des excès précoces et son tempérament bilioso-nerveux, ne dut-elle pas être fâcheusement influencée par le milieu où désormais sa vie allait s'écouler!

Et encore, dans cette terrible situation, quels furent les conseillers du prince?

Trouva-t-il en eux ce dévouement à la chose

publique, au pays, que l'on est en droit d'exiger de ceux qui sont appelés à le gouverner? Eut-il des conseillers sages, habiles, énergiques, sachant développer toutes les bonnes qualités de leur maître au détriment des mauvaises?

Son premier entourage, celui de sa maison particulière, comment fut-il composé?

Hélas! Abdul-Hamid fut entouré de flatteurs, de créatures plus décidées à faire leur propre fortune que celle de leur chef suprême; de conseillers, n'ayant en vue que la place occupée par leur voisin, de quémandeurs, plus obséquieux les uns que les autres; de fantoches lugubres, ridicules, qui, pour mieux s'emparer de l'esprit maladif de leur souverain, développèrent et sa méfiance et ses craintes chimériques, par le récit de complots imaginaires.

Ni son ami, son médecin particulier, Mavrogény pacha, que Sa Majesté appelle souvent son père; ni les premiers serviteurs qu'il éleva à de hauts postes, ni les grands dignitaires nouvellement élus, ni..., personne ne se montra à la hauteur des circonstances!

Personne n'osa parler le langage de la raison et du bon sens!

Chacun se prosterna devant le nouveau Commandeur des croyants, le laissant seul, bien seul, dans sa lutte contre ses passions et ses faiblesses. Si, je me trompe, chacun fit quelque chose. On chercha à modifier ses qualités réelles, ses remarquables aptitudes, ses talents naturels, ses idées souvent géniales, en l'isolant de plus en plus de son peuple, en le tenant enfermé dans le palais, en faisant enfin tout ce qu'il était possible de faire pour anéantir le bon au profit du mauvais, c'est-à-dire ses qualités incontestables, au profit de deux sentiments qui devaient lui faire commettre ses principales fautes :

La méfiance et la peur!

Les lois physiologiques sont inexorables comme la fatalité. Quand vous ne trouvez pas en vous-même ou dans votre entourage la force de leur résister, elles vous broient sans pitié.

C'est une question de temps.

Comme ce n'est pas l'histoire de ce règne que je me suis proposé d'écrire, je passerai sur les grands événements qui signalèrent les premières années du gouvernement d'Abdul-Hamid : guerres de Serbie, du Montenegro et

de Russie; traité de San-Stéfano et de Berlin, etc., pour arriver à l'époque actuelle, et montrer le Commandeur des croyants tel qu'il est, après douze années d'un règne difficile et pénible.

Mais, avant d'aller plus loin, je dois parler d'un événement qui exerça une influence énorme sur l'esprit d'Abdul-Hamid II et ne contribua pas peu à faire de lui le padischah méfiant, craintif et despote que l'on connaît.

Cet événement, c'est la conspiration et le coup de main d'Ali-Suavi, en faveur de Mourad V.

Le voici tel qu'il est raconté dans l'ouvrage ayant pour titre *la Guerre d'Orient* :

« Abdul-Hamid n'avait jamais passé pour avoir une bien grande fermeté d'esprit; mais, depuis quelque temps, la démence qui semble devoir atteindre tous les membres de sa famille et qui s'était produite chez son oncle Abdul-Azis, sous la forme de la manie des dépenses et chez son frère Mourad V, sous celle d'une mélancolie profonde, commençait à se manifester chez lui avec tous les symptômes d'une peur abjecte.

« Une suite d'événements tragiques avait

beaucoup contribué, en dernier lieu, à jeter cette pauvre cervelle dans les plus folles terreurs.

« On sait que Mourad V, après avoir été déposé, était resté en vie, par une dérogation aux usages ottomans, dérogation qui peut être considérée comme un résultat de l'influence que les idées européennes ont conquise, depuis le commencement du siècle, en Turquie. Le nom du malheureux prince était devenu le point de ralliement de tous les mécontents de l'empire; on annonçait qu'il était revenu à la santé et on parlait ouvertement de le rétablir sur le trône. De là, de perpétuelles frayeurs chez Abdul-Hamid, qui faisait surveiller rigoureusement son frère, dans les divers palais qui étaient successivement sa résidence. Au mois de mai 1878, l'ex-sultan habitait Tchéragan. Ce palais est situé le long du Bosphore, au pied d'une colline au sommet de laquelle s'élève Yeldiz-Kiosque, la résidence favorite d'Abdul-Hamid II. Il est relié aux jardins d'Yeldiz-Kiosque par des ponts jetés sur une route où passe le tramway de Constantinople.

« La partie de la colline qui aboutit à cette

route a une pente très raide tout le long de Tchéragan. Pour éviter l'éboulement des terres, on avait construit dans cette section un mur de soutènement. Ce mur s'était écroulé depuis un certain temps, et les réparations n'étaient pas encore achevées. On y employait un grand nombre de réfugiés que l'on prenait dans les dépôts voisins.

« Le 20 mai, vers onze heures, une cinquantaine de réfugiés se présentaient à l'une des portes du palais de Tchéragan et demandaient à entrer. Le soldat, qui était en sentinelle, ayant répondu qu'on n'entrait pas, les réfugiés se jetèrent sur lui et le poignardèrent. Immédiatement ils forcent l'entrée et se précipitent dans la cour intérieure du bâtiment où Mourad est gardé à vue. Les deux fonctionnaires qui veillent sur cette porte, ayant fait mine de résister, sont abattus à coups de revolver.

« La troupe se grossit en un instant dans des proportions considérables.

« Presque tous ces hommes portaient le costume des réfugiés, c'est-à-dire celui des Turcs à l'intérieur.

« Il y avait cent personnes environ sur la

route, tout autant dans la cour intérieure, et près de soixante s'étaient jetées dans l'intérieur des appartements, dont l'assassinat des factionnaires avait rendu l'accès libre.

« Ces conjurés étaient conduits par une espèce d'aventurier, fort connu à Constantinople, où il était arrivé du fond de Bokhara, sa patrie, quatorze ans auparavant. Ali-Suavi effendi était un softa fanatique et détraqué, chez qui une intelligence assez vive et une éloquence naturelle étaient gâtées par une incroyable suffisance. Aussi avait-il dû s'exiler en 1875, pour échapper à la vengeance du tout-puissant Ali pacha qu'il avait vivement attaqué dans son journal le *Muchbir (Correspondant)*.

« Rentré de l'exil en 1876, il fut, grâce à la protection de Midhat pacha, nommé précepteur des enfants d'Abdul-Hamid; mais, sa grossièreté l'ayant fait renvoyer, il prit place parmi les mécontents et se mit en tête de remettre Mourad sur le trône.

« Il ne lui fut pas difficile de trouver, parmi les cent cinquante mille réfugiés de Constantinople, deux cent cinquante malheureux, persuadés qu'en renversant Abdul-Hamid ils

mettraient un terme à leurs maux et à ceux de la patrie.

« Le revolver au poing, excitant ses hommes par d'ardentes paroles, le Bokharien marcha droit à l'appartement de Mourad. L'ex-sultan s'élança au-devant des insurgés et leur demanda ce qu'ils voulaient de lui.

« — Tu es notre souverain légitime, répondit Ali-Suavi, nous te proclamons Sultan, en remplacement d'Abdul-Hamid, dont le peuple proclame la déchéance. Viens te montrer à tes fidèles. »

« Mourad fit observer que le moment était mal choisi, il refusa la couronne qu'on lui offrait avec plus d'audace que de certitude. Ali-Suavi lui dit alors textuellement :

« — Si tu ne veux pas être sultan de bon gré, tu le seras de force. »

« Ce à quoi Mourad répondit qu'il brûlerait la cervelle au premier qui porterait la main sur lui. En même temps, il prenait en main un revolver caché sous ses vêtements. »

Le drame s'accentuait.

Cependant, un bataillon accouru d'Yeldiz avait été reçu à coups de feu par les insurgés dans la cour intérieure du palais et ripostait vi-

goureusement. Les cuirassés, qui étaient ancrés dans le Bosphore, à proximité de Tchéragan, avaient envoyé des embarcations armées qui cernaient le palais. De nouvelles troupes, arrivant de tous côtés, formaient le cordon du côté de la terre et faisaient de nombreux prisonniers.

Les femmes, affolées, couraient dans les corridors et les terrasses, en poussant des cris qui dominaient le bruit de la fusillade.

« Ali-Suavi insistait auprès de Mourad.

« A ce moment, l'eunuque chargé par Abdul-Hamid de la garde de Mourad, donne avec énergie l'ordre aux soldats de jeter les insurgés par les fenêtres.

« Ali-Suavi décharge son revolver sur la troupe et aussitôt il reçoit en plein ventre un premier coup de baïonnette qui l'abat et un second qui l'achève.

« Un officier a l'heureuse inspiration de faire rentrer Mourad dans ses appartements, où il l'enferme.

« La chasse aux insurgés commence. Pas un seul de ceux qui étaient entrés dans l'intérieur du palais ne resta vivant. Ceux qui se trouvaient dans la cour furent, les uns tués ou

blessés, les autres faits prisonniers. Quant aux insurgés qui, plus prudents, se trouvaient sur la route en dehors du palais, un grand nombre purent se sauver. On calcula que quatre-vingts hommes furent tués, dont soixante-cinq insurgés et quinze soldats. »

Le soir, quatre grandes embarcations chargées de cadavres remontèrent le Bosphore. En comptant les morts, on constata que plusieurs étaient des soldats qui s'étaient déguisés en réfugiés.

Mourad et sa mère furent transférés le jour même dans la résidence du sultan.

On leur donna pour demeure le kiosque connu sous le nom de Malta-Kiosque, situé dans l'enceinte d'Yeldiz-Kiosque.

Ni lui ni sa mère ne furent molestés.

Il y eut, sur le premier moment, une grande panique à Stamboul. La population, rendue très impressionnable par les dispositions vraiment menaçantes qu'avait prises l'armée russe, alors à San-Stéfano, crut que l'ennemi entrait dans la ville. Les boutiques et les portes du grand bazar furent fermées instantanément. Des femmes et des enfants furent renversés et

foulés aux pieds par les fuyards, que la peur emportait dans toutes les directions.

Mais cette panique fut vite dissipée quand on sut la vérité.

Et maintenant, voyons ce que treize années de règne ont fait du successeur du malheureux Mourad V.

CHAPITRE V

S. M. I. le sultan Abdul-Hamid-Khan II.

Son portrait. — Études psychologiques. — Émeutes et assassinat. — Troubles dans le palais. — Firouz agha. — Son jugement. — Son exécution. — Maladie du sultan.

Sa Majesté Abdul-Hamid-Khan II est le troisième fils du sultan Abdul-Medjid.

Né le 22 septembre 1842, le sultan actuel compte aujourd'hui quarante-sept ans.

C'est le 34ᵉ souverain de sa famille et le 28ᵉ sultan depuis la prise de Constantinople.

Monté sur le trône d'Osman le 31 août 1876 — 12 chaban 1293 — il succède à son frère, Mourad V, dépossédé après trois mois de règne, de même que celui-ci avait succédé à leur oncle, le sultan Abdul-Azis de tragique mémoire.

Il y a donc aujourd'hui plus de treize ans

que le sultan actuel règne sur les Ottomans.

Au physique, Abdul-Hamid ne ressemble ni à son père ni à son oncle. Il n'a de son père qu'une certaine distinction et une intermittente bonté.

Moins grand, moins élancé, peut-être aussi moins délicat, sous un aspect tout aussi nerveux, avec cette nuance caractéristique que le sultan Abdul-Medjid était d'un tempérament lymphatico-nerveux, alors que son troisième fils possède un tempérament bilioso-nerveux[1], Sa Majesté Abdul-Hamid représente moins le type turc que le type *arméno-arabe.*

J'ai dit, dans le chapitre précédent, « Une révolution à Constantinople », comment le troisième fils d'Abdul-Medjid avait été appelé à occuper la plus grande magistrature ottomane, alors qu'il n'y avait été préparé ni par son instruction ni par son éducation. J'ai esquissé à grands traits l'histoire des principaux faits qui le placèrent inopinément sur un des trônes les plus difficiles et les plus dangereux de notre temps. Voyons maintenant ce qu'un pou-

1. C'est le tempérament par excellence de tous les despotes craintifs et ombrageux.

voir absolu, sans contrôle, sans limite, a fait de ce prince musulman.

Abdul-Hamid est un *cérébral*, une de ces natures de notre temps que Diderot pressentait quand il écrivit ces lignes :

« Je *conjecture* que ces hommes, pour la plupart d'un tempérament sombre et mélancolique, ne doivent cette pénétration extraordinaire et presque divine qu'on remarque chez eux et qui les conduit à des idées tantôt si folles, tantôt si sublimes, qu'à quelque dérangement périodique de la machine.

« Oh! que le génie et la folie se touchent de bien près!...

« Ceux que le ciel a signés en bien et en mal sont sujets plus ou moins à ces symptômes : ils les ont plus ou moins fréquents, plus ou moins violents, on les enferme et on les enchaîne, ou on leur élève des statues. »

Et, en effet, donnez à ce *Padischah* le courage des Mahomet, Charles-Quint, Cromwell, Pierre le Grand, Richelieu, Napoléon, et son règne, grâce à ses inspirations, à ses vues internes subites et justes, deviendra un des règnes les plus remarquables de l'empire otto-

man : sanglant peut-être... grand certainement !

Mais il n'en est pas ainsi : l'élément mélancolique, avec sa névrose constante et sa folie intermittente — la folie circulaire au premier degré de certains auteurs, dont je n'ai pas ici à discuter la théorie — domine trop son idiosyncrasie ; les anxiétés sans motifs, les craintes chimériques, les frayeurs organiques, les prostrations cérébrales, soigneusement entretenues par les gens les plus influents de son entourage, annihilent trop ses instincts de grandeur et ses velléités de courage ; de là le décousu de ses actes et le changement fréquent des personnages qui, par leur situation au palais, devraient être moins souvent envoyés en exil et en être rappelés [1].

Si, à ces qualités sérieuses, à son esprit de pénétration, le sultan joignait le courage de son oncle, Abdul-Azis, cet autre névrosé cou-

1. Un Circassien, élevé par la sultane Validé sous les yeux des sultans Mourad V et Abdul-Hamid, le colonel A.-D. bey, entièrement dévoué à ce dernier. occupant dans le palais la situation que Hirvoie occupait sous Napoléon III. en est à son septième exil. Rentré en grâce il y a six mois environ, rien ne dit, malgré les véritables services qu'il rend à son maître et les marques de satisfaction qu'il vient d'en recevoir — novembre 1888

ronné, dont j'ai raconté la sanglante fin, il serait de ceux qui, suivant l'expression de Diderot, ont « été signés en bien par le ciel ».

Malheureusement, c'est un craintif...

Pour combattre ce sentiment instinctif, il faudrait près de Sa Majesté un homme supérieur, un médecin habile ayant largement sa confiance; à l'abri des intrigues du palais; se vouant, corps et âme, aux intérêts de son souverain, et décidé à combattre ses faiblesses maladives par un traitement journalier moral et physique.

Pour mieux juger cette physionomie impériale, pour mieux en pénétrer les caractères psychiques, pour arriver, en un mot, à connaître le moral, étudions le physique, dans tout ce qu'il a d'apparent et de révélateur.

Commençons par l'homme extérieur, il nous donnera la clé de l'être intellectuel.

Cette étude nous donnera également, plus

— qu'il ne retournera pas une huitième fois à Alep ou au Hedjaze. Il ne faut pour cela qu'une plainte en conspiration ou même en fréquentation trop intime des dames turques, formulée par un drôle quelconque.

Le colonel est aujourd'hui général, c'est-à-dire pacha de troisième classe, plus en faveur que jamais — novembre 1889.

tard, la clé de plusieurs de ses actes et nous aidera à mieux saisir son individualité.

D'une taille moyenne, plutôt petit que grand, n'ayant rien de l'ampleur opulente des formes qui caractérise le Turc de race, Abdul-Hamid présente tous les caractères anatomiques et physiologiques qui résultent du mélange arméno-arabe : en fait, c'est un type qui se rapproche beaucoup de celui des Tziganes orientaux.

Son allure générale est caractérisée par une dignité fatiguée, mêlée à une expression de tristesse mélancolique qui n'est pas sans charmes, mais dont l'expression est comme le signe, le cachet particulier des âmes tristes, toujours prêtes à ne voir les choses qu'à travers un prisme aux couleurs sombres.

Maigre, délicatement musculeux, mince, avec la peau brune, sèche et chaude, le sultan représente bien le tempérament bilioso-nerveux que j'ai déjà signalé.

Sa barbe soignée, d'un noir foncé, épaisse, assez courte, légèrement grisonnante, est taillée un peu en pointe.

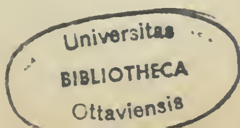
Le front, autant que l'on peut en juger sous

le fez, est un peu large, assez droit, légèrement bombé sur les arcades sourcilières, très creusé aux tempes, un peu plissé en travers et en long. Les lignes qui s'enfoncent verticalement dans la racine du nez, lignes indiquant le travail méditatif et profond de la pensée, sont assez accentuées. L'œil est d'un gris noirâtre, plutôt grand, bien dessiné, pensif, un peu voilé, pénétrant, affectueux sans douceur, très mobile et anxieux; il est enfoncé dans son orbite, quoique le globe oculaire soit assez proéminent. Les paupières, aux cils épais et longs, sont toujours, surtout la paupière inférieure, plus ou moins estompées.

C'est bien là l'œil d'un penseur, d'un méditatif soupçonneux, avec une puissance subjective de volonté.

Le nez long, mince à sa racine, droit, osseux, fort aux narines, est aussi bien le nez turc que le nez arménien[1]. — Une légère déviation existe à sa racine, côté gauche. — La bouche est grande, les dents sont écartées, plutôt

1. Physiognomiquement, cet organe indique une volonté plus despotique que constante, car son exagération détruit beaucoup sa puissance.



jaunes que blanches; la lèvre inférieure plus forte, plus épaisse, plus grasse que la supérieure, un peu fendillée au centre, bien dessinée, mais tombante. Son expression, assez énergique, offre un mélange de sensualisme prononcé et de bonté réelle.

Les cheveux qui paraissent aux tempes, entre le fez et la barbe sont noirs, courts, presque ras.

Le crâne fuit vers le sommet; celui-ci est élevé. Le cervelet est très prononcé.

Les oreilles longues, vigoureusement, sèchement taillées, collées à leur base mastoïdienne, repoussées et avançant un peu dans leur partie supérieure, sont anémiques, presque diaphanes. Les sourcils noirs sont bien dessinés; celui de gauche est plus élevé et plus arqué.

Le teint, peu coloré, paraît bistré, fatigué, pâle.

L'ensemble de la physionomie est d'un ovale allongé.

Les mains fines, sèches, sont inquiètes et nerveuses. Les ongles roses, bien incrustés, courts, taillés à la turque, c'est-à-dire en rond.

Les pieds, assez cambrés, s'allongent minces, élégants.

Les attaches ont une finesse de race.

En somme, Abdul-Hamid, déjà grisonnant, parait grandement son âge.

Une voussure assez prononcée du dos, voussure qui l'oblige à se tenir un peu incliné, augmente encore son aspect maladif et âgé.

Sa voix vibre sympathique et sonore. Il parle moins bas que ses sujets : sa parole est nette, autoritaire, sans brusquerie quand il se surveille; elle devient un peu confuse quand il s'abandonne.

Il sourit peu devant les étrangers, mais sa physionomie exprime facilement une bienveillance marquée.

Sa Majesté possède une grande qualité pour un souverain :

Elle sait écouter!

La mémoire de la vue est excellente, grâce à la conformation de l'œil; par contre, celle des noms est moindre. . . . .

. . . .

Maintenant que nous connaissons le portrait du maître de l'Empire ottoman, étudions-le au point de vue moral. Allons du simple au composé... du connu à l'inconnu.

Si mon vieil ami Desbarolles vivait encore, et s'il avait à écrire le portrait psychologique du padischah actuellement régnant, il commencerait par déclarer que Sa Majesté Impériale est placée sous l'influence — conformément à son système des signatures australes — de la *Lune,* de *Saturne,* de *Vénus* et de *Jupiter!*

Il y a, en effet, chez le troisième fils d'Abdul-Medjid, le sentiment prononcé d'une fatalité puissante. C'est ce sentiment, cette foi religieuse et fanatique, qui domine le plus dans son existence ou, pour être plus exact, dans chacune des manifestations vivantes de cette existence.

Ces quatre planètes, toujours d'après le système de cet excellent et si remarquable Desbarolles, lui donnent les qualités et les défauts qu'elles représentent.

Ces qualités sont :

Une prudence excessive; l'amour du travail; une sorte de lucidité, de clairvoyance caractéristique; une pénétration rapide de l'ensemble des choses; un besoin très sensible de commettre des actions généreuses; l'amour du beau et de la chair; celui du luxe et du confortable dans toutes ses nuances; la préoccupation de

ce que l'on peut dire de lui; l'aversion du sang et de la guerre; la recherche du bien-être et du faste dans tout ce qui l'entoure, alors qu'il est, lui, d'une grande simplicité et comme toilette et comme besoins personnels; une générosité singulière, s'alliant à un vif besoin de possession et de commandement; la recherche du juste et du vrai dans les actes et les procédés, l'aptitude pour les sciences *occultes* et les sciences vulgaires.

Les défauts, qui sont toujours les ombres, les reflets obscurs des qualités, se manifestent en lui par :

La mobilité trop active de ses pensées; la tristesse des mélancoliques névrosés que les Anglais appellent si justement des LUNATIQUES; l'exagération de la prudence, c'est-à-dire la méfiance poussée à l'extrême, la peur dans tout ce qu'elle a d'illogique et de naïf; le manque de virilité et d'énergie constante; une avarice toujours en lutte avec la générosité; les troubles intellectuels et physiques qui résultent des décoordinations des fonctions du système nerveux, et tous les caractères que j'ai déjà signalés comme étant le triste apanage des *cérébraux* !

En ajoutant que Sa Majesté ottomane croit en la puissance de la fatalité heureuse ou malheureuse, en son rôle de réformateur et de régénérateur du peuple sur lequel Dieu l'a appelé à régner, j'aurai, ce me semble, donné une juste idée, de son caractère, de ses qualités et de ses défauts.

Abdul-Hamid croit à sa mission, il a foi en elle; mais cette croyance fait trop souvent place à une torpeur, à une désespérance qui, pendant de longues heures, font de lui un des êtres les plus malheureux de son vaste empire.

Quand ces crises, si connues de certains névropathes, s'emparent de lui, il reste enfermé dans son Haremlik, ne voulant voir personne, pas même ses ministres. Si elles se prolongent, si, de quelques heures elles arrivent à durer des journées, ainsi que cela s'est produit en septembre dernier, à la suite de l'assassinat d'un de ses serviteurs, eunuque du palais, par un autre eunuque — jalousie de femmes, s'il vous plaît! — Sa Majesté, toujours ombrageuse, ne voulant voir personne, ne se décide qu'après trois, quatre et même huit jours de cet isole-

ment, à communiquer, par des ordres transmis par un de ses chambellans — celui qui est le plus en faveur dans ce moment-là — avec ses ministres et les grands dignitaires du Palais. La crise passée, le sultan reprend sa vie ordinaire, plus lucide, plus actif, plus travailleur que jamais!

L'assassinat auquel je viens de faire allusion a exercé une telle influence sur Abdul-Hamid, sur les affaires de l'État et sur les nôtres, qu'il me paraît nécessaire de m'y arrêter un instant.

Voici le fait dans toute sa véracité.

Parmi les *Moussaibs*[1] attachés au service de S. M. I. le sultan, se trouvaient deux eunuques du nom de Firouz agha et Nédim agha. Ces deux Moussaibs, longtemps amis, avaient, par suite de certaines préférences féminines, vu leur vieille amitié se refroidir progressivement et, au moment où commence ce récit, Nédim agha, concentré, têtu comme le sont tous les eunuques, surtout les noirs, nourrissait une haine violente contre son compagnon,

1. Les Moussaibs sont des eunuques de la première ou de la seconde catégorie, chargés du service intérieur du Sélamlik et du Haremlik.

le préféré de la sultane C..., Firouz agha. Les choses en étaient là, quand le 15 septembre dernier — 1888 — à sept heures du soir, à la franque, c'est-à-dire à une heure à la turque, Nédim agha entra dans la chambre de Firouz agha, son camarade de service.

Ce dernier était avec ses collègues Rustem, Djefler, Ziver et Abdul-Ghain aghas.

Nédim agha avait une cravache à la main.

Ses collègues ne s'étant pas levés pour le saluer, il leur reprocha vivement cette insulte à la politesse turque; puis, frappant énergiquement de sa cravache la couverture du lit qui se trouvait dans cette chambre, il prit une chaise et s'assit.

Un court silence suivit cet incident.

Tout à coup, après un moment de réflexion, Nédim agha sortit de sa poche un revolver à culasse, système Springfield, et le dirigea sur Firouz agha en lui disant :

— Tu vois que c'est là un petit joujou, mais il t'enverra dans l'autre monde[1].

Il se leva alors, retira quatre des cinq car-

1. Absolument textuel.

touches que renfermait son revolver, le referma et le braqua de nouveau sur son collègue.

Celui-ci, très ému, lui dit, en se soulevant du divan sur lequel il était assis, de ne pas jouer ainsi avec des armes à feu; mais Nédim, ne l'écoutant pas, lâcha la détente et l'étendit roide mort.

Ceci fait, profitant de la stupeur des amis qui entouraient sa victime, l'assassin se retira, très tranquillement, dans sa chambre située à l'étage supérieur.

Ce fut là qu'il fut arrêté quelque temps après, sans qu'il opposât aucune résistance aux agents de la police qui accompagnaient M. Bonin, un intelligent compatriote, depuis près de quatre ans inspecteur général et conseiller de la police de Galata-Sérail.

Une enquête préliminaire fut aussitôt ouverte. Le rapport médico-légal avait été fait par deux médecins légistes.

Le lendemain, Michalaki effendi, procureur impérial du tribunal de Péra, Réouf bey, adjoint du procureur à la cour d'appel, trois juges d'instruction de ce même tribunal et plusieurs greffiers, se transportèrent sur les

lieux pour procéder à une enquête régulière.

Les choses ne se passent pas sans *fôôrrmes* en Turquie.

L'enquête, très longuement et très doctement menée, prouva, *Moussaïbs* entendus, que Nédim agha avait tué son camarade avec préméditation. Le résultat de cette enquête fut remis à la cour martiale *permanente*, présidée par le maréchal Mahmoud-Messoud pacha et composée des généraux de division Mehemet-Huoni, Ibrahim-Kiazim et Hussein Refki pachas et des généraux de brigade Suleiman et Djavid pachas[1].

Après un minutieux examen de l'affaire, examen pratiqué selon toutes les règles, le conseil de guerre permanent d'Yeldiz rendit le même jugement, c'est-à-dire qu'il établit une seconde fois que le meurtre avait été commis par préméditation.

Vous croyez qu'après cela on va s'empresser de livrer cet honnête et original Nédim agha

1. Les maréchaux ou *muchirs* sont des pachas de première classe ou, suivant la vieille formule turque, à trois queues; les divisionnaires sont des pachas à deux queues et les brigadiers à une queue ; ou première, deuxième et troisième classes.

aux mains de l'exécuteur? Pas du tout. Il faut maintenant que cette affaire soit jugée en dernier ressort par le *chéri* ou loi religieuse.

Le dossier est donc envoyé à un tribunal du *chériat*, institué *ad hoc* et présidé par S. A. le Cheik-ul-Islam, entouré de quelques *ulémas* ou docteurs en théologie.

Ce dernier tribunal confirma la sentence prononcée par la Cour martiale.

C'était bien, cette fois, la mort pour le brave eunuque!

Sept jours s'étaient écoulés depuis la consommation du crime. Le Palais était dans un complet désarroi. Tout, par le fait de ce Nédim agha, était suspendu. On ne parlait que de ce crime.

Le coupable allait-il payer de sa vie celle de Firouz agha?

Le sultan, qui n'avait jamais prononcé une peine de mort, se montrerait-il encore cette fois inébranlable? Son esprit encore fortement impressionné par la dernière émeute des zouaves de sa garde[1] et le récent assassinat,

1. Le lecteur en trouvera le récit dans le chapitre relatif au Palais proprement dit.

dans un bouge de Galata — encore une histoire de femmes — d'un de ses Tufekdjis[1] par un autre garde, se décidera-t-il à donner un exemple, en laissant la justice suivre son cours?

Et pendant ce temps-là, pendant ces longues journées d'arrêt de tous les rouages administratifs, diplomatiques et gouvernementaux, que faisait le padischah, le maître de l'Empire ottoman, le vicaire de Dieu sur la terre!

Pendant que l'emprunt de 1,500,000 livres traité avec la banque ottomane, emprunt dont l'État avait un si grand besoin, attendait la signature impériale; pendant que la concession de la ligne Haidar-Pacha-Angora, cette fameuse ligne dont on parlait tant et qui semblait devoir être acquise aux capitaux français, attendait également la même sanction ; alors que d'autres affaires, d'une non moins sérieuse importance, quoique de plus faible envergure, attendaient les *oui* ou les *non* suprêmes, le sultan, retiré dans ses appartements privés, au fond de son harem, gémissait, brisé par

1. Les *Tufekdjis* sont en général des Albanais, gardes particuliers du Palais et espions.

une violente crise, anxieux et méfiant, ne croyant même plus au dévouement de ses fidèles serviteurs, ne voulant recevoir personne, le système nerveux horriblement tendu, passant par des accès hystériques qui se terminaient par d'abondantes larmes, pour le laisser plus triste, plus découragé, plus mélancolique que jamais.

Enfin, à force de sollicitations, de prières, d'adjurations et même de menaces, déguisées sous la nécessité de faire une bonne fois justice, si l'on voulait sauvegarder la sécurité de l'avenir, Sa Majesté se décida, pour la première fois depuis le commencement de son règne, à laisser la justice suivre son cours.

Un *iradé* de mort fut rendu!

Cette première concession de sang faite à son entourage et à ses ministres sera-t-elle la dernière?

Ne doit-on pas craindre qu'une fois sur cette pente de justice inexorable et sanglante, Abdul-Hamid ne puisse plus écouter, comme jadis, les plaidoiries philanthropiques de son cœur?

Et ce premier pas ne peut-il devenir le pré-

lude d'un règne, non de justice humanitaire et miséricordieuse, mais de terribles représailles?

That is the question!

Turkum aggli son radan guélior. Le Turc ne s'avise qu'après coup, dit un proverbe célèbre dans tout l'Orient.

Le *fetfa* rendu par S. A. le Cheik-ul-Islam, concluant à la peine de mort du coupable, conformément à la loi du *chéri*, ayant été sanctionné par *iradé*[1] impérial, on s'occupa vivement de son exécution.

Ce ne fut ni long ni compliqué.

Le samedi 22 septembre, le condamné fut conduit de la prison d'Yeldiz au corps de garde — *Karacole* — Le Béchiktache, celui qui est situé un peu avant d'arriver à la montée qui conduit au Palais. Là, il fut déshabillé, revêtu d'un linceul en toile grossière, enveloppant tout le corps, et solidement ficelé; on attacha sur sa poitrine un écriteau sur lequel était inscrite, en gros caractères, la sentence de mort; puis,

1. L'*iradé* n'est pas, comme le pensent beaucoup de personnes un décret ou un ordre écrit; c'est la *parole même* du souverain et cette parole, considérée comme sacrée, a force de loi absolue.

après qu'il eut exprimé combien il se repentait d'avoir tué son ancien ami, on le dirigea sur la petite place qui se trouve derrière ledit corps de garde, sur le bord du Bosphore.

Il était alors près de huit heures du soir à la franque.

On avait élevé l'échafaud un peu avant le coucher du soleil : cet échafaud, des plus primitifs, se composait de deux poutrelles hautes de trois mètres, solidement plantées en terre et reliées, dans la partie supérieure, par une troisième poutrelle un peu plus mince que les deux premières ; au milieu de cette barre se trouvait une corde ordinaire, grosse comme le petit doigt, graissée avec du beurre de Sibérie et ayant un nœud coulant à son extrémité.

Adossée à la barre, une échelle commune, empruntée pour les besoins de la cause au marchand de bois d'en face.

Sur la terre, humide et froide, on plaça, juste sous le nœud coulant, en guise de plate-forme, une cage à poules, comme on en voit tant sur les paquebots qui font la traversée de la mer Noire à Marseille ; sur cette cage on posa une vieille planche de sapin.

Quand le condamné arriva sur le lieu du supplice, il était pâle, pâle de cette pâleur étrange que l'on rencontre chez les nègres; mais il faisait bonne contenance, regardant fixement, sans forfanterie, les apprêts de sa mort.

La foule était relativement peu nombreuse sur la petite place : quelques Levantins et une douzaine de Turcs, assis sur les bas tabourets du café qui en fait l'angle, buvaient tranquillement leur tasse de café ou fumaient leur cigarette, absolument comme si rien d'insolite ne se passait près d'eux. Une douzaine de *zaptiés*, soldats du poste voisin, commandés par un sous-lieutenant, gardaient les alentours de l'échafaud.

Ce dernier, éclairé par une vingtaine de lanternes vénitiennes, se détachait, fantastiquement, dans l'obscur de la nuit.

La scène était étrange... sans grandeur.

Nédim agha, placé près de la cage à poules, s'écria par trois fois :

— Que Dieu me pardonne!

Après lui avoir recouvert la tête d'un grand morceau de toile, attaché sous le menton, on le hissa sur ladite cage; le cou fut placé dans

le nœud coulant et, l'étrange plate-forme ayant été vivement enlevée par l'exécuteur, le corps du supplicié se trouva livré aux longues et épouvantables convulsions qui résultent de la strangulation, opérée dans de telles conditions.

C'était tout simplement horrible !

Le corps resta suspendu jusqu'à minuit... pendant ces quatre heures, le café ne désemplit pas.

. . . .

L'assassinat prémédité et accompli par Nédim agha amena des perturbations profondes dans le personnel des eunuques du palais ; comme toujours, on profita de ce drame pour le rattacher à une histoire quelconque de conspiration : S. A. Chéref-Eddin agha, qui remplissait les fonctions de *Dar-Us-Saadet-ul-Chérifé Aghassi*, ou gardien de la porte des Félicités, fut relevé de sa charge et envoyé en exil à Médine. Avec lui furent également destitués le premier Mussahib, ou premier eunuque, Tahsin agha, et les Mussahibs Hussan-Eddin agha, Khalil agha, Rassim agha, Safvet agha, Chakir agha et Rusten agha. Le paquebot *Plevna* les emporta

tous vers la mer Rouge, et ils furent internés à Médine avec leur grand chef.

Le poste si envié de Dar-Us-Saadet-ul-Chérifé Aghassi fut confié à Yaver agha, qui occupait déjà celui d'*Agha-Vékili*.

Le *Menchour* impérial de cette nomination fut lu au Palais d'Yeldiz, avec le cérémonial d'usage, l'avant-veille de l'exécution du coupable.

Pendant que se passaient les faits que mes lecteurs viennent de lire, le sultan, pour surcroît de chagrins, avait encore à sévir contre son ancien chambellan, Osman-bey[1]. Ce dernier succombait enfin sous les coups répétés de ses adversaires et des envieux de sa grande fortune. Tenu au secret dans son *konack*, ayant à répondre à de nombreuses accusations plus ou moins fondées, il venait de voir son poste occupé sinon officiellement, du moins officieusement, par le second chambellan.

De plus, Abdul-Hamid avait à lutter contre les vues de son Grand-Vézir, Kiamil pacha, par-

1. Osman bey était le premier chambellan du Palais. Sa Majesté avait une confiance absolue dans ce vieux serviteur déjà de sa maison, alors qu'il n'était que prince.

Depuis que ces lignes ont été écrites, Osman bey est rentré plus en faveur que jamais.

tisan de la triple alliance et ami dévoué de l'Angleterre, alors que ses sympathies à lui, Chef des croyants, se portaient déjà, non sans énergie, vers l'alliance franco-russe, ou, pour être plus dans l'expression précise de la vérité, vers la possibilité de rester neutre dans le grand conflit européen que chacun redoute, non sans raison, mais vers lequel la fatalité des choses et l'héritage du passé précipitent les nations de la vieille Europe.

Si, à ces causes sérieuses d'excitation cérébrale, nous ajoutons les graves préoccupations que lui donnait l'état des finances de l'empire, administrées encore à cette époque par Mahmoud pacha, qui devait être révoqué quelques jours après; les ennuis de chaque jour provoqués par les intrigues du Harem et du Palais, les dénonciations quotidiennes, dénonciations qui attaquent aussi bien les étrangers que ses sujets, nous comprendrons facilement ce que dut être cette terrible semaine pour l'esprit et la santé du malheureux prince.

L'ordre revenu dans le Palais, justice faite, Sa Majesté reprit le cours de ses travaux et de ses occupations. L'emprunt fut fait, et la con-

cession du chemin de fer accordée à... un Allemand, M. Kaulla, représentant la *Deutsche-Bank* et un groupe de financiers allemands.

Il faut bien le reconnaître, un changement considérable, et tout à son avantage, s'est opéré dans l'esprit et le caractère du sultan depuis son avènement au trône. Les rudes épreuves qui ont été les étapes de ses treize années de règne lui ont fait plus de bien que de mal ; certaines de ses facultés se sont singulièrement développées, et son besoin de tout voir, de tout connaître, de tout examiner, de tout contrôler, a fait de lui, malgré son entourage et sa nervosité, un des souverains les plus intelligents de sa race.

Cette assertion paraîtra mieux fondée, mieux prouvée, si, avant de toucher aux derniers traits de ce portrait, nous jetons un rapide coup d'œil sur ce que fut le passé d'Abdul-Hamid II.

Trop éloigné du pouvoir suprême par l'ordre de succession au trône, le troisième fils d'Abdul-Medjid avait dû à cet éloignement une indépendance relativement considérable. Libre de ses allures, dégagé des étroites obligations

de l'étiquette et du cérémonial oriental, il vivait largement, sans craintes, sans soucis, sans que rien, en un mot, pût lui faire soupçonner la haute destinée à laquelle devait l'appeler la Providence.

... Très jeune, on l'avait vu se livrant à une existence de plaisirs et de débauches, plus vulgaires que princières, négliger l'étude des langues étrangères et des sciences, pour s'adonner entièrement au laisser faire, au *farniente* de la vie orientale.

Jusqu'à ving-quatre ans il fit assaut de débauches avec les fils de pachas, ses compagnons. Ses débauches furent si publiques, si cyniques, que les habitants de Scutari, de Beylerbey et de Phanar-Aki en conservent encore le souvenir.

Sa santé, gravement compromise par cette existence à bride abattue, commençait à inquiéter sérieusement son entourage quand, tout à coup, brusquement, sans transition, poussé par la turbulence nerveuse de son tempérament, déjà fortement névrosé, il changea brusquement de vie.

Sa nature s'était affaissée, domptée par une surexcitation trop prolongée !

Poussant tout à l'extrême, il cessa ses *griseries* et renonça aux vins, aux liqueurs fortes, au mastic et à ses orgies journalières, pour exagérer la sobriété et les principes austères des disciples du vieux parti turc.

On eût dit que, nouveau saint Paul de l'islamisme, Abdul-Hamid venait de trouver son chemin de Damas!

Affectant de ne porter que le dolma et la pelisse des Imans, il se renferma dans la société de sa femme, Bac-Hanoum, et de ses enfants; modifia le personnel de sa maison; transforma son existence du tout au tout, et ne fréquenta plus que les hommes graves et fanatiques de Stamboul.

Ce fut pendant cette période qu'il se fit une réputation de fanatique endurci qu'il mérite peu, et d'homme violent qu'il ne mérite que par rares intermittences. C'est également dans cette phase de sa vie que s'accomplit la révolution du Palais qui devait, *trois* mois après, l'appeler au rang suprême pour lequel il était si peu préparé!

. . . .

. . . .

D'une activité fébrile et d'une obstination nerveuse, Abdul-Hamid, maître d'un pouvoir sans limites, considéré par son peuple comme le vicaire de Mahomet, l'ombre de Dieu sur la terre, en est arrivé à combattre, non sans succès, l'insouciante indolence qui résulte de la vie énervante du Harem.

Il trouve, dans les devoirs du trône, la force voulue pour paralyser en partie ses faiblesses ombrageuses, ses lassitudes épeurées et ses crises nerveuses.

Passant rapidement de la désespérance à l'espoir, de la colère au pardon ; plus débonnaire que sanguinaire, redoutant de blesser, de froisser les grands de son empire, mais y arrivant trop souvent par suite de ses craintes puériles ; condamnant vite et pardonnant de même ; tour à tour trop confiant ou trop méfiant ; travailleur obstiné, voulant que toutes les affaires de l'État, même les plus insignifiantes, passent par ses mains ; esprit plus libéral que rétrograde, affichant une simplicité et une austérité qui ne sont pas toujours l'expression de la vérité ; se préoccupant beaucoup de ce que l'Europe pense et dit de lui ; croyant

de bonne foi au relèvement possible de son peuple; possédant des qualités diplomatiques et gouvernementales remarquables; ayant des sentiments humanitaires que l'on ne peut nier, voulant le progrès par l'instruction, l'ordre et la discipline, le sultan Abdul-Hamid voit toutes ses qualités d'homme et de souverain, altérées, et souvent anulées par les *défauts maladifs* qui font de lui un Louis XI au petit pied?

CHAPITRE VI

Le maître de la Turquie.

Ou une Majesté plus puissante que celle du sultan Abdul-Hamid-Khan II.

Le maître de la Turquie?

Une Majesté plus puissante que celle du sultan?

Quelle est donc cette Majesté?

C'est celle qui, parmi les plaies vives attachées aux flancs de l'Empire turc de Constantinople et de ses provinces, — et Dieu sait si elles sont nombreuses! — est la plus hideuse, la plus générale... celle qui est désignée par les Levantins sous le nom de :

Sultan Bakchiche!

Sultan Bakchiche est, en effet, une Majesté plus respectée, plus puissante, plus écoutée,

plus redoutable, plus chérie que ne l'est celle du *Commandeur des croyants!*

Pour les habitants de l'Empire ottoman, le bakchiche — lisez pot-de-vin, courtage, commission, etc. — est la chose sainte, la chose sacrée par excellence;

L'arbre aux racines profondes auquel il est défendu de porter la hache!

Sans lui, rien n'est possible en Turquie;

Avec lui tout est réalisable.

On peut se moquer des ministres, des grands dignitaires ; on peut même désobéir aux volontés du Sultan; mais on ne se moque ni on ne désobéit aux ordres de Sa Majesté Bakchiche.

L'auteur de ce livre en parle par expérience.

C'est, en effet, pour ne pas avoir voulu comprendre cette force de l'argent corrupteur, qu'il a assisté, impuissant, à la destruction de l'œuvre si humanitaire, si nécessaire, qu'il avait fondée à Cadi-Keuy, en face la pointe du vieux Sérail.

Pour les raïas et tous les sujets ottomans, le mot bakchiche est synonyme de :

Manger!

Or ne faut-il pas que chacun mange?

Existe-t-il un besoin plus universel que celui-là?

Et pour manger, sur quoi les fonctionnaires, les nombreux employés des administrations turques peuvent-ils compter?

Sur leurs appointements?

Mais ils n'en touchent pas deux mois dans l'année?

Sur leur fortune particulière? Hélas! ne sait-on pas qu'à force de faillites partielles, le gouvernement a ruiné presque tous ses sujets?

En exceptant les gouverneurs actuels ou passés des vilayets et les ministres, citez-moi un Turc possédant une grande fortune? Citez-moi un employé de l'État qui puisse, sans la sacro-sainte intercession du bakchiche, vivre et faire vivre sa famille par ses seules ressources?

Bakchiche!!

Toute la vie sociale, toutes les manifestations vitales de la Turquie se résument dans ce mot.

Faire manger les autres pour pouvoir manger soi-même... Tout est là!...

Quand vous consultez un Levantin sur une

affaire qui traîne en longueur, un procès qui s'éternise; sur une demande accordée, mais dont le *firman* n'arrive pas entre vos mains, il vous glisse, tout bas, bien bas dans le tuyau de l'oreille :

— Faites manger X... effendi!

X... effendi, c'est la personne d'où dépend le succès ou l'insuccès de votre affaire.

Malheureusement, le plus souvent, X... effendi s'appelle Légion !

Donc, bakchiche sous toutes les formes, sous tous les volumes, du plus petit au plus grand; depuis la modeste piastre[1] jusqu'à la danse tourbillonnante des livres turques, réunies par centaines ou par milliers.

En Turquie, tout peut s'acheter... Il ne s'agit que de savoir et pouvoir y mettre le prix.

Bakchiche ! Manger !

La chose est si banale, si bien dans les mœurs, si journalière, si pratiquée et si pratique que, seul, l'homme qui ne mange pas produit du scandale. Celui-là est un profane qu'il faut expulser du temple... c'est une bre-

1. La piastre turque représente 23 centimes.

bis galeuse qu'il faut chasser du troupeau... c'est un toqué, un fou dangereux que la société doit enfermer

Pensez donc! un homme qui ne mange pas... et ne fait pas manger les autres? Est-ce que cela est possible?

Est-ce que cette chose monstrueuse, inouïe, peut se concevoir?

Existe-t-elle? Est-elle admissible sur cette terre sacrée de l'Islam, dans cet Orient si souvent chanté par les poètes?

Si vous posez ces questions à un habitant de Constantinople, surtout à un de ces braves et honnêtes Arméniens qui pullulent partout, il vous répondra, sans hésiter, en souriant finement, de ce sourire stéréotypé, énigmatique et jésuitique que l'on ne rencontre qu'ici... et chez certain propriétaire gréco-russe de Cadi-Keuy..., enfant de l'île de Chio!...

— Non! Tout le monde mange, a mangé ou mangera. Du reste, comment vivre autrement?

Et pourtant, il faut bien le dire : si dans les administrations, chez les employés de l'État, sous une forme ou sous une autre, car il ne faut pas oublier que le bakchiche est un véri-

partisan de l'abolition desdites capitulations.

J'en étais le partisan en vertu de l'axiome, basé sur la plus stricte interprétation de la justice :

Charbonnier est maître chez lui.

Et sur le droit imprescriptible que possède chaque nation de s'administrer suivant ses intérêts et sa volonté, en toute liberté, sans l'ingérance, à chaque instant, des puissances étrangères.

L'auteur qui écrit un livre consciencieux, un livre tel que celui-ci, éprouve le besoin, la nécessité, dirai-je, quand il arrive à traiter des questions aussi pénibles que celles qui forment la base de ce chapitre, d'appuyer ses assertions par le témoignage des auteurs qui l'ont précédé.

C'est cette nécessité qui me fait emprunter les pages suivantes au livre de M. de Blowitz, mes lecteurs n'y perdront pas... au contraire.

« Le sultan Bakchiche, dit cet auteur, comme on l'appelle volontiers, est le tyran le plus absolu et le plus néfaste qui règne dans le pays. Le Bakchiche est la prévarication des fonctionnaires, la corruption monnayée des em-

ployés, le tant pour cent prélevé sur tout ce qui s'achète par le gouvernement, ou sur tout ce qui émane de lui.

« Le Bakchiche a empoisonné toutes les sources vives de ce pays et il va de l'horrible au grotesque, il a tué la justice, et j'ai en main une brochure intitulée : « Le procès Ohanne-Effendi-Allahverdi, contre Agob-Effendi-Keutchéoglou », qui démontre — ce qui est d'ailleurs vrai — que dans cette affaire, qui comporte un différend d'un million de francs environ, on a changé huit fois de juges, de Cour d'appel et de Cour de cassation, parce qu'on les soupçonnait de vouloir, suivant leur conscience, juger en faveur de l'une des parties qui n'avait pas des accointances au ministère de la justice.

« Eh bien, quand les Turcs se plaignent des capitulations, on leur montre quelle est la justice à laquelle on exposerait ceux qui vivent aujourd'hui sous la protection des capitulations et on les fait taire.

« La justice, l'administration, ce qui les empoisonne et les pourrit, c'est le sultan Bakchiche.

« Si j'étais le vrai sultan, le sultan Abdul-Ha-

mid, j'aurais chassé comme un laquais le ministre de la justice sous lequel un tel scandale s'est produit, et j'aurais fait juger pour prévarication les fonctionnaires du ministère de la justice qui ont osé le provoquer.

« Oui ! le sultan Bakchiche atteint parfois aux limites extrêmes du grotesque, mais de ce grotesque sombre qui consiste à mourir dans la convulsion d'un éclat de rire. Débarquez au port de Moudania, et prenez la route de Brousse. A droite, à gauche, vous verrez des quantités de rails saisis par la rouille ; puis tantôt sous un hangar ouvert à tous les vents, tantôt en plein air et couverts de bâches déchirées, noircies, pourries, des locomotives, des tenders et des wagons.

« Vous vous arrêtez, vous regardez, vous cherchez la voie ferrée, au moins le tracé de la voie, le *piquetage* en dernier lieu... rien ! rien ! rien !

« Vous vous croyez fou ou sous le coup d'une hallucination. Mais votre compagnon de route vous explique ce que vous prenez pour la folie du rêve :

« — C'est le sultan, vous dit-il.

« — Quel sultan ?

« — Le sultan Bakchiche. »

« Quand on a décidé de construire en régie un chemin de fer de Moudania à Brousse, tous ceux qui pouvaient y avoir une part se sont hâtés de commander des rails, des wagons, des locomotives et des tenders, car sur tout ce matériel il y avait à recevoir du Bakchiche. Mais, dès qu'il s'est agi de piqueter, de tracer et de construire la ligne, comme ni les ingénieurs qui faisaient les plans, ni les piqueteurs, ni les terrassiers, ni les riverains de la ligne projetée ne donnaient du Bakchiche, on ne s'en est plus occupé ; on s'est borné à l'achat du matériel, on a mis le Bakchiche dans la poche, le matériel dans les champs et aujourd'hui où le Bakchiche qu'on a touché est dépensé et où le matériel pourrit en plein champ, on songe à se défaire de celui-ci sans songer à achever la ligne, et on fera pour la revente l'opération du Bakchiche en sens inverse, de telle façon que, acheté et revendu, il ne rentre dans les caisses du Trésor pas un sou des sommes insensées qui en sont sorties, pour payer le matériel d'un chemin de fer qui n'a jamais existé.

« A l'encontre de cette ligne russe qui marchait et sur laquelle on a volé cent treize kilomètres de voie, ici on aura volé le matériel de la ligne tout entière.

« Mais si l'on veut mettre le comble à cette fantaisie, il faut lire à la page 45 du rapport adressé par S. E. Hassan-Feni, ministre des travaux publics, le 24 mai !!! la phrase homérique suivante :

« Ligne de Moudania a Kara-Keuvi par Brousse.
« Longueur : cent soixante kilomètres ; coût
« total : 6,960,000 livres turques (environ
« 160 millions de francs). Cette ligne est à *peu*
« *près* terminée entre Moudania et Brousse.
« Elle est à voie étroite, etc. »

« Oui, certes, elle est à voie... étroite, si étroite même qu'un chameau qui peut passer par le trou d'une aiguille ne passerait pas par cette voie-là, dont le ministre des travaux publics actuel disait, il y a trois ans et demi, qu'elle était à *peu près* terminée. Elle était décidée sur le papier, le matériel devait être commandé par l'ordre du sultan Bakchiche, par l'ordre duquel il sera revendu, et voilà tout.

« Peut-être croiriez-vous que le port de Mou-

dania est à six semaines de voyage de Constantinople. Non, cela touche le Bosphore, et le *Walter*, le yacht de M. Pender, qui y est allé pendant mon séjour, a mis moins de trois heures pour y jeter l'ancre!

« Il y a des milliers d'histoires de ce genre sur le sultan Bakchiche.

« Demandez pourquoi, dans le fond de la Corne d'Or et ailleurs, vous voyez de magnifiques cuirassés désemparés. On vous dira que les matelots et les officiers de marine ne fournissant pas de Bakchiche, le sultan de ce nom n'a ordonné que l'acquisition des corps, il ne les a pas armés. Demandez pourquoi, dans la cour de Top-Hana ou Top-Hané, il y a six gros canons Krupp, que le sultan Bakchiche a fait payer à des prix exorbitants et qui sont couchés par terre; on vous dira que, les affûts ne devant rien lui rapporter, il a fait acheter les canons et les a fait jeter par terre. Demandez... Mais il faut s'arrêter pourtant!

« Vous rappelez-vous seulement cette jolie histoire que Méhémet-Ali, de joyeuse mémoire, m'a racontée au congrès de Berlin?

« Il commandait à Seraïeveno.

« Un paysan des environs arrive apportant sur quatre chevaux quatre charges d'avoine pour la cavalerie de la garnison.

« Il délivre l'avoine, on lui remet un reçu.

« Il passe huit jours à aller de reçu en reçu et de Bakchiche en Bakchiche pour hâter le payement.

« A la fin des huit jours, il n'avait plus ni avoine, ni chevaux, ni sou ; il avait tout laissé entre les mains du sultan Bakchiche. Il avait insulté le dernier employé ; on l'avait mis en prison, et c'est de là que Méhémet-Ali le fit tirer pour le rapatrier aux frais du Trésor.

« Après cela on peut tirer l'échelle.

« Eh bien, ce tyran honteux et dégradant que l'on nomme le sultan Bakchiche, il faut que la Turquie s'en délivre, si elle veut prendre rang parmi les nations vivantes de son temps ; cette honte, il faut qu'elle la secoue ; cette pourriture, il faut qu'elle en guérisse ; cette plaie, il faut qu'elle la sèche ! Le peut-elle ? Oui, je dirai comment. »

Hélas !

Quoi qu'en dise notre auteur, cette plaie existera toujours, suppurante et hideuse. On

parviendra peut-être, à force de caustiques, à la diminuer, à la rendre moins envahissante, à l'isoler davantage des parties saines du corps de « l'homme malade » ; mais quant à la sécher, à la cicatriser, à la guérir entièrement, radicalement, il ne faut pas y songer !

Il ne faut pas y songer parce que, ainsi que je l'ai déjà dit, le bakchiche, c'est la vie, c'est l'alimentation, c'est la *base* de ce qui constitue le gouvernement turc. Enlevez le règne de cette Majesté corruptrice et tout disparaîtra... tout s'effondrera dans le plus écœurant des cataclysmes. A moins que... Mais n'anticipons pas.

M. de Blowitz écrivit son livre en 1883 ; il y avait alors, dit-il, six gros canons Krupp dans la cour de Top-Hané... S'il l'écrivait aujourd'hui, au moment où je trace ces lignes — août 1888 — il constaterait que ces canons, qui se trouvent toujours à la même place, sont entourés de 300 pièces de campagne, toujours canons Krupp, pièces toutes montées, débarquées il y a trois mois, et qui restent là, exposées à la pluie, au soleil, sans aucun soin, sans aucune précaution, déjà en voie d'oxyda-

« Un paysan des environs arrive apportant sur quatre chevaux quatre charges d'avoine pour la cavalerie de la garnison.

« Il délivre l'avoine, on lui remet un reçu.

« Il passe huit jours à aller de reçu en reçu et de Bakchiche en Bakchiche pour hâter le payement.

« A la fin des huit jours, il n'avait plus ni avoine, ni chevaux, ni sou ; il avait tout laissé entre les mains du sultan Bakchiche. Il avait insulté le dernier employé ; on l'avait mis en prison, et c'est de là que Méhémet-Ali le fit tirer pour le rapatrier aux frais du Trésor.

« Après cela on peut tirer l'échelle.

« Eh bien, ce tyran honteux et dégradant que l'on nomme le sultan Bakchiche, il faut que la Turquie s'en délivre, si elle veut prendre rang parmi les nations vivantes de son temps ; cette honte, il faut qu'elle la secoue ; cette pourriture, il faut qu'elle en guérisse ; cette plaie, il faut qu'elle la sèche ! Le peut-elle? Oui, je dirai comment. »

Hélas !

Quoi qu'en dise notre auteur, cette plaie existera toujours, suppurante et hideuse. On

parviendra peut-être, à force de caustiques, à la diminuer, à la rendre moins envahissante, à l'isoler davantage des parties saines du corps de « l'homme malade »; mais quant à la sécher, à la cicatriser, à la guérir entièrement, radicalement, il ne faut pas y songer!

Il ne faut pas y songer parce que, ainsi que je l'ai déjà dit, le bakchiche, c'est la vie, c'est l'alimentation, c'est la *base* de ce qui constitue le gouvernement turc. Enlevez le règne de cette Majesté corruptrice et tout disparaîtra... tout s'effondrera dans le plus écœurant des cataclysmes. A moins que... Mais n'anticipons pas.

M. de Blowitz écrivit son livre en 1883; il y avait alors, dit-il, six gros canons Krupp dans la cour de Top-Hané... S'il l'écrivait aujourd'hui, au moment où je trace ces lignes — août 1888 — il constaterait que ces canons, qui se trouvent toujours à la même place, sont entourés de 300 pièces de campagne, toujours canons Krupp, pièces toutes montées, débarquées il y a trois mois, et qui restent là, exposées à la pluie, au soleil, sans aucun soin, sans aucune précaution, déjà en voie d'oxyda-

tion... Encore deux années de coupable indifférence et ce matériel, acheté au prix de bien grands sacrifices, au prix de la nourriture et de la solde des soldats, sera hors d'usage, ou tout au moins fortement compromis. Mais qu'importe ! le tour est joué. Bakchiche a largement opéré ! Le reste est secondaire. Si ce matériel est détruit par l'incurie de ceux qui en ont la garde, eh bien ! on en achètera un second. Sultan Bakchiche tendra de nouveau ses griffes... Et tout sera pour le mieux dans le plus juste des mondes ! *Amen !*

Les voyageurs qui ont parcouru l'Orient turc ont certainement entendu parler de ce fameux chemin de fer de Moudania à Brousse ; ceux qui sont allés visiter cette ville, si intéressante à plus d'un titre, ont fait mieux que d'en entendre parler, ils ont vu, de leurs yeux vu, ce fameux chemin de fer, cette illustre ligne dont, dans quelques années, il ne restera plus trace. Tous ceux-là connaissent, plus ou moins exactement, l'étrange histoire que j'ai empruntée au livre de M. de Blowitz. En ajoutant à cette histoire, si digne de figurer dans les contes des *Mille et une Nuits*, que la fameuse ligne

en question a été réellement construite en partie, et qu'elle n'a été abandonnée que par suite de la trop grande largeur du matériel acheté, matériel ne pouvant rouler sur une voie plus étroite que lui, j'aurai complété le récit de cette fantastique épopée!

Maintenant pourquoi allonger ce chapitre par l'énumération d'autres faits?

Pourquoi montrer à mes lecteurs tout le chapelet des abus, des vols, des gaspillages qui découlent du règne de Sa Majesté Bakchiche! Si je racontais ici tout ce que je sais dans cet ordre d'idées, mes lecteurs, étrangers au pays, ne crieraient-ils pas à l'exagération, à la médisance voulue?

Je viens de dire qu'il ne faut pas espérer cicatriser entièrement cet ulcère qui ronge la Turquie ; j'ajoute, pour terminer, qu'il est des illusions dont l'entretien est néfaste et qu'il faut à tout prix expulser de la pensée, si on ne veut pas s'exposer à de cruelles déceptions! L'extinction du Bakchiche, étant donnés le milieu où il a pris naissance, les mœurs, les usages et la corruption des habitants de ce beau pays, reste une illusion, une utopie, géné-

reuse, je le veux bien; honnête et belle, j'y consens, mais une utopie.

Je dis que c'est une utopie et la plus décevante des utopies, parce que, pour qu'il n'en fût pas ainsi, il faudrait transformer tout un peuple... et quel peuple! un mélange informe d'appétits divers, de croyances ennemies, de préjugés, d'ignorances, de superstitions et de vices!!

Or on ne refait pas la nature humaine en quelques années. On ne transforme pas, du jour au lendemain, un peuple qui, pendant de longs siècles, a vécu dans l'esclavage, sous l'administration de nombreux despotes n'ayant pour règle que leur bon vouloir et leurs caprices!

Certes, on peut tenter bien des choses en Turquie, on peut y réaliser bien des réformes; mais, je le répète encore une fois, on ne peut détruire et effacer les vices qui sont inhérents aux peuples orientaux. On peut les modifier, les diminuer, les estomper, les civiliser, mais les extirper, jamais!...

Le bakchiche tient à trop de causes, il est lui-même issu de trop d'habitudes transformées

en nécessités pour être ainsi détruit. Même en admettant la réalisation des plus beaux rêves des amis de l'empire ottoman, en admettant que les fonctionnaires, les administrateurs et l'armée soient régulièrement payés; que la justice ne soit plus vendue; que le patriotisme le plus énergique règne dans le cœur des sujets du sultan; que le loup se fasse mouton; que le pays ne soit plus le pays des intrigues, des malpropretés morales; que les places ne soient plus données qu'au mérite et au savoir... Sa Majesté Bakchiche ne disparaîtrait pas.

Son pouvoir resterait faible, honteux, se cachant en compagnie des usuriers de Galata, se faisant humble et modeste, mais il vivrait. Il vivrait encore de longues et de bien longues années ! . . . .

. . . .

. . . .



CHAPITRE VII

Le sérail impérial ou maison du sultan.

Entourage et nomenclature. — Les maréchaux, les chambellans et autres dignitaires. — Le chef du cabinet politique. — Les dépenses du palais. — La distribution des vivres. — Ce que coûte l'entretien du palais. — Éloquence de quelques chiffres.

La maison de Sa Majesté ottomane est composée d'anciens et de nouveaux serviteurs.

Les uns étaient à son service bien avant son avènement au trône d'Osman.

Les autres sont de promotion plus ou moins récente.

Parmi les anciens serviteurs, serviteurs traités en amis par le souverain, dont la bonté, dans ce cas, est poussée jusqu'à la faiblesse, je dois citer, en première ligne, son vieux médecin particulier et ancien bouffon le Dr MAVROGÉNY PACHA ; le premier chambellan OSMAN BEY, momentanément en disgrâce; le premier

secrétaire particulier, secrétaire ne connaissant aucune langue étrangère. Son Exc. SUREYA PACHA, le colonel HAMED-DJELALEDIN BEY, le plus jeune de tous; le chef des portiers, HADJI-MOUSTAPHA-RYHA; le second chambellan, occupant actuellement le poste d'Osman bey, HADJI-ALI BEY; et plusieurs autres de moindre importance.

Le colonel Hamed-Djelaledin bey, qui a occupé à plusieurs intervalles le poste de confiance que remplissait, sous Napoléon III, M. Hirvoie est âgé de trente-trois ans.

Élevé par la mère nourrice du sultan, orphelin, sans parents, il jouit au palais de l'estime et de toute la confiance de son maître, confiance et estime qui ne l'ont pas empêché, d'ailleurs, d'être exilé à sept reprises.

Sous le titre de *chef du cabinet politique*, il dirigeait et dirige encore actuellement, malgré son récent exil à Alep... ou ailleurs [1], exil dont il est de retour depuis six mois environ, la police secrète du palais, avec des pouvoirs

1. Rien de moins certain que les lieux où ce serviteur dévoué est tour à tour envoyé en exil. Sa dernière absence était-elle réellement une punition? N'était-ce pas plutôt une mission de haute confiance, relative au décès d'un *certain parent* du sultan, fort redouté de son vivant? *Chi lo sa!*

très étendus sur toute la police en général.

Aussi aimé des petits qu'il est redouté et détesté des grands, le colonel Hamed-Djelaledin bey[1] s'attaque de préférence aux forts et aux puissants. Audacieux et brave comme le sont en général les Circassiens, il ne se prive pas de critiquer les actes de faiblesse peureuse commis trop fréquemment par son maître, maître qu'il adore et pour lequel il joue constamment son existence.

Les intrigues du palais lui inspirent un profond dégoût... et c'est avec une répugnance réelle qu'il remplit le rôle auquel Sa Majesté l'a destiné.

— Heureusement, lui ai-je entendu dire bien souvent, que je trouve dans le poste que j'occupe des compensations aux écœurements qu'il me procure. Ces compensations consistent à faire le plus de bien possible, et surtout à faire rendre justice à de pauvres diables injustement accusés par des adversaires haut placés.

— Mais, lui dis-je un jour, votre poste doit

1. Aujourd'hui général, ainsi que je l'ai déjà dit dans une note précédente.

vous exposer à bien des périls, car, si vous avez des amis très nombreux, je constate que vos ennemis ne le sont pas moins.

— Sans doute, me répondit-il, et j'ai déjà été attaqué plusieurs fois par des assassins ; mais, que voulez-vous, il était probablement écrit que, jusqu'à ce jour, ces tentatives demeureraient infructueuses.

La maison[1] impériale proprement dite se compose :

1° D'un grand maréchal du palais, poste actuellement occupé par le *muchir* ou maréchal GHAZI-OSMAN PACHA, le célèbre défenseur de Plewna, celui qui occupe la gauche du sultan quand ce dernier se rend au sélamlik du vendredi ;

2° D'un premier ou grand eunuque, dont on ne peut traduire le titre réel que par ces mots : *le grand gardien ou maître de la porte de la félicité !!!*

Ce haut personnage qui a le rang de muchir ne cède le pas — et encore cela n'a-t-il lieu que dans les cérémonies publiques — qu'au

1. Mabéim.

Grand-Vézir, qui, seul, avec lui, parmi les représentants de Sa Majesté, porte le titre d'*Altesse*.

L'influence de ce superbe moricaud est des plus considérables ; son train de maison est princier ; ses appointements, sans y comprendre les nombreux bakchiches qu'il reçoit, s'élèvent à plus de trois cents livres turques par mois — 6,700 francs.

C'est à lui, c'est à cet illustre seigneur que sont confiées la porte et la garde du harem impérial.

3° D'un directeur des dépenses de la famille impériale [1] ;

4° De dix chambellans ;

5° De quinze secrétaires ;

6° D'un grand maître des cérémonies, introducteur des ambassadeurs ;

7° De deux imans ou aumôniers ;

8° De deux secrétaires de la cassette particulière de S. M. le sultan ;

9° D'un intendant du Trésor impérial et de deux secrétaires ;

1. Cette charge, aussi importante que lucrative, est en ce moment entre les mains de S. E. Rachid effendi, directeur de l'instruction des fils du sultan et de la succession de feu le sultan Abdul-Azis.

10° D'un chef de cabinet politique ou chef de la police secrète;

11° De deux intendants et un sous-intendant du Palais;

12° D'un directeur du cortège impérial;

13° D'un *Bach Mussaïb*, ou commandant des Mussaïbs;

14° D'un directeur des écuries impériales;

15° D'un chef des portiers;

16° D'un chef d'office;

17° D'un médecin en chef et particulier ayant le grade de maréchal et, à ce titre, étant le supérieur de tous les médecins du pays;

18° De vingt-huit à trente médecins ordinaires chargés du service général du *Sérail* ou Palais;

19° D'un vétérinaire en chef ayant sous ses ordres plusieurs collègues;

20° D'un chimiste et pharmacien en chef;

21° De deux fermeurs de porte;

22° D'un chef des eunuques subalternes et de plusieurs valets de chambre;

23° D'un bibliothécaire;

24° D'un chef des traducteurs des journaux étrangers;

25° D'un premier garde-robe;

26° D'un chef barbier, et ce n'est pas là le poste le moins important;

27° D'un dégustateur en chef, *Kouschtji-bachi*;

28° D'un directeur des amusements et du théâtre de Sa Majesté;

29° De deux grands chefs de cuisine — un pour la cuisine française et l'autre pour la cuisine turque;

30° D'un astrologue et astronome en chef;

31° De seize aides de camp généraux, tous maréchaux ou ministres et de plus de cent autres aides de camp de grades divers;

32° Enfin d'une centaine d'écuyers, bouffons, escamoteurs, acteurs et chanteurs, etc.

Voilà, sans compter les serviteurs de moindre considération, serviteurs qui n'en exercent pas moins souvent une très grande influence sur l'esprit de leur maître, l'ensemble officiel des membres de la maison du sultan Abdul-Hamid.

Tout ce monde se jalouse et s'espionne mutuellement! Occupant des places qui les occupent peu, ils passent une partie de leur

temps à tramer des complots contre la personnalité dont ils ambitionnent le poste.

Excepté les aides de camp qui ne sont pas de service ou qui sont en mission temporaire, tous ces serviteurs habitent le palais d'Yeldiz ou ses environs et absorbent une partie considérable des revenus impériaux.

Quant aux serviteurs mâles et femelles du harem proprement dit, serviteurs dont le nombre est vraiment effrayant, je les indiquerai au fur et à mesure que je traiterai les détails de ce sujet spécial.

Si j'ajoute que chacun des personnages que je viens de citer a sous ses ordres plusieurs *seigneurs* de peu d'importance ; que ces derniers en ont encore d'autres sous leur direction, sans compter la domesticité, mes lecteurs auront une juste idée, toute générale qu'elle soit, tant au point de vue du nombre que des finances, de ce que représente la Cour ou le Mabéïm du Chef actuel des Osmanlis.

Mais ce n'est pas tout.

Tous ces croqueurs d'une grosse partie du budget émargent doublement.

Ils sont, en effet, payés par les ministères

auxquels ils appartiennent et par la liste civile du souverain.

Ce deuxième appointement, celui de la liste civile, est assez régulièrement payé.

Il est payé, plus ou moins exactement, suivant que le serviteur est plus ou moins en présence de son souverain. C'est là un point délicat que le ministre de la liste civile, S. E. Agop pacha, ne manque jamais d'observer avec le plus grand soin. Il ne faut pas, en effet, que le serviteur en faveur, ayant l'oreille du maître, puisse se plaindre du retard que l'on met à lui payer ses appointements.

En plus de ces émoluments, dont plusieurs s'élèvent à plus de deux cents livres turques[1] par mois, chacun de ses serviteurs touche, suivant l'importance de son titre, des vivres et des provisions pour six, dix, quinze et vingt-quatre personnes.

Les rations pour chevaux sont dans les mêmes proportions.

Ceux qui dépendent du ministère de la guerre, les officiers, reçoivent, en plus des

1. La livre turque vaut 23 francs dans le commerce ; en banque, elle varie entre 22 fr. 50 et 22 fr. 75.

vivres et des rations du palais, les vivres et les rations qui incombent à leur grade.

Ces fournitures en nature, pain, beurre, viande, sucre, café, bois de chauffage, charbon, orge, avoine, fourrages, etc., sont généralement remplacées par une somme d'argent payée par les fournisseurs, ou par des marchands usuriers ayant la spécialité de ces achats.

Cette vente rapporte une somme qui varie, par mois, entre quatre et cinq livres turques pour un commandant, six et sept pour un colonel, et quinze, vingt et vingt-cinq pour les généraux et les maréchaux.

Les rations pour chevaux ne sont pas comprises dans ces sommes.

Il résulte de ce fait que les officiers, dont les appointements ne sont payés que deux ou trois fois par an sont, au fond, moins malheureux qu'on ne le suppose en Europe.

Les vivres et les provisions fournis par le Palais sont donnés avec une prodigalité dont on ne peut se faire une idée, si on n'a pas assisté à cette opération.

Je les ai vu un jour distribuer et j'avoue

que j'ai été absolument stupéfait devant cette folle largesse : c'est ainsi qu'une caisse moyenne de bougies, marque Fournier, fut donnée devant moi, comme éclairage d'une semaine, à trois tufekdjis. Trois paquets auraient largement suffi ; mais il fallait pour cela ouvrir la caisse, et comme chacun de ces braves employés du palais recule devant la plus petite besogne, celui qui était chargé de la répartition trouva bien plus commode de faire faire le travail par les trois tufekdjis en question.

Ai-je besoin d'ajouter que ces derniers s'empressèrent de disparaître avec leur caisse?

Le café, le sucre, le sel, les confitures, le beurre, le bois de chauffage et toutes les autres provisions sont distribuées, ou plutôt dilapidées, dans les mêmes proportions.

Mais ce n'est pas tout :

Chaque matin et chaque soir, il sort plus de trois mille *tablas* [1] des cuisines du Palais. Ces

1. La *tabla* est un grand plat de bois du diamètre de 0m,80 à 1m,20 environ, dans lequel on met les plats destinés à la nourriture des personnes. Elle est portée sur la tête par l'employé chargé de cette distribution. Les plats et la tabla se trouvent recouverts par une étoffe à larges raies vertes sur fond blanc.

six mille tablas contiennent, par jour, la nourriture de plus de vingt mille personnes.

Quelques-unes renferment assez de plats pour nourrir quinze et vingt personnes.

C'est là une question relative à l'importance et au grade du personnage auquel le repas est destiné.

Voici, à titre d'exemple, comment est composée la table d'un de ces personnages. Prenons celle du fameux et si tristement illustre médecin de Sa Majesté.

Mavrogény pacha qui, depuis l'événement tragi-comique que je raconterai plus loin, en décrivant les mœurs des *Kadines*[1] et des *Sultanes*, couche dans l'intérieur du Palais, à proximité des appartements du sultan, arrive dans son *yali* ou maison particulière vers les dix heures du matin à la franque. De cette heure-là à midi, le temps se passe à causer plus ou moins intimement avec madame ; à dicter les lettres les plus urgentes et à recevoir les visiteurs. A midi, le maître du logis et sa toute gracieuse et trop généreuse moitié,

1. Les *Kadines* sont les femmes reconnues du sultan. Quant aux *Sultanes*, ce sont les princesses impériales non mariées.

suivis des invités, dont le nombre est souvent de six à sept personnes, passent dans la salle à manger.

Cette pièce, très bourgeoise, modestement meublée, à l'européenne, de meubles viennois, est située au rez-de-chaussée avec vue sur le jardin et sur l'admirable panorama qui s'étend des hauteurs d'Yeldiz jusqu'au delà de la Corne d'Or.

Chacun prend sa place, suivant les indications de la maitresse du logis, et le repas commence par l'absorption d'une variété considérable de hors-d'œuvre plus ou moins acidulés. Bientôt, les plats de viande font place aux plats de légumes frais ; ceux-ci aux légumes secs, aux sucreries diverses, au gibier, à la volaille, et enfin au plat national qui termine tout repas turc, le *piluf*.

Soit une douzaine de plats solides, au minimum, servis un peu à la diable, pêle-mêle, sans art, sans soin, sans intelligence : les plats doux — sucreries et confitures — au milieu du repas; la salade et les conserves vinaigrées à discrétion; les viandes suivant le caprice des serviteurs. Quatre, cinq et six plats divers sont

apportés en même temps; on en fourre sur la table tant que celle-ci peut en contenir, et, quand la fin du repas est arrivée, quand on quitte la salle à manger après avoir savouré la blonde liqueur du café-moka [1], servi dans de mignonnes tasses en porcelaine de Chine, on se trouve avoir dégusté ou mangé plus de seize plats, le dessert non compris.

Le personnel mâle et femelle de la maison, personnel composé de sept à huit domestiques, sans compter leurs invités, se nourrit des restes de la table des maîtres, et quand ils sont bien gavés, choisissant avec soin leurs morceaux favoris, il reste encore de quoi nourrir plusieurs personnes et les honnêtes chiens qui, à l'heure des repas, se réunissent en groupes devant le seuil des communs.

Voilà ce que contiennent de nourriture les principales tablas qui, matin et soir, passent des cuisines du Palais aux yalis des grands dignitaires.

Si vous ajoutez à ces deux repas les distributions en vivres et matières premières dont j'ai parlé plus haut, vous aurez un juste aperçu,

1. C'est le seul café en usage dans le Palais ou Sérail.

quoique sommaire, de la façon dont sont traités les serviteurs d'Abdul-Hamid et des sommes énormes qu'engloutissent tous ces estomacs humains.

Comprenez-vous maintenant ce qu'il faut d'employés subalternes, cuisiniers, aides-cuisiniers, garçons de cuisine, laveurs, porteurs, etc., pour satisfaire les principaux fonctionnaires du Chef des croyants ?

D'après les renseignements que j'ai puisés à des sources authentiques, mais que la prudence m'empêche d'indiquer, il faut évaluer à plus de cent cinquante millions de francs les dépenses annuelles exigées par l'entretien des quatre mille personnes, environ, qui forment l'ensemble des habitants du *Sérail* impérial.

En voici les détails :

Pour le mobilier spécial du sultan.....	5	millions.
Pour celui des palais du sultan........	7	»
Pour la table, cuisine, vaisselle, provisions, etc....................	30	»
Pour les écuries, attelages, voitures, etc.	3	»
Pour le Haremlik, princesses, femmes, esclaves, etc.......................	40	»
Pour caprices divers.................	30	»
Pour présents et gages................	35	»
Soit en tout...... ..	150	millions!!!

Et c'est avec une *liste civile officielle* de vingt-cinq millions de francs qu'Abdul-Hamid est tenu de faire face, non seulement à ces dépenses déjà si exorbitantes, mais encore à la somme considérable des gratifications, cadeaux, bonnes œuvres, constructions de yalis, de mosquées, de fontaines, d'écoles, etc.

Voilà un problème que j'adresse à nos ministres des finances présents et futurs.

Heureusement qu'il existe des facteurs puissants pour arriver à la résolution de ce fameux problème.

Ces facteurs sont représentés par :

Les douanes du pays ;

Une partie du rendement perçu par les municipalités ;

Les revenus de l'usine à gaz, de la fabrique de soieries et des autres usines de la liste civile ;

La fortune personnelle de Sa Majesté ;

Les immenses domaines de la Couronne, domaines comprenant plus de quinze cents fermes, dont personne ne connaît l'étendue totale, mais dont les loyers sont évalués, à plus de vingt-deux millions de francs[1].

1. Deux de ces domaines fournissent le fourrage nécessaire

Ajoutez à ces ressources le droit que le souverain possède, en dépit des lois du Tanzimat, de mettre la main sur tous les revenus de l'empire, dont il est non seulement le maître, mais le propriétaire absolu, et vous arriverez plus facilement à résoudre le problème qui consiste à dépenser plus de cent cinquante millions par an, avec une liste civile officielle de vingt-cinq millions !

En dehors de ce chiffre énorme de cent cinquante millions, mes lecteurs voudront bien ne pas perdre de vue que ne figurent ni les dotations de la famille impériale, ni celles des femmes du Harem, princesses, etc.

aux chevaux; trois autres produisent le tabac que l'on fume au palais et une partie des provisions ménagères. Le riz, n'étant pas cultivé en Turquie, s'achète chaque mois. L'eau consommée en boisson arrive chaque jour de plusieurs sources situées sur la côte asiatique du Bosphore. Quant aux tentures et étoffes d'ameublement, elles sont fournies par la fabrique impériale d'Eréké, située près d'Ismidt, Asie. Cette fabrique, qui n'a pas moins de 120 métiers toujours en activité, est dirigée par un compatriote, M. Martel, de Lyon.

CHAPITRE VIII

Diplomatie ottomane et diplomatie française

Progrès de la langue française en raison de la perte de notre influence politique. — Le clergé français en Orient. — Les Turcs de la décadence. — Excursions dans les ministères et dans le « mal d'Orient ». — Repassez dans quelques jours. — Ne bougeons pas. — Les écuries d'Augias.

La diplomatie turque s'est acquise, à juste titre, en Europe, une grande réputation de finesse et de subtilité.

Nulle mieux qu'elle, en effet, ne sait user l'énergie de ses adversaires par un esprit de bienveillance apparente et par cette force d'inertie qui est bien certainement la plus terrible des forces.

J'ai vu les diplomates turcs de très près ; j'ai eu personnellement à lutter pendant de longs mois avec eux ; eh bien ! je les déclare plus forts que ne le sont nos madrés Normands.

Le Turc officiel, à l'encontre du Normand, qui ne dit ni *oui* ni *non*, répond toujours oui à tout ce que vous lui dites, à tout ce que vous lui demandez.

Les promesses ne lui coûtent rien et, de ce côté, il est d'une générosité sans exemple.

Il possède des qualités maîtresses dans l'art de tromper les autres, car il n'a ni la conscience, ni le sentiment des échéances et de l'exécution de la parole donnée. Ce sont là des qualités humaines ou des défauts diplomatiques si l'on veut, dont les cases font totalement défaut dans la structure des cerveaux turcs — cerveaux du monde officiel, bien entendu.

Les diplomates ottomans ont *roulé* plus d'un diplomate européen et, pour les vaincre, pour les amener à tenir leurs promesses, je ne connais qu'un moyen : c'est de parler haut et ferme.

C'est là une recommandation qui s'adresse tout particulièrement à MM. nos ambassadeurs, dont la diplomatie, toute charmante et élégante qu'elle puisse être, n'en laisse pas moins diminuer chaque jour l'influence séculaire que,

comme nation, nous possédions en Turquie et dans tout le bassin méditerranéen.

N'est-il pas douloureux pour nous, Français, de voir des nations comme l'Italie, les États-Unis et l'Allemagne, naguère si peu influentes en Orient, dont les ambassadeurs et les consuls étaient si peu écoutés, en arriver à s'implanter victorieusement dans tous les lieux où, jusqu'à ces dernières années, la France avait maintenu intact le drapeau de la civilisation et du progrès?

Alors que les ambassadeurs et les consuls de ces nations obtiennent tout ce que demandent et tout ce que veulent leurs nationaux : indemnités, justice, firmans, concessions, etc., nos agents diplomatiques et consulaires ne veulent ou ne peuvent plus faire obtenir justice à ceux de leurs nationaux lésés et ruinés par les agissements du gouvernement turc.

Encore quelques années de ce régime et la France qui, après avoir occupé le premier rang en Orient, occupe maintenant le quatrième, ne sera plus considérée par les Turcs officiels que comme un facteur impuissant et négligeable.

Et pourtant, étrange contraste qui prouve

bien la supériorité du génie français sur celui des autres peuples, notre langue, nos habitudes et nos mœurs progressent en raison directe des échecs subis par notre diplomatie, et l'on voit chaque jour notre bel idiome se répandre de plus en plus, remplaçant avantageusement ce mauvais jargon italien qui était la langue universelle du Levant.

Nos écoles se multiplient au fur et à mesure que notre influence politique diminue ; notre langue devient accessible à tous et, entraîné par l'intelligente propagande des membres du clergé français et en particulier par celle des Frères de la Doctrine chrétienne, on vient de voir le sultan édicter un firman, en date du mois de septembre 1888, rendant obligatoire l'étude de la langue française dans toutes les écoles ottomanes. C'est ainsi que l'esprit de la France pénètre partout et s'affirme hautement en dépit des échecs, malheureusement trop nombreux, de sa diplomatie.

Et cependant que de sympathies réelles tout ce qui est français ne rencontre-t-il pas en Orient !

Quand on voit le peu qu'il y aurait à faire,

pour reconquérir le premier rang ou, tout au moins, marcher de pair avec les influences russe et anglaise, on ne peut qu'éprouver un vif sentiment d'indignation et de colère contre le gouvernement que nous a légué le 4 septembre, avec, semble-t-il, la triste mission d'anéantir le prestige d'honnêteté et de puissance que nos pères avaient su acquérir dans l'Orient musulman.

Je déteste trop la politique pour vouloir en faire ici ; je constate ce qui est, et je le constate avec l'âme d'un Français, doublement Français par sa naissance algérienne, sans me préoccuper si je plais ou si je déplais à messieurs nos gouvernants, quelle que soit la couleur dont ils affublent leur masque et leur personne.

Il faut reconnaître que, si les diplomates turcs savent user la patience de leurs adversaires par des promesses sans cesse renouvelées, dont ils ne tiennent une partie, partie la plus petite possible, que lorsqu'ils sont acculés dans leurs derniers retranchements, ils sont pourtant bien éloignés de posséder les qualités qui font les grands diplomates.

Les vues larges et saines, inspirées par le

bon sens le plus vulgaire, leur font complètement défaut. Leur diplomatie est, comme leur existence propre, toute au jour le jour; ils ne s'inquiètent pas d'un lendemain auquel, en général, ils ne croient pas. Tout consiste pour eux à gagner du temps et à reculer leurs échéances.

Quand ils ne peuvent gagner une année, ils se contentent de plusieurs mois, de quelques semaines et même d'un jour!

Est-ce là la diplomatie qui assure l'avenir et la puissance d'un pays?

Le mot que les Turcs officiels savent le mieux prononcer, celui dont ils font le plus grand usage est *yarrem*, c'est-à-dire *demain*.

Demain! ce mot résume toute cette grande finesse diplomatique à laquelle les puissances européennes se sont toujours laissé prendre.

Promettre beaucoup... tenir le moins possible... et le plus tard possible, tel est le mot d'ordre du gouvernement et de sa diplomatie.

Malheureusement, bien peu, parmi ces fins diplomates, leur maître, le sultan Abdul-Hamid excepté, voient ou se préoccupent des conséquences déplorables de cette politique au jour

le jour, sans suite, sans prévoyance, sans envergure.

Ils n'aperçoivent ni le démembrement de l'empire; ni la décadence — décadence qui marche pourtant à pas de géant — ni la ruine et le déshonneur qui galopent, en croupe, sur leurs conceptions aussi étroites que misérables!

Mais que leur importe à eux, cet empire qui croule de toutes parts, sous leurs fautes répétées, malgré une vitalité des plus considérables !

Que leur importe ce peuple qui succombe sous le faix des charges accablantes qu'on lui impose; qui succombe malgré des qualités et des vertus faisant de lui un des peuples les plus remarquables de la terre! Qu'est-ce que tout cela à côté de la nécessité de conserver un poste lucratif, dû, le plus souvent, à des platitudes et à des complaisances que ma plume se refuse à qualifier!

Se garer des envieux et de ses adversaires; vivre le plus largement possible même en escomptant l'avenir; reconstituer une fortune perdue par les bakchiches distribués pour

arriver au pouvoir, telles semblent être les premières, les seules préoccupations des grands dignitaires et des diplomates ottomans.

L'amour de la patrie, tel que nous concevons ce sentiment; le dévouement à la chose publique; le sacrifice de sa vie à ce qui est vrai et juste, sont autant de mythes pour ces messieurs.

Et, pendant que l'égoïsme les conduit fatalement à leur ruine, ils ne s'aperçoivent pas, ou plutôt ne veulent pas s'apercevoir des progrès réalisés par les petits États voisins, en voie d'organisation, naguère leurs vassaux.

C'est ainsi qu'ils ont laissé faire la révolution de la Roumélie orientale, aujourd'hui, quoi qu'on en dise, inféodée à la Bulgarie, Cette révolution, le Commandeur des croyants pouvait l'empêcher en envoyant 5 ou 6,000 hommes, maximum, dans la partie insurgée. Mais il fallait pour cela un moment d'énergie, un moment d'exécution, et ne pas redouter une guerre des plus courtes et des moins sanglantes. L'idée de cette expédition, conseillée par plusieurs maréchaux, échoua devant les agissements de la diplomatie turque, heureuse

de satisfaire au vœu secret du maître et à son horreur pour la guerre.

Quel contraste avec les agissements des anciens Turcs!

Si encore cet état de choses ne datait que d'hier, les amis quand même de la Turquie pourraient espérer en son relèvement. Malheureusement, il n'en est pas ainsi. Ce laisser faire et ce laisser aller remontent à l'époque où les Turcs cessèrent d'être les conquérants que l'on connait, pour ne plus soutenir que des guerres défensives.

Ce qui se passe sous le règne du sultan Abdul-Hamid se passait sous ceux d'Abdul-Azis et d'Abdul-Medjid. Voici, à ce sujet, ce que raconte M. Léon Verhaeghe de Naegu, aujourd'hui ministre de Belgique à Pékin dans son *Voyage en Orient*, édition de 1865.

L'auteur est sur un paquebot faisant route pour Smyrne, et il passe en revue ses compagnons de voyage. Après avoir montré les vieilles idées turques sous la forme d'un gros pacha, entouré de son harem, il les présente, sous leur forme nouvelle, dans la personne d'un jeune colonel ottoman.

« Le colonel ottoman, dit-il, vit à l'européenne, mange à table et lit des livres français. C'est un homme sérieux, aux manières pleines de cette gravité aimable qui distingue parfois les Turcs. Il ne se fait guère illusion sur la situation de son pays. Il dépeint amèrement l'état des choses, et, grief nouveau aux yeux des Européens, il se plaint de l'arrogance des chrétiens vis-à-vis des musulmans. Il voit la Turquie sous la tutelle des puissances étrangères, qui intriguent sans cesse parmi les sujets chrétiens de l'empire, et rendent illusoire à leur égard l'action des autorités musulmanes. A l'intérieur, l'administration est toute livrée à l'arbitraire et dépend du caprice des sultans. La destruction des janissaires a ôté le dernier contrepoids à leur pouvoir. L'armée n'est point payée ; il est dû vingt-deux mois de solde aux troupes de Syrie, tandis qu'on prodigue le trésor de l'empire pour la création d'une flotte inutile. Le colonel demande une loi, égale pour tous, et qui règle d'une manière invariable les droits du prince et ceux des peuples ; c'est un peu là, je le crains bien, ce que nous appelons une *Constitution.* »

Voyons maintenant quelle est l'organisation de ces fameux ministères qui, sous la haute et suprême direction du padischah, régissent les affaires intérieures et extérieures de la Turquie.

Le conseil des ministres présidé par le Grand-Vézir qui, aux yeux du musulman, est au sultan ce que celui-ci est au Prophète, c'est-à-dire que Son Altesse est l'ombre, le vicaire du padischah, comme ce dernier est le vicaire de Mahomet, L'OMBRE DE DIEU sur la terre.

Jusqu'à l'avènement du sultan Mahmoud, l'énergique réformateur, les Grands-Vézirs exerçaient un pouvoir tout-puissant et à peu près sans contrôle.

Le luxe de leur maison, la composition de leur maison correspondaient à ce pouvoir presque souverain.

Chacun des règnes qui ont succédé à celui de Mahmoud II semble avoir eu pour mission de diminuer le prestige et l'influence du grand-vézirat.

Aujourd'hui ce poste n'a plus l'importance qu'il possédait et le Grand-Vézir actuel est un simple instrument, plus ou moins docile, entre les mains d'Abdul-Hamid.

Ce grand personnage n'est plus qu'un président du conseil des ministres, sans responsabilité.

On peut dire de lui, comme des souverains constitutionnels : il règne, mais ne gouverne pas.

Il ne faudrait pourtant pas conclure de ce qui précède, que le Grand-Vézir n'exerce aucune influence sur les décisions du souverain. Son influence est réelle, trop réelle, mais elle n'est plus ce qu'elle était au temps de la puissance ottomane.

Sous les ordres directs de ce premier représentant du sultan se trouve :

1° Le ministre des affaires étrangères *(Kharidjié-Nazaréti)*, dont le titulaire actuel est S. E. Saïd pacha.

Son ministère se compose du DIVAN IMPÉRIAL, ayant à sa tête S. E. Munir pacha, grand maître des cérémonies, premier drogman pour la langue française et introducteur des ambassadeurs ;

Le BUREAU DES CÉRÉMONIES ;

Le SOUS-SECRÉTARIAT D'ÉTAT, dont le *Mustéchar* [1]

1. Les Mustéchars correspondent à nos sous-secrétaires d'État.

est S. E. Artim-Dadian pacha, élève du célèbre collège Sainte-Barbe.

Artim pacha est, sans contredit, un des hommes les plus remarquables de la Turquie moderne. Arménien et chrétien, il a su, malgré ses nombreux adversaires, se maintenir dans un poste où il rend chaque jour de signalés services à l'État. C'est en réalité le véritable ministre des affaires étrangères, et je crois qu'il n'existe pas, en Orient, un homme connaissant aussi bien que lui les secrets de la diplomatie turque. Artim pacha unit à la science française la ruse, la souplesse de l'Arménien et le calme majestueux du Turc. Son abord, des plus corrects et des plus sympathiques, lui attire immédiatement la confiance et l'estime de ses auditeurs. Il y a seize ou dix-huit mois, le sultan, en reconnaissance de ses bons services, lui allouait une somme de mille livres turques et, il y a quatre mois, il le faisait pacha. Constatons que cette fois Abdul-Hamid a bien placé ses récompenses!

Sous le sous-secrétariat d'État, se trouve le SECRÉTARIAT GÉNÉRAL avec Munir bey, le fils de Mahmoud-Djelaledin pacha, le dernier ministre

Ce grand personnage n'est plus qu'un président du conseil des ministres, sans responsabilité.

On peut dire de lui, comme des souverains constitutionnels : il règne, mais ne gouverne pas.

Il ne faudrait pourtant pas conclure de ce qui précède, que le Grand-Vézir n'exerce aucune influence sur les décisions du souverain. Son influence est réelle, trop réelle, mais elle n'est plus ce qu'elle était au temps de la puissance ottomane.

Sous les ordres directs de ce premier représentant du sultan se trouve :

1° Le ministre des affaires étrangères *(Kharidjié-Nazaréti)*, dont le titulaire actuel est S. E. Saïd pacha.

Son ministère se compose du DIVAN IMPÉRIAL, ayant à sa tête S. E. Munir pacha, grand maître des cérémonies, premier drogman pour la langue française et introducteur des ambassadeurs ;

Le BUREAU DES CÉRÉMONIES ;

Le SOUS-SECRÉTARIAT D'ÉTAT, dont le *Mustéchar*[1]

1. Les Mustéchars correspondent à nos sous-secrétaires d'État.

est S. E. Artim-Dadian pacha, élève du célèbre collège Sainte-Barbe.

Artim pacha est, sans contredit, un des hommes les plus remarquables de la Turquie moderne. Arménien et chrétien, il a su, malgré ses nombreux adversaires, se maintenir dans un poste où il rend chaque jour de signalés services à l'État. C'est en réalité le véritable ministre des affaires étrangères, et je crois qu'il n'existe pas, en Orient, un homme connaissant aussi bien que lui les secrets de la diplomatie turque. Artim pacha unit à la science française la ruse, la souplesse de l'Arménien et le calme majestueux du Turc. Son abord, des plus corrects et des plus sympathiques, lui attire immédiatement la confiance et l'estime de ses auditeurs. Il y a seize ou dix-huit mois, le sultan, en reconnaissance de ses bons services, lui allouait une somme de mille livres turques et, il y a quatre mois, il le faisait pacha. Constatons que cette fois Abdul-Hamid a bien placé ses récompenses!

Sous le sous-secrétariat d'État, se trouve le SECRÉTARIAT GÉNÉRAL avec Munir bey, le fils de Mahmoud-Djelaledin pacha, le dernier ministre

des finances, comme directeur. Au moment où j'écris ces lignes, ce fonctionnaire, de passage à Paris, vient d'annoncer à notre ambassadeur en Turquie, le comte de Montebello, également à Paris, la signature définitive, par le sultan, de la convention de Suez. Cette bonne nouvelle, apportée par Munir bey pendant le premier bal de cette année, donné par le président de la République à l'Élysée, a valu au jeune bey la décoration d'officier de la Légion d'honneur.

Avant son arrivée à Paris, ce dernier ne se gênait pas pour professer ses sympathies françaises. Espérons que son court séjour parmi nous ne fera qu'augmenter ces sympathies[1].

Après le secrétariat général, se présente la Direction du Bureau du personnel, celle des Consulats, la Chambre des conseillers légistes de la Sublime Porte, le Bureau du contentieux, la Direction de la presse étrangère, le Bureau de nationalité, celui de la Comptabilité et le Drogmanat.

1. Ces lignes ont été écrites en décembre et janvier 1888-89, époque où devait paraître ce livre.

L'ADMINISTRATION SANITAIRE DE L'EMPIRE OTTOMAN est également sous la direction du ministre des affaires étrangères. Cette administration se compose du Dr Haddji-Arif bey, vice-président, de huit membres ottomans ou *raias* formant le CONSEIL SUPÉRIEUR DE SANTÉ et des médecins européens délégués des missions étrangères, membres du conseil. Ces derniers sont au nombre de seize.

Quant à l'OFFICE DE SANTÉ proprement dit, il est composé d'un médecin directeur et d'un vérificateur.

2° Le titulaire actuel du ministère des finances *(Malié Nazaréti)* est également un Arménien catholique, S. E. Agop pacha, ministre de la liste civile de Sa Majesté. Ce ministère est composé : d'un SOUS-SECRÉTARIAT D'ÉTAT ; d'un CONSEIL *(Medjilissi-i-Malié-Heyéti)* ; d'une COMPTABILITÉ GÉNÉRALE; d'une ALLOCATION DU MINISTÈRE; d'une DIRECTION GÉNÉRALE DE LA DETTE PUBLIQUE; d'un SECRÉTARIAT GÉNÉRAL ; d'une DIRECTION DES COMPTES ANCIENS ; d'une DIRECTION DES ENCAISSEMENTS ; d'une DIRECTION DE LA CAISSE *(Sandek Émanéti)* ; d'une DIRECTION DES SUCCESSIONS VACANTES *(Béit-ul-mal-Mudirietti)* ; d'une

Direction des archives; du Bureau de traduction et de correspondance étrangère; de la Direction générale des dîmes et des impots; de celle du cadastre; des Conseillers légistes; de la Cour des comptes; des Inspecteurs des finances des vilayêts (provinces) et de la Direction de l'hotel impérial des monnaies.

Ce même ministère possède la Direction générale des mines et forêts, dont les employés sont absolument innombrables. Il en est de même, du reste, pour ceux de la Direction du cadastre et, en général, pour tous les ministères.

L'Administration générale des contributions indirectes *(Réssoumat Émanéti)*, tout en formant une administration particulière, est aussi comprise dans les attributions du ministère des finances. Cette fameuse administration, que l'Europe n'a pas à envier, se compose de douze directions ou bureaux, dont ceux de l'*estimation des livres* et de leur *censure* ne sont pas les moins curieux.

Une autre administration qui, sans appartenir au ministère des finances, n'en est pas moins en connexion étroite avec lui, est l'*illustre* administration de la dette publique ottomane.

Cette société, dont le but est de sauvegarder les intérêts des bondholders étrangers, est encore plus célèbre par les ponts d'or qu'elle fait à tous ses employés, très régulièrement payés, ceux-là ! que par les services qu'elle rend aux malheureux créanciers de la Turquie. En fait, cette brave Dette publique ottomane est un superbe fromage de Hollande, dans lequel se sont retirés les plus gros rats de la colonie européenne et levantine de Péra.

3° Le ministre de la guerre, S. E. Ali-Saïb pacha, dont le ministère comprend un DÉPARTEMENT DU MINISTRE — *Makam Sèraskèri Dairessi* — divisé en six sections; un DÉPARTEMENT DE L'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL — cinq sections; les DÉPARTEMENTS DE L'INFANTERIE — quatre sections: DE LA CAVALERIE — deux sections; de l'ARTILLERIE — deux sections; des FORTIFICATIONS ET BATISSES MILITAIRES — deux sections; une COMMISSION DE L'ARTILLERIE ET DES FORTIFICATIONS; le DÉPARTEMENT DE LA JUSTICE MILITAIRE; le CONSEIL DE GUERRE D'ANATOLIE ET DE L'ÉTAT DE SIÈGE, le DÉPARTEMENT DU SERVICE SANITAIRE MILITAIRE — deux sections; une COMMISSION DE MÉDECINS INSPECTEURS MILITAIRES; une COMMISSION DE PHARMA-

Evkaf-Nazareti — S. E. Mustapha pacha. Son ministère se compose de la Direction générale, d'un Conseil et de plusieurs bureaux.

11° Le ministre de la liste civile — *Hazinéi-Hassa-i-Chahané* — S. E. Agop pacha, dont le ministère est situé au palais impérial de Dolma-Baktché. Ce ministère, qui n'est pas un des moins importants, comprend une Direction générale, un Conseil administratif, un Conseil d'administration des domaines impériaux et les Administrations dépendantes du ministère.

Tous ces ministres, celui de la liste civile excepté, réunis au Cheik-ul-Islam et au président du Grand conseil d'État, forment, lorsqu'ils se réunissent, un Ministère d'État, conseiller et représentant de Sa Majesté impériale le Sultan.

En plus de ces ministères, dont je renonce à détailler le personnel à mes lecteurs, car cette énumération m'entraînerait à écrire tout un volume, il existe un Sénat, dont les membres sont payés, mais ne se réunissent jamais. Ces membres, bien diminués, sont encore au nombre de vingt-deux.

Si nous ajoutons à cette nomenclature le

groupe des représentants des gouverneurs généraux des provinces près de la Sublime Porte ; la préfecture de la ville, les dix cercles municipaux ou mairies, la direction des postes impériales ottomanes, nous aurons une idée exacte, quoique concise, des principaux rouages du gouvernement ottoman.

Mais il faut, pour être complet, placer en tête de cette nomenclature trois autres sortes de ministères. Si je m'exprime ainsi, c'est que ces trois grandes institutions, organisées comme des ministères, ne sont pas comprises parmi ces derniers.

Ces institutions sont, suivant leur influence et leur importance :

1° La Sublime Porte — *Bab-i-Aali* ou Grand-Vézirat.

Le Grand-Vézirat, présidé par Son Altesse le Grand-Vézir, Kiamil pacha, juif d'origine, a pour *Mustéchar* ou sous-secrétaire d'État, Chefkati effendi. Il se compose du grand maître des cérémonies et drogman, du divan impérial, S. E. Munir pacha ; d'un grand référendaire, Tefik bey ; d'un *beylikdji* ou chef du bureau des provinces privilégiées, Raïf effendi ; d'un

chef de bureau ou grand maître des cérémonies, Mehmed Ferouh effendi; du chef du bureau de la correspondance, Mehemed Ali bey; de l'archiviste du Palais impérial, *Haziné-i-evrak;* du drogman et du secrétaire du Grand-Vézirat et du chef des archives de la Sublime Porte, *Sédaret-evrak muduru.*

Cette institution comporte encore un Bureau des référendaires, *Amédii divani Humayoun Houlaffassi;* un Bureau du grand maitre des cérémonies, *Techrifat Memourlari;* un Bureau de la correspondance, *Sedaret Mektoubi Odassi;* un Bureau des provinces privilégiées, *Vilayet-i-Mum tazé Kalémi*, et un Bureau des décorations, *Nichan Memourlari.*

2° Le Cheik-ul-Islamat, composé du *Cheik-ul-Islam*, ou chef religieux des Ottomans, après le sultan; d'un *Mustéchar;* de six secrétaires, professeurs, chefs de bureau, etc.; d'une Cour suprême religieuse, d'un Conseil de gérance pour les biens des mineurs, *Medjlissi-idaré-i-Inval-i-Itam* et du Conseil de Médjellé, *Médjellé Djemiétri;*

3° Du Conseil d'État, présidé par S. A. Aarifi pacha.

Ce conseil se compose, en plus de plusieurs hauts fonctionnaires et chefs de bureau, d'une Section législative, d'une Section de l'intérieur, d'une Section judiciaire, d'une Section de la cour d'appel, de celle de la Cour de cassation, d'un Comité de compétence, de la Chambre des mises en accusation et de trois procureurs généraux et juges d'instruction.

Il faut reconnaître que tout cela est superbe... sur le papier, et que mes lecteurs, s'ils ne me suivaient dans mon étude du *dessous des choses*... auraient le droit de croire à une parfaite organisation du mécanisme administratif de l'empire des successeurs d'Osman. Mais, hélas! combien la vérité se détache dans son horrible nudité, lorsqu'on passe du siège des spectateurs dans les coulisses de la scène!

Quel désenchantement!

Quelles navrantes déceptions!

Tous ces ministères ne sont, en fin d'analyse, que d'immenses casernes, plus ou moins proprement tenues, où règnent, en compagnie de la foule des serviteurs qui les occupent, la paresse, l'incurie, l'incapacité, le mauvais vouloir, les dilapidations et les concussions, bref,

tous ces puissants auxiliaires et serviteurs du sultan Bakchiche.

Sans doute, il existe, parmi les mustéchars ou sous-secrétaires d'État et les autres employés supérieurs, des hommes d'une intelligence remarquable et d'un savoir suffisant. Mais que peuvent faire ces quelques hommes contre la tourbe des employés, qui ne savent exactement que tailler et retailler leurs plumes, boire leurs tasses de café, fumer leurs cigarettes, projeter mélancoliquement leurs regards vers le plafond de leur bureau et répondre à toutes les demandes qui leur sont adressées :

— On s'occupe de votre affaire.

— Repassez dans quelques jours.

— Que sais-je?

Et vous disent, avec un très grand sérieux :

— De grâce, pas de progrès et pas d'amélioration, afin que nous demeurions tranquilles!

Voici comment s'exprime à ce sujet l'auteur du *Mal d'Orient*[1] :

« Les jours de travail pour les bureaux sont

1. *Le Mal d'Orient*, par Kemin bey. C. Marpon et E. Flammarion, éditeurs.

peu nombreux, comme on va en juger. Le vendredi, fête pour les musulmans, les administrations sont fermées. Le samedi, jour du sabbat des juifs, les maisons de banque et les établissements financiers n'ouvrent pas ; les bureaux ne font pas grand'chose. Le dimanche, ils ne font rien, parce que les Arméniens et les Turcs restent chez eux. Le mercredi, les ministres se réunissent en conseil à la Sublime Porte ; les employés ne viennent pas. Restent donc le lundi, le mardi, le jeudi et un peu le samedi, encore le lundi, la besogne n'avance guère ; il est dur de se mettre au travail après trois jours de repos ! Il y a, de plus, les fêtes turques, les veilles des fêtes, le Ramazan, le Baïram, le Courban-Baram, les anniversaires du Sultan, les fêtes arméniennes, les fêtes grecques, etc. ; tous ces jours-là, on chôme plus ou moins. »

« On a beaucoup médit des cartons verts de l'administration française, ces « cartons « verts d'où nous vient tout le mal ». Mais que sont ces pauvres cartons auprès de ces énormes coffres qu'on rencontre dans les couloirs des ministères turcs ; ces mastodontes sont recou-

verts en peau de vache et hérissés d'énormes clous de cuivre; ils renferment les paperasses ottomanes qu'on y entasse dans le plus magnifique désordre. Un Levantin caustique me disait un jour : « On voit bien que les Turcs pensent toujours à leur prochain déménagement, ils ont déjà emballé leurs archives. »

Après cette citation, il semble que nous pourrions tirer l'échelle; mais il n'en est pas ainsi, malheureusement, et je garde en réserve, pour la partie destinée à l'étude descriptive des hommes, des femmes et des choses, une série d'anecdotes et de faits qui montreront encore mieux comment ces braves serviteurs de l'État et des municipalités, serviteurs en grande partie arméniens et grecs, s'occupent de remplir les fonctions qui leur sont dévolues.

Tous ces gaillards-là, ennemis jurés de leurs supérieurs, pratiquent merveilleusement, entre eux et contre les étrangers, la fameuse devise que les Espagnols ont empruntée à la sagesse des Maures et dont les Levantins ont fait leur bien :

Tira la piedra y esconde la mano.
Jette la pierre et cache la main.

Pour le moment, nous nous sommes suffisamment occupés de ces véritables *écuries d'Augias* qui ont nom :

Ministères turcs.

Nous les retrouverons, plus d'une fois, dans le chemin qu'il nous reste à parcourir.

CHAPITRE IX

L'armée turque.

Son recrutement. — Son organisation. — Son effectif. — Ses officiers et ses chefs. — Ses qualités et ses défauts. — Ses différentes crises. — Son passé et son avenir. — Le soldat pris isolément. — L'art de payer la solde sans la payer. — Ministre et Séraf.

Lorsque Mahmoud II, le sanglant réformateur dont les inspirations remontaient à son séjour dans la prison du vieux Sérail, où il fut détenu en compagnie de son prédécesseur, Sélim III, se décida à accomplir la fameuse révolution transformatrice, dont le premier acte fut l'extermination des janissaires, il ne se doutait pas qu'en maîtrisant aussi brutalement ces hordes indisciplinées, avec lesquelles ses prédécesseurs et lui-même avaient dû si souvent compter, il allait, pour de longues années, porter une grave atteinte à l'esprit militaire

de son peuple, et contribuer largement aux défaites qui signalèrent la fin de son règne et le commencement de celui de son arrière-neveu, Abdul-Hamid II.

Un peuple, dont les institutions sont plus que séculaires, ne peut se transformer complètement en quelques années. Entre l'époque où ses antiques institutions disparaissent sous le coup de révolutions répétées et celle où il peut jouir des bienfaits et des avantages de ces nouvelles institutions, se trouve une période de crise, de malaise et de désorganisation toujours néfaste.

Cette période, qui est constamment une période de tâtonnements, d'essais divers, de luttes plus ou moins ardentes entre les partisans du passé et ceux des idées nouvelles, se manifeste par un état de désordre moral et physique, conduisant souvent la nation qui la subit à la limite extrême de sa décadence et de sa perte.

La philosophie de l'histoire, cette philosophie que nos diplomates et nos gouvernants devraient un peu mieux étudier et connaître, ne nous dit-elle pas que les peuples qui ont

disparu sous la conquête, ou sous l'influence pernicieuse de causes internes dissolvantes, telles que la richesse, le bien-être poussé à son extrême limite, le luxe et les passions malsaines que ce dernier engendre, ont succombé au moment où ils subissaient la crise d'incertitude et de transformation dont je viens de parler?

Ces leçons, léguées par l'histoire des nations, s'appliquent merveilleusement à l'état actuel de l'armée turque.

Cette dernière venait, en effet, d'être désorganisée et commençait à peine à subir la transformation sous l'influence de laquelle elle se trouve encore, quand elle eut à se défendre contre les troupes de l'empereur Nicolas, celles du vassal de son sultan, le premier vice-roi d'Égypte, Méhémet-Ali, et les flottes combinées de la France, de la Russie et de l'Angleterre.

On sait quel fut le résultat, désastreux pour la Turquie, de ces longues et sanglantes guerres.

Depuis lors, malgré la bravoure et la solidité de ses soldats, solidité qui, ne l'oublions pas, est toujours en rapport avec les qualités ou les

défauts de ses cadres et de ses chefs, la décadence de l'armée n'a pas cessé sa marche envahissante. Arrêtée un moment par la longue et glorieuse guerre de Crimée, combien n'a-t-elle pas reconquis le terrain perdu, lorsque, profitant des défaites inouïes de la France, la seule alliée de la Turquie qui ait toujours été désintéressée, la Russie, après avoir audacieusement souffleté l'Angleterre en déchirant le traité de Paris, se rua à nouveau sur ces pauvres Ottomans, encore sous le coup de la double tragédie qui venait de les frapper en la personne de leurs deux padischahs, Abdul-Azis et Mourad V!

Obligée de lutter contre plusieurs ennemis à la fois, déjà fatiguée et fortement ébranlée par ses campagnes du Montenegro, de la Serbie et de la Bulgarie, l'armée turque, mal commandée, encore plus mal nourrie, vêtue et alimentée, manquant souvent de munitions, n'ayant, en dehors des Sociétés de la Croix-Rouge et de quelques médecins étrangers, ni ambulances bien organisées, ni médecins capables, étonna l'Europe par sa résistance héroïque de Plewna et par sa campagne d'Asie,

campagne si incidentée, où les fautes les plus naïves et les plus admirables conceptions semblèrent s'entrelacer, au point de ne former qu'un tout presque inextricable.

C'est cette armée, ce sont les modifications incessantes qu'elle a subies jusqu'à ce jour que je vais étudier dans leur ensemble et leurs principaux détails.

Avant la guerre franco-prussienne de 1870-71, guerre dont les désastres firent croire un instant à l'Europe que notre cher pays ne se relèverait pas de ses terribles ruines, avant de longues et douloureuses années, l'armée turque suivait les errements de l'armée française et avait pour instructeurs des officiers appartenant à notre nation.

Son uniforme, en dehors des couleurs, était, comme coupe, semblable au nôtre. Les sonneries étaient françaises. Bref, l'influence de l'instruction de notre pays se faisait vivement sentir dans la partie de l'armée dite *armée régulière*.

Avec nos défaites militaires et diplomatiques, tout cela changea bien vite.

Après nous avoir pris plus ou moins pour

modèles, on rejeta tout ce qui avait été fait jusqu'alors et, sans transition, brusquement, on se jeta dans les bras de l'enseignement qui, après avoir surpris l'Europe à Sadowa, la bouleversa sur les champs de bataille français.

Ce fut, de la part de la Turquie, un engouement sans précédent.

Oubliant tout ce que la France avait fait pour elle, ne songeant plus à nos victoires passées, croyant, elle aussi, à l'impossibilité de notre relèvement, elle précéda dans la voie de l'ingratitude la nation-sœur qui, nous devant sa constitution et son indépendance, n'a pas hésité à se mettre à la remorque de notre terrible adversaire allemand.

Une mission prussienne fut demandée à Berlin.

M. de Bismark, trop heureux d'accéder au désir si ardemment manifesté par la Turquie, s'empressa de mettre à sa disposition des officiers d'une valeur réelle.

Cette mission arriva à Constantinople avec le double mandat d'organiser l'armée turque sur les plans de l'armée allemande et d'assurer la prépondérance allemande, au détriment de l'influence française.

Les commerçants et les juifs allemands suivirent de près la mission militaire; et les habitants de Constantinople virent, sans bruit et sans trompette, lentement, mais sûrement, l'Allemagne déloger le commerce français de toutes les positions que lui avait acquises un long passé de sympathie et d'honorabilité.

Tout fut à l'Allemagne. On ne jura plus que par elle.

Peu à peu, mais avec cet esprit de suite et cette ténacité qui caractérisent l'esprit de nos voisins de l'est, on vit l'armée turque délaisser son instruction française, pour adopter celle de ses nouveaux instructeurs.

A la marche dégagée, rapide et assez libre qui convenait si bien au tempérament du soldat turc, succéda la marche cadencée et lourde de l'armée allemande. Les sonneries furent insensiblement modifiées et la tactique changea du tout au tout. On en arriva même à modifier le costume, le mode de distinction des grades...... et le harnachement.

Aujourd'hui, les jeunes officiers se font un devoir de copier l'uniforme prussien du mieux qu'ils le peuvent. Ils ne conservent guère de

l'ancien uniforme que la tunique à longue jupe et à plis dessinant bien la taille. Encore cette tunique, reste de l'uniforme de notre vieille armée d'Afrique, tend-elle à disparaître, pour faire place au veston ou dolman moderne.

Et ici rendons à César ce qui lui appartient.

Bien loin d'imiter les errements du gouvernement français dans le choix, souvent si peu judicieux, des officiers ou des diplomates qu'il envoie à l'étranger, le gouvernement allemand a, ainsi que je l'ai dit plus haut, composé la mission destinée à la Turquie d'officiers d'élite, placés sous les ordres du célèbre *Von der Goltz,* dont les écrits remarquables sont assez connus en France pour que je puisse me dispenser d'en parler. Si ces messieurs sont largement rétribués, s'ils reçoivent honneurs sur honneurs, cadeaux sur cadeaux; si, dès que l'un d'eux manifeste l'intention de se retirer, on le couvre immédiatement de nouveaux cadeaux, de décorations et de flatteries, il faut reconnaître qu'ils font bien tout ce qu'ils peuvent pour se rendre dignes de la mission dont on les a chargés.

Si, jusqu'ici, ils n'y ont pas mieux réussi, c'est

que leur tâche, il faut bien le dire, présente plus d'une difficulté ; elle n'est exempte ni d'amertumes ni de déceptions. D'un côté, ils ont à lutter contre l'esprit routinier et paresseux qui distingue l'officier et le soldat turcs. De l'autre, ils ont à faire oublier les bons souvenirs de cordialité et de camaraderie laissés par les officiers français. Enfin, en troisième lieu, et ce n'est pas là la partie la moins pénible de leur tâche, ils doivent subir l'antipathie presque générale que leur ont value, de la part des officiers turcs, leur morgue et leur rudesse militaire.

Chose étrange et bien digne de cette singulière diplomatie turque, le gouvernement, en remettant la réorganisation, le salut de son armée, entre les mains de ces nouveaux instructeurs, semble se garder de les écouter et, par cette inconséquence dont le caractère ottoman est coutumier, paraît faire tout son possible pour se soustraire à l'influence des professeurs qu'il paye si cher.

Il n'y a pas encore six mois, les principaux membres de cette mission, voyant qu'à leur tour ils en arrivaient à ne plus être régulière-

ment payés et, devant le refus de la banque ottomane de garantir leurs soldes comme par le passé, profitèrent de cet état de choses pour démissionner en corps. Le résultat de cette démission fut une augmentation de leurs appointements, une recrudescence de décorations et de cadeaux, le tout accompagné de promesses solennelles et de flatteries, telles que savent les prodiguer les Orientaux quand ils ont besoin de vous.

Il est probable, et je sais même de source certaine, que plusieurs des membres de la mission allemande auraient passé outre et se seraient sérieusement retirés, si des ordres formels, venus de Berlin, ne les eussent forcés à rester à leur poste.

S'il faut en croire la statistique du ministère de la guerre, l'armée turque se composerait actuellement de trois cent vingt mille hommes. Ce qui est certain, c'est que le trésor paye pour cet effectif; mais ce qui est non moins certain, c'est qu'il n'existe, sous les drapeaux, que de deux cent soixante-dix à deux cent quatre-vingt mille hommes.

Le soldat turc, assez mal nourri, plus mal

vêtu, presque jamais payé, n'en coûte pas moins au Trésor autant que le soldat français. Combien donc ne coûterait-il pas plus, si, comme ses camarades du corps d'armée de Constantinople, il était bien vêtu, bien équipé, bien nourri et surtout, si tous étaient régulièrement payés!

Ne l'oublions pas, cette armée qui, depuis les réformes du sultan Mahmoud II, a subi tant de transformations et de crises; qui, en différentes fois, a étonné l'Europe par son incontestable bravoure et son irrésistible vigueur; dont les ancêtres ont conquis le sud-est de l'Europe et qui, à son tour, à plusieurs reprises, a été vaincue, n'a pourtant jamais subi de désastres semblables à celui de l'armée allemande en 1806 ou de la nôtre en 1870-1871.

L'armée turque se compose :

1° De guerriers de *Mouassaf* — armée active — dont le nombre, en vertu de la loi organique sur le recrutement, rendant le service obligatoire pour chaque musulman de l'empire ottoman, loi qui a été promulguée par Sa Majesté Abdul-Hamid, peut, au bout de quelques années, être porté à cinq cent mille hommes;

2° Des *rédifs* ou soldats de réserve, dont l'effectif peut, dans le même espace de temps, atteindre de quatre à cinq cent mille hommes;

3° De l'armée territoriale — *Moustafiz* — et des irréguliers, soit en tout, sur le papier, un million de soldats réguliers, suffisamment dressés et bien armés.

Mais comme, dans de semblables matières, il faut toujours compter avec les non-valeurs, mettons pour le moment, comme maximum, en appelant les rédifs et l'armée territoriale, sept cent mille hommes, c'est-à-dire une armée capable de tenir tête, avec avantage, si elle était bien commandée et surtout bien encadrée, bien nourrie et bien approvisionnée, aux plus vaillantes armées de l'Europe[1].

Mais malheureusement chaque médaille a son revers, et cette armée, n'étant composée

1. Je dis que le chiffre de 700,000 hommes est un chiffre maximum, car il est bon de ne pas perdre de vue qu'il y a en Turquie cinq provinces dans lesquelles le gouvernement est encore impuissant, quand il s'agit du recrutement des troupes.

Ces cinq provinces sont : le Kurdistan, l'Albanie, la Tripolitaine, l'Hedjaz et l'Yemen. Les trois dernières ont été dispensées de fournir des recrues; quant à la première, dont la population est de trois millions d'habitants, elle s'est toujours montrée réfractaire au service obligatoire. Les habitants ne

que de musulmans, — et c'est là du reste ce qui fait sa puissance et sa force — ne peut se renouveler facilement. Cette difficulté, cause d'infériorité pour elle quand la guerre est de longue durée, serait singulièrement amoindrie, si le gouvernement turc, au lieu de ne puiser ses forces que dans l'islamisme, s'adressait à ses sujets chrétiens, sinon pour en faire des combattants — combattants qui ne seraient pas des plus brillants, je le constate — du moins pour en former ces auxiliaires si utiles que l'on nomme infirmiers, soldats d'administration, du train, des équipages, etc.

Pourquoi, également, ne pas soumettre à la loi qui régit le recrutement dans tout l'empire les sujets ottomans et musulmans de la population de Constantinople?

Qu'est-ce que ce privilège inique, lorsqu'il

veulent pas se soumettre au service militaire et résistent, souvent par la force, au recrutement, ce qui amène des sanglante rencontres entre eux et les troupes régulières. Ce sont pourtant les Kurdes qui fournissent le plus grand nombre de bachi-bouzoucks en temps de guerre.

Quant aux Albanais, ils refusent également de se soumettre au service militaire, parce qu'ils doivent fournir un certain contingent de volontaires qui, la paix faite, retournent dans leur pays.

s'agit d'une dette de sang et de la défense de la patrie?

Je sais bien qu'en temps de guerre, la population de la capitale fournit un grand nombre de volontaires pour la défense du pays; mais ces volontaires, dont le nombre équivaut peut-être à celui que l'on obtiendrait par le recrutement obligatoire, ne peuvent constituer des soldats de l'armée régulière. Ils sont et restent des volontaires, des irréguliers, en un mot des Bachi-Bouzoucks.

L'Européen qui visite Constantinople et assiste, le vendredi, à la célèbre cérémonie du *Sélamlik,* est réellement frappé par la grande allure des troupes ottomanes. Rien n'est plus imposant que la vue de cette armée, composée d'hommes choisis, bien vêtus, à l'aspect sombre et froidement décidé, sans ce caractère fanfaron et batailleur qui distingue certaines armées des races latines.

Quand on observe ces hommes, dont le regard brille sous le feu d'une froide résolution, on comprend vite ce que peuvent de tels régiments, lorsqu'ils sont bien commandés et bien encadrés.

Chaque soldat peut devenir un héros dans toute la force du terme!

Mais à côté de ces superbes régiments qui composent les corps de l'armée de la capitale, il faut mettre en regard ceux qui sont dans l'intérieur de la Turquie d'Europe et d'Asie. Ici le contraste est frappant; il est même douloureux!

Les premiers, qui ne sont pas mieux payés que les derniers, sont du moins généralement bien nourris, bien logés, bien vêtus, bien équipés, et si la chaussure de quelques hommes non munis de bottes dites à l'allemande laisse à désirer pour la propreté et la fantaisie un peu bohème qu'elle présente, il faut reconnaître que l'ensemble est excellent.

Les seconds, eux, — surtout quand ils sont un peu éloignés des grandes villes du littoral, — présentent un délabrement et un caractère de souffrance qui impressionnent péniblement. Chaussures diverses, aux formes fantastiques, depuis la botte réglementaire jusqu'à l'espadrille des montagnards; chaussures éculées, décousues, en fragments étranges, pittoresques peut-être, mais certainement lugubres; uni-

forme et culotte de couleurs plus que douteuses, tachés, déchirés, les pièces rattachées par des bouts de ficelle; veston trop étroit ou trop large, avec ou sans boutons; culotte de même; chemises propres, mais en lambeaux et, trop souvent, absence de linge; bref, tenue de troupes revenant, déguenillées, d'une longue et pénible campagne, pendant laquelle l'intendance n'a pu faire son service de ravitaillement et d'équipement.

Ici l'allure n'est plus la même. Si elle est encore décidée, elle l'est, non par le fanatisme, mot dont on abuse trop quand il est question des musulmans, mais par le sentiment du devoir envers le padischah, le grand chef de la religion et de *tout ce qui* EST! Elle l'est encore par cet esprit de résignation fatale qui est comme le sceau, le cachet de résistance des enfants de l'Islamisme.

Les physionomies peuvent être fatiguées, maladives, épuisées par les privations;

La discipline peut se ressentir gravement de ces besoins journaliers qui poussent les hommes à piller et à perdre le sentiment du juste, de l'équité, du TIEN et du MIEN.

La sécurité, sous la sauvegarde de ces pauvres diables, peut laisser beaucoup à désirer, ainsi que cela se voit tous les jours.

Les officiers même, officiers qui, à tous les points de vue, ne sont pas mieux logés que ne le sont leurs hommes, peuvent pactiser avec certains chefs de bandes, se livrer aux douceurs de la contrebande et aux charmes de vivre aux dépens des uns et des autres, en contractant le plus de dettes possibles, qu'importe tout cela!

Vienne la guerre, vienne l'instant de courir sus aux infidèles, aux ennemis de Dieu et du Prophète, et tous ces déguenillés se transformeront en héros, courant follement, non à la mort, mais au martyre[1] ! Admirables, sublimes de sauvage énergie et de cette foi ardente, dont le Christ disait qu'un grain de sable soulèverait des montagnes!

1. La mort n'existe pas pour le musulman.

Cet état n'est qu'un voyage, une séparation momentanée; le passage d'un lieu dans un autre, de la souffrance au bonheur, de la terre au paradis où l'attendent des houris toujours vierges et du vin cacheté! La religion musulmane est peut-être la seule dont la philosophie soit parvenue à apprendre à ses disciples à vivre en honnête homme et à mourir debout, le front haut, sans marchandages!

Un chef de ces troupes, qui rappellent trop les hordes du passé, disait à M. de Blowitz[1] :

« Quand nous avions battu et écrasé les Russes, après une lutte effrayante, car nous n'étions pas en nombre, ayant à peine mangé, mal vêtus, mal chaussés, nous voulions continuer, marcher sur l'ennemi battu et abattu. Si on nous avait laissé faire, nous les poussions l'épée aux reins jusque sur le Danube et nous le leur faisions repasser irrémédiablement, aussi vrai que Dieu est Dieu ! Mais alors les chiens, les vautours qui sont chargés de nous administrer, nous ont forcés de rentrer. Nous n'avions ni munitions ni vivres ! Mourir de faim, ce n'est rien, mais s'avancer contre un ennemi et n'avoir plus une cartouche pour ses fusils, ni une gargousse pour ses canons, cela, oui, cela est dur ! Tenir entre ses mains l'honneur de son pays et être obligé de rentrer derrière les remparts, parce que des chiens n'ont même pas pris la peine de nous préparer de quoi nourrir nos canons et nos fusils !... Tenez, si je ne me suis pas tué ce jour-là, je ne me tuerai jamais ! »

1. *Une course à Constantinople*, p. 249.

N'est-ce pas tout simplement héroïque?

Mais poursuivons.

La réorganisation de cette armée, si riche en contrastes, a commencé par la création du corps d'officiers issus de la nouvelle école militaire, — *mekteb-harbïé.* — Cette école, dirigée par Zéki pacha, peut contenir quatre cents élèves. Elle correspond aux classes supérieures du corps des cadets et des écoles de guerre allemandes. C'est aussi un peu notre école polytechnique. Les jeunes gens y font un stage de trois années. C'est dire qu'elle est divisée en trois grandes classes.

Dans les deux premières, les futurs officiers y étudient les sciences et les lettres relatives à l'art de la guerre. La troisième est entièrement technique, toute consacrée à la science militaire.

Les examens subis avec succès, les uns passent dans l'armée active avec le grade de sous-lieutenant, et les plus méritants à l'école d'état-major, dont la composition correspond à l'Académie de guerre de Berlin. Ces élèves restent également trois ans dans cette deuxième école.

L'étude des langues modernes, déjà enseignées dans l'école militaire, celle de la topographie et des exercices pratiques sur le terrain, complètent ces cours supérieurs.

Ces deux écoles ont déjà rendu de réels services à l'armée. Mais le nombre des élèves y est trop restreint; il en est de même, du reste, pour les professeurs et les instructeurs.

Pour subvenir aux besoins de l'armée, il faudrait que ces deux écoles puissent fournir une moyenne annuelle de trois cents officiers. Or c'est à peine si, même dans les meilleures années, elles en fournissent cent vingt. Cette insuffisance met le ministre de la guerre dans la nécessité d'incorporer un grand nombre d'officiers qui, n'ayant pas passé par l'école militaire, sont d'une ignorance dont on a peine à se faire une juste idée.

Il a été souvent question de créer une deuxième école en Syrie, ou dans une autre province d'Asie pour les Asiatiques et particulièrement les Arabes, assez éprouvés par le climat de Constantinople. Mais ce projet, dont la réalisation rendrait de si grands services

à la Turquie, est encore loin d'être mis à exécution... Il dort comme tant d'autres!

Les élèves, soit de cette école de guerre, soit de l'école de médecine, présentent un ensemble de discipline, de tenue et de travail que l'on ne saurait trop signaler. Ils sont studieux, soumis, et, grâce à la facilité naturelle qu'ils ont pour l'étude des langues étrangères, ils arrivent à réaliser des progrès bien supérieurs à ceux que les élèves européens, français ou allemands, réaliseraient dans le même espace de temps. Si j'ajoute que tous les rapports doivent être faits en langue française, et qu'il est beaucoup de ces rapports et de ces études que ne désavoueraient pas nos meilleurs polytechniciens, je crois que j'aurai donné à mes lecteurs une idée suffisante des qualités remarquables des élèves turcs, et de la direction sérieuse et intelligente qui préside à leur instruction.

J'ai entendu de ces jeunes officiers s'exprimer très couramment et sans vice de prononciation, en français, en russe, en allemand et en anglais.

Malheureusement, si les professeurs fran-

çais sont nombreux au grand collège de Galata-Sérail, ils sont ici réduits à un seul : je veux parler de notre excellent et savant compatriote Lecoq pacha, professeur de topographie et de génie militaire.

Avec l'instruction théorique, instruction qui comporte non seulement, ainsi que je l'ai déjà dit, l'étude des langues vivantes et de toutes les sciences qui ont trait à l'art militaire, mais encore, suivant les aptitudes particulières des élèves, celle des beaux-arts — peinture, gravure, etc., — marche le service pratique, tel que l'équitation, le service de reconnaissance, l'escrime, la tactique, etc.

Si l'armée est encore bien insuffisamment alimentée dans ses cadres d'officiers par l'école militaire, il faut avouer que c'est surtout dans la cavalerie que cette insuffisance se fait le plus sentir. Sur les cent vingt élèves qui sortent annuellement de l'école, il en est à peine une douzaine destinés à la cavalerie, tous les autres appartiennent à l'infanterie et à l'artillerie. Or, si l'on envisage les services que la cavalerie, cet œil de l'armée, est appelée à rendre dans la tactique nouvelle, on

conviendra que ce chiffre est plus que insuffisant.

Tous les officiers turcs sont d'excellents cavaliers, et il est bien difficile de distinguer, sinon par l'uniforme, les élèves destinés à l'infanterie ou à la cavalerie.

Depuis quelque temps, von der Goltz pacha a inauguré des petits voyages d'état-major qu'il dirige souvent lui-même, avec autant d'activité que de compétence. Souhaitons, dans l'intérêt de l'armée turque, que ces voyages faits autour de la capitale deviennent plus importants et plus nombreux.

La cavalerie turque a l'avantage de pouvoir se recruter parmi des populations où les hommes naissent cavaliers; de là une supériorité équestre sur les cavaleries européennes.

Cette constatation m'amène à critiquer la longueur moderne des étriers. Que cette pratique soit utile en Europe, comme facilité du dressage des chevaux, je le comprends, et c'est probablement cette raison qui l'a fait adopter à la haute école du cavalier français et allemand; mais les chevaux d'Orient n'ont pas besoin de dressage comme nous l'enten-

dons : d'un caractère doux et docile, ils se prêtent merveilleusement à tout ce que le cavalier exige d'eux. Si l'on ajoute à cette sérieuse considération que tous les Orientaux, ainsi que les Arabes, ont l'habitude des étriers très courts, on comprendra qu'il leur est, une fois incorporés, difficile de bien se tenir en selle et pourquoi les escadrons présentent toujours une certaine turbulence dans leur allure.

La Turquie, qui pourrait posséder une si belle et si nombreuse cavalerie, n'a que 35 régiments à 5 escadrons chacun. Par une bizarrerie assez singulière, ces régiments possèdent peu de Kurdes et d'Arabes, ces premiers écuyers du monde.

L'uniforme du cavalier turc, jadis composé du dolman bleu clair à brandebourgs de nos anciens chasseurs à cheval, a été remplacé par une simple tunique bleu foncé à un rang de boutons. Le pantalon est gris avec bandes rouges. Les bottes sont à la prussienne. La coiffure diffère totalement de celle de la ligne : elle se compose d'un kalpak noir, léger, analogue à celui que portaient nos chasseurs. Cette coiffure est également celle de l'artille-

rie; mais, pour cette dernière arme, on l'a distinguée par deux galons plats en or mis en croix sur le sommet.

Le service dans la cavalerie est réglementairement de quatre ans.

Dans sa germanisation, la cavalerie turque a perdu, surtout comme harnachement, beaucoup de ses qualités primitives. Outre cette question de la longueur des étriers — question plus importante qu'elle n'en a l'air au premier abord — on lui a fait quitter la selle sur laquelle ses ancêtres ont gagné tant de batailles, dont tous les cavaliers turcs ont l'habitude, pour lui faire adopter la selle de la cavalerie légère dite *hongroise*, mais que les Allemands revendiquent comme leur propriété. Cette selle, considérée en Europe comme très avantageuse pour garantir le dos du cheval, a le défaut, très préjudiciable pour les Orientaux, de porter les étriers trop en arrière, ce qui donne au cavalier un siège insuffisant. Il faut, d'un autre côté, que cette selle soit construite avec beaucoup de soin et que l'armée en possède plusieurs numéros de grandeurs et de constructions différentes. Questions de détail et de soin

qui me paraissent bien compliquées pour l'esprit si routinier du Turc. Aussi qu'arrive-t-il depuis l'adoption de la selle hongroise? C'est que les escadrons fournissent beaucoup plus de chevaux blessés qu'à l'époque où on se servait de la selle turque, et remarquez que c'est précisément le moment où on s'occupe, en Allemagne, d'essais ayant pour but de remplacer la selle hongroise par une selle dont le modèle se rapproche singulièrement de l'ancienne selle turque, que les nouveaux instructeurs de l'armée ottomane ont choisi pour faire prévaloir cette transformation fâcheuse.

L'armement de la cavalerie turque se compose d'un sabre à lame peu courbée, modèle prussien, et d'une carabine de petit calibre que le cavalier porte sur le dos.

Les Ottomans n'ont ni dragons, ni cuirassiers, ni armes particulières. Toute leur cavalerie, en en exceptant le nouveau régiment Hertogroule, est uniforme[1].

Quant à l'artillerie, elle est divisée comme

1. Depuis quelques mois on a donné la lance à ce régiment. C'est un de ses escadrons qui a formé l'escorte de l'empereur Guillaume II lors de son séjour récent à Constantinople.

la nôtre en grosse et petite artillerie, ou artillerie de forteresse, de siège et de campagne. Elle possède également des batteries de montagne, calquées sur celles que nous avons en Algérie et dans les Alpes, c'est-à-dire que le canon, l'affût et les munitions sont portés par quatre mulets. Deux minutes au maximum suffisent pour le déchargement et la mise en position de la batterie. Le matériel, canon, affût et accessoires, provient des usines Krupp et est conforme aux modèles prussiens.

On construit aussi des canons dans le grand arsenal de Top-Hané ; mais cet établissement, quoique bien dirigé et suffisamment outillé, ne peut fournir qu'un très petit nombre de pièces.

Les officiers, qui passent tous par l'école militaire et celle de l'artillerie, sont les plus instruits de l'armée ottomane.

Les Allemands n'ont pas encore touché au costume de l'artillerie. C'est encore l'ancien dolman bleu foncé à brandebourgs noirs.

L'infanterie, également uniforme dans son costume, a pour coiffure le légendaire fez rouge, dont la hauteur, la nuance et la coupe diffèrent un peu, suivant les caprices de la

mode. Le fez militaire, un peu plus élevé que le civil, s'en distingue surtout par le gland qui, au lieu d'être libre, est retenu à sa base.

Seuls, les deux régiments de zouaves font exception à cette règle générale.

Ces zouaves diffèrent des nôtres par la culotte. Chez les Turcs, cette dernière est bien moins large et se termine en formant une guêtre qui descend jusqu'au bas du mollet.

Le premier régiment des zouaves, composé d'Albanais, porte le fez sans le turban.

Le second, composé d'Arabes, porte le fez entouré d'un turban blanc, absolument comme celui de nos turcos.

L'armement et l'équipement ne laissent rien à désirer. On s'occupe même, en ce moment, de remplacer le fusil Snyder par un nouveau fusil à répétition de petit calibre, le fusil Mauser.

Naturellement les Turcs n'ont pas de cantinières. Ces dernières sont remplacées par des *Soudjus*, ou porteurs et distributeurs d'eau, au nombre de 2 par compagnie.

En somme, cette armée, considérée dans son ensemble, ne manque ni de solidité ni d'orga-

nisation. Le soldat ne le cède en rien au plus vaillant des soldats européens, et il a sur lui la supériorité que lui donnent sa sobriété, sa résistance à la fatigue, sa robuste constitution et son amour réel des armes.

Nul ne lui est égal dans la défensive et je ne connais que nos turcos qui lui soient supérieurs dans l'offensive.

Si les officiers, dont on ne peut nier l'extrême bravoure, avaient pour eux l'instruction, la discipline et toutes les connaissances exigées par la guerre moderne; si les sous-officiers possédaient un peu l'esprit d'initiative qu'on rencontre chez les nôtres; s'ils avaient l'instruction exigée par leur grade, on se demande ce que pourrait faire une telle armée.

Les grades sont analogues à ceux de l'armée française. Ils comportent seulement quelques répétitions, ce qui donne à chaque régiment un nombre d'officiers relativement considérable.

Rien de plus disproportionné que les traitements.

Alors qu'un muchir ou maréchal touche de 12,500 à 15,000 piastres par mois, ce qui, à 23 centimes la piastre, donne une somme de

2,875 à 3,450 francs, on voit le général de brigade ou *liva* ne toucher qu'environ 2,500 piastres ou 575 francs.

Quant au capitaine et au lieutenant, ils ont à peine, le premier 90 francs, et le second 55 francs.

Encore faut-il ne pas oublier que certains maréchaux, comme Derviche pacha, entre autres, touchent 30,000 piastres par mois, le même appointement que celui des ministres, sans compter les 8,000 livres qui leur sont allouées, comme à presque tous les autres maréchaux, à titre d'aides de camp généraux de Sa Majesté.

Comme on le voit, la solde n'est pas uniforme. Elle varie suivant l'âge, les services rendus, ou plutôt la situation plus ou moins élevée et le degré de faveur impériale dont jouit le bénéficiaire.

Mais cette solde est si rarement payée que l'on peut hardiment assurer qu'à part les vivres et les fournitures en nature, elle passe tout entière, moins 15 à 20 pour 100, entre les mains des usuriers de Galata, c'est-à-dire que l'officier se trouve dans la nécessité de vendre ses mois de

solde arriérés aux *serafs* ou changeurs, qui ont la spécialité de ce genre d'opérations, pour pouvoir vivre et faire vivre les siens. Je dis faire vivre les siens, car la plupart sont mariés et possèdent une petite maison avec deux ou trois domestiques.

On a lu plus haut, au début de ce chapitre, que l'armée turque coûtait autant que l'armée française ; puis, en différentes fois, j'ai déclaré que soldats et officiers touchaient à peine un ou deux mois de leur solde par année. Je vais expliquer cette sorte de contradiction, plus apparente que réelle, ainsi que mes lecteurs vont le voir.

L'armée n'est pas payée, comment donc peut-elle nécessiter, toutes proportions gardées, un budget aussi élevé que celui de l'armée française ?

En voici la raison :

Le soldat ne touche pas sa solde, il n'est réellement payé qu'au moment des fêtes qui suivent le grand jeûne *(courban-baïram)*. A cette époque, on lui donne un mois de solde et tout est dit jusqu'à l'année suivante ou à une des fêtes de Sa Majesté. Quand il est libéré et

qu'il rentre dans ses foyers, on lui délivre un papier constatant que le gouvernement lui doit une somme de tant. S'il a servi dans le corps d'armée de Constantinople, il a pu ajouter à ses cinq ou dix mois de solde payés — la durée du service étant de cinq ans — les quelques pièces de 11 fr. 50 qui lui ont été données pendant le baïram, au moment de la *diffa* du palais. Il est, en effet, d'usage de donner tous les soirs, au coucher du soleil, un copieux repas aux troupes de la garnison de Constantinople. Ces repas sont servis pour cinq à six cents hommes, conduits par leurs officiers, à tour de rôle et chacun des quarante soirs que dure le *ramazan* ou jeûne de quarante jours. Au milieu du repas, aux sons des musiques du palais, des aides de camp de Sa Majesté distribuent à chaque homme une somme qui varie d'une demi-livre turque à une livre, suivant l'importance des grades. Cette distribution est, comme on le pense bien, joyeusement reçue, aux cris énergiquement poussés de : Vive et gloire au padischah ! Ce brave soldat ne pouvant, comme ses chefs, céder ses années de solde aux usuriers qui ont la spécialité de ces sortes

d'achats, force lui est de rentrer dans ses foyers, muni de ce fameux billet.

Les officiers, eux, pouvant disposer mensuellement de leur solde, le font en vendant leurs mensualités aux sérafs déjà nommés. Ces mensualités sont achetées par ces derniers avec une perte pour l'officier qui varie entre 60 et 80 pour 100.

Quand le séraf a réuni ainsi une somme importante, il se rend au ministère de la guerre et, là, voici ordinairement ce qui se passe.

Notre séraf, bien connu des employés, dont il a soin d'entretenir l'amitié par de petits cadeaux, est immédiatement introduit près du ministre de la guerre. Celui-ci, qu'il connaît de longue date, le reçoit avec une nuance marquée dans la politesse qui caractérise les hauts fonctionnaires turcs.

Le café et les cigarettes sont servis et, après les premiers compliments d'usage, les assurances réciproques d'amitié et d'estime, des phrases banales sur la dureté du temps, la difficulté des affaires et les obstacles que ces coquins de *giaours* apportent à la bonne marche des opérations turques, le séraf, qui

est généralement un Arménien catholique, c'est-à-dire un de ces giaours sur le dos desquels il n'a pas hésité à dauber pour être agréable à Son Excellence musulmane, s'écrie :

— A propos, Excellence, et, en prononçant ce mot, notre Arménien s'incline jusqu'à terre en élevant sa main droite, qu'il a abaissée jusqu'aux pieds du ministre, d'abord à son cœur, puis à ses lèvres et à son front, triple manœuvre qui constitue la grande salutation turque, ou *témela*, et peut se traduire par ces mots : *Je ramasse la poussière de tes pieds magnanimes pour la porter sur mes lèvres et à mon front,* à propos, dit-il, j'ai là pour cent mille francs de quittances d'appointements militaires, et comme la misère est grande, que j'ai bien besoin de mon argent, je supplierai très humblement Votre digne et grande Excellence — nouveau salut — de bien vouloir donner des ordres pour qu'il me soit délivré un *havalé*[1] sur tel ou tel vilayet.

Et ici le séraf a soin d'indiquer le gouverne-

1. Les *havalés* sont bien une des plaies de la Turquie. Ce sont des délégations, données aux ministres ou distribuées par eux, sur les gouverneurs des provinces.

ment provincial dont les havalés sont les mieux cotés. Car tous n'ont pas la même valeur. Les uns peuvent se négocier avec 15 ou 20 pour 100 perte, alors que d'autres ne rendent guère que la moitié de leur valeur numérale.

Son Excellence ne manque pas de faire valoir qu'il ne peut disposer, en ce moment, que des havalés sur telle ou telle province, etc.

Arrivée à ce point, la discussion s'engage de plus en plus vivement, l'un voulant perdre le moins possible et l'autre voulant gagner le plus possible.

Grâce au sultan Bakchiche, on finit enfin par s'entendre à l'amiable. Son Excellence s'aperçoit qu'il lui reste, en effet, un havalé sur le gouverneur indiqué par son digne interlocuteur, mais — car il y a encore plus de *mais* en Turquie qu'ailleurs — cet havalé ne s'élève qu'à la somme de 80,000 francs.

Le séraf, qui a fait rapidement son compte ; qui joue cette scène depuis plusieurs années, sait qu'en défalquant de ces 80,000 francs les 25,000 francs qu'il a donnés pour l'acquisition des 100,000 francs de titres qu'il possède et qui vont passer entre les mains du ministre,

les autres 15 ou 20,000 francs qu'il aura à donner au gouverneur du vilayet et à ses principaux agents, il lui restera un boni de 35 à 40,000 francs, et, comme en somme il espère encore obtenir une légère diminution sur le bakchiche réservé au gouverneur et à ses agents, il se décide, le brave homme, tout simplement pour être agréable à Son Excellence, pour lui prouver combien il lui est dévoué, à accepter ce pauvre havalé de 80,000 francs.

Les salutations recommencent de plus belle et notre Arménien se retire à reculons, le front très incliné et l'échine fortement courbée.

Les deux compères se sont serré les mains en se promettant une prochaine entrevue, *si Dieu veut !*

Une fois en possession de son havalé, notre séraf n'a plus qu'une préoccupation : se faire vivement payer, en perdant le moins possible. Or soyez bien assurés que cette opération, si difficile et si longue, même quand elle réussit, entre les mains d'un Européen, s'exécutera au mieux des désirs de notre intelligent banquier.

Et voilà comment cette armée, qui n'est pas payée, coûte si cher au gouvernement!

Pris isolément, le soldat ottoman possède les qualités et les défauts des races barbares conquérantes. S'il est brave, intrépide, très propre, grâce aux préceptes hygiéniques de sa religion, solide à la marche, dur aux privations, pensant peu et ne sachant pas discuter les ordres de ses supérieurs, toujours prêt à sacrifier sa vie pour son padischah, il est, en revanche, lubrique, toujours prêt à piller, et, au besoin, à tuer les gens qui s'opposent à ses désirs et à ses passions. Passe-t-il près d'une chrétienne, même en pleine rue de Péra, il se fait un véritable plaisir de la bousculer, de lui adresser des propos obscènes, et de porter une main brutale sur le lieu où trône, au sein d'une charmante forêt, le dieu de la volupté. Cette forêt, forêt que la loi d'Islam ordonne de détruire chez la femme pudique, c'est-à-dire musulmane, il se fait un cruel plaisir de la froisser et d'en déraciner quelques fleurs ; si la personne sur laquelle il s'est livré à cette sauvage agression pousse un cri de douleur et d'effroi, ou le frappe de son ombrelle, il s'éloigne en riant, satisfait de la *niche* qu'il vient de commettre.

Avis donc aux voyageuses européennes, témoignant souvent leur surprise, en voyant les femmes levantines porter leur ombrelle droite, devant elles, en guise de bouclier.

Il se passe peu de semaines sans que des vols et des viols, plus ou moins sanglants, soient commis par les soldats du corps d'armée de Constantinople et de ses environs. La presse du pays relate souvent ces faits ; mais, comme le mot d'ordre est donné, que la censure est là, toujours prête à suspendre la publication du journal, il est entendu que ce sont TOUJOURS des malfaiteurs, vêtus en militaires pour mieux dépister la police, qui ont accompli ces crimes.

Les choses se passeraient-elles ainsi si ces pauvres diables étaient régulièrement payés, s'ils touchaient leur solde comme les soldats des autres armées? Non, très probablement, car, s'ils sont paillards par tempérament, ils ne sont voleurs que par accident, par besoin !

En somme, il y a toujours un fond de Bachi-Bouzouck et de reître allemand chez ce soldat de l'armée régulière, dont la présence dans une localité n'est pas, comme en France, une assurance de protection et de sécurité, mais qui

est si brave et si superbe sous le feu de l'ennemi.

Le jour où il sera bien commandé, bien organisé, bien payé, il surprendra encore le vieux et le nouveau monde par ses victoires et ses succès, et si jamais il doit, sous les fautes de son gouvernement, repasser le détroit pour essayer de redevenir une simple puissance asiatique, soyez bien assuré que ce ne sera pas sans une sanglante gloire.

Mais les choses n'en sont pas encore là. « L'homme malade », campé en Europe, a encore une grande et puissante vitalité, grâce à son peuple, à ses soldats et aux jalousies haineuses des puissances étrangères.

CHAPITRE X

Division de la société turque.

La justice en Turquie. — Les deux magistratures. — La justice religieuse et la justice civile. — Juge et tribunaux. — Décision à vendre. — Du role des témoins. — Manière de se les procurer à bas prix. — Dans la salle des pas perdus. — Un de ces messieurs. — Une audience au tribunal mixte. — Situation pénible et fausse des plaideurs français. — Portraits de juges. — L'école de droit. — Résumé.

Si le Turc est un bon soldat, mais un mauvais administrateur et un plus mauvais employé, que dirons-nous de lui quand nous aurons à l'apprécier comme théologien et comme juge? Rien de plus étrange que l'organisation de cette société turque, si essentiellement démocratique. Que de contrastes ne présente-t-elle pas !

Non seulement l'aristocratie de famille, telle que nous l'entendons, n'existe pas dans cet étrange pays ; mais on n'y peut même pas re-

connaître les familles en tant que souche. Le nom patronymique y est inconnu, et c'est tout le bout du monde si le petit-fils connaît ou se rappelle son grand-père.

Le fils d'un ministre n'hérite ni du grade ni du titre de son père ; il peut tout aussi bien être *caïqdji* (batelier) que portefaix ou ambassadeur.

Les Turcs n'ont donc ni anciennes familles ni aristocratie nobiliaire.

Ils ont, décernés par leur padischah, des grades, une hiérarchie civile et militaire, et c'est tout.

La famille ancienne, telle que nous la comprenons, avec sa complète généalogie, ne se trouve que dans la famille impériale, fondée par le célèbre Osman, premier sultan des Osmanlis.

Hiérarchiquement, la nation se divise en quatre classes bien distinctes :

Les *mollas* ou *ulémas*, interprètes de la loi religieuse : c'est le clergé musulman ;

Les militaires ;

Les fonctionnaires ;

Les personnes ayant des dénominations purement honorifiques.

Les ulémas se composent des *softas* ou étudiants, des *khodjas* ou professeurs — khodjas et softas forment le bas clergé ; — des *kibar-mudérissims* ou membres de l'enseignement supérieur, des *makrardj-merbriet* ou personnes investies de la dignité de mollas des villes saintes.

Ces derniers peuvent arriver au rang si envié de *biladi-kamsen-merlierièti,* ou mollas des cinq villes saintes — la Mecque, Médine, Jérusalem, Damas et Andrinople. — De ce titre ils peuvent passer à celui d'*Araméin-Chériffen,* ou chérif des deux premières villes saintes, puis d'*Istamboul-Payessi,* ou dignitaires de Stamboul ; enfin, au titre suprême de *Soudours-Rouméli-ve-Anatoli,* c'est-à-dire dignitaire des sièges de Roumélie et d'Anatolie.

Les théologiens possesseurs d'un de ces trois derniers titres ont droit, dans les grandes cérémonies, à un costume particulier : les *Istamboul-Payessi* portent une robe gris clair, les *Araméin-Chériffen* l'ont violette et les *Soudours*, verte.

Tous portent un turban blanc entouré d'une large bande d'étoffe d'or.

Au sommet de cette hiérarchie sacerdotale est placé le Cheik-ul-Islam, ou proprement dit le *Vieux de l'Islam*.

Quant à l'armée, j'ai dit quelle était son organisation et sa composition.

Je n'ai donc qu'à ajouter que son généralissime porte le nom de *serdar-ekrem*, — mot à mot le chef le plus généreux. — Sous ses ordres viennent directement les *muchirs* ou maréchaux, les *fériks* ou généraux de division et les *livas* ou généraux de brigade. Tous sont pachas, pachas bien entendu à trois, deux ou une queue.

Ceux-ci ont sous leurs ordres les *mir-alai* ou colonels, les *caïmakans* ou lieutenants-colonels — tous deux portent le titre de *bey* — puis les *bimbachis* et les *yaz-bachis*, ou chefs de bataillon et capitaines.

Parmi les fonctionnaires et les personnes ayant des dénominations purement honorifiques, se trouvent les juges appartenant à la jurisprudence civile.

Les ulémas ou théologiens étaient les seuls juges existant en Turquie avant les lois de la réforme ou tanzimat.

Cette réforme ayant produit des tribunaux civils et mixtes, nommés *nizamiés*, du mot *nizam*, qui signifie règlement, il en résulte qu'il existe, à l'heure qu'il est, deux sortes de justices :

La justice religieuse, qui juge d'après le Coran, et la justice civile, qui prononce ses arrêts d'après les lois et les codes européens, — code Napoléon plus particulièrement.

Ces deux tribunaux, ai-je besoin de le dire, sont en lutte constante d'influence et de rivalité. Aussi, un procès perdu sous la jurisprudence civile peut-il parfaitement se gagner sous celle du Coran, et *vice versâ*.

En province, les tribunaux et les prisons sont dans le *conak* ou palais du gouverneur au chef-lieu du vilayet. A Constantinople, les tribunaux civils, et particulièrement le *tidjaret* ou tribunal mixte, où se plaident les procès entre sujets turcs et européens, sont sur la place de Sainte-Sophie, dans le bâtiment du ministère de la justice.

Je n'ai pas à m'étendre sur la composition de la magistrature civile. Elle se calque, du reste, de plus en plus sur la nôtre. Ses magis-

trats portent les mêmes titres et sont organisés hiérarchiquement de la même manière.

Sont-ils plus instruits, plus consciencieux, plus honnêtes et plus indépendants que leurs confrères des tribunaux religieux ou *mekheinés?*

Plus instruits, oui, grâce à l'École de droit et à la connaissance de la langue française imposée aux étudiants; mais, quant au reste, il faut reconnaître qu'ils sont un peu inférieurs à leurs collègues religieux.

Ici, comme en tout, c'est, en dernière analyse, le sultan Bakchiche qui a le dernier mot.

Rien de plus étrange qu'une audience au tidjaret; mes lecteurs vont en juger.

Dans la première salle, notre salle des pas perdus, se trouve une foule des plus composites, où dominent des femmes, sollicitant l'aumône avec une insistance des plus acharnées, des mendiants, des infirmes drapés dans leurs guenilles, vous tendant la main la tête haute, le verbe arrogant, absolument comme s'ils vous imposaient une taxe; des faux témoins vous proposant leur intervention, des soldats, des mollas, des Grecs, des Juifs, des Arméniens, des Européens, bref, tout un peuple

couvert d'oripeaux bariolés, où les tons les plus criards et les couleurs les plus étranges se heurtent, se choquent, se confondent, se séparent et se disloquent dans un tout insensé, dont le coloris, des plus fantastiques, est bien fait pour surprendre et étonner le regard de l'Européen qui assiste à ce spectacle pour la première fois.

Les audiences commencent généralement à midi, à la franque, ce qui donne, à la turque, suivant les mois de l'année, quatre heures, cinq heures, six heures et même sept heures quatorze minutes. A cette heure-là, les parties en cause, les avocats, les témoins vrais ou faux, les soldats de garde traversent les différentes salles du palais et se rendent à leurs postes respectifs.

Le tribunal est composé à peu près comme le sont nos petits tribunaux de province. Il en diffère par un peu moins de propreté et quelques détails qui n'ont pas une grande importance. Un fauteuil en cuir usé pour le président, des chaises pour les juges, les drogmans des consulats, les parties et les témoins, et c'est tout.

Le président arrive assez souvent avec une demi-heure de retard; il arrive, flanqué de ses deux juges turcs, alors que les assesseurs européens, désignés par le consul de la nation de laquelle ressort l'une des parties en cause, les attendent depuis longtemps. Les salutations échangées, chacun s'assied, prépare ses cigarettes et avale force verres d'eau.

Le président frappe des mains, l'audience commence.

A l'appel du président, un huissier se présente, tout de noir vêtu, aux vêtements plus ou moins propres et à l'allure obséquieuse.

Notre président promène sur la foule un regard complaisant et satisfait. Puis, s'adressant au greffier :

— *Qhâvê-guettir*, lui dit-il, c'est-à-dire apporte-nous du café.

Le café absorbé, avec cette noble lenteur et ce soin tout particulier qu'exige le *humage* de cette agréable boisson, le président ouvre l'audience en faisant appeler, suivant son caprice ou ses intérêts, une des causes inscrites.

Parmi les causes célèbres qui ont à tout jamais illustré la magistrature turque, il en est

une dont le récit va compléter notre peinture.

M. F. de M., un des négociants français établis dans la grande rue de Péra, dont le magasin est célèbre par l'élégance et le bon goût de ses toilettes pour dames, était créancier d'une somme de près de trois cents livres (6,900 francs) d'un des premiers chambellans de Sa Majesté Abdul-Hamid. Ce personnage ayant quitté ce bas monde pour parcourir les terres d'où on ne revient pas, je ferai le silence sur son nom.

La dette remontait déjà à plusieurs années et, de promesse en promesse, le chambellan en question avait fini par envoyer promener son créancier, en déclarant qu'il l'avait payé depuis longtemps et qu'il ne lui devait rien. En s'exprimant de la sorte, le débiteur récalcitrant ne fit-il pas un peu rosser l'employé de M. F. de M.? C'est là un point dont l'éclaircissement importe peu au fond de mon récit.

Ce dernier, rendu furieux, non seulement par les procédés par trop *marquants* de son débiteur, mais encore par l'abandon qu'il avait dû faire, anciennement, d'une certaine facture s'élevant à une assez jolie somme, résolut,

quitte à perdre sa clientèle du Palais, de donner une leçon d'honnêteté au chambellan récalcitrant. Chambellan!... était-ce bien un chambellan ou n'était-ce pas un des premiers secrétaires de Sa Majesté? Mais qu'importe! Ce qui est certain, c'est que notre personnage, dont l'influence était alors considérable, fut bel et bien assigné devant le tidjaret.

Notre compatriote, après plusieurs semaines de conseils et de démarches infructueuses, se présenta enfin devant les juges du tribunal mixte, assisté de son avocat et d'un drogman du consulat français.

Le défenseur fit défaut et le président, n'osant pas juger le cas en l'absence de ce grand personnage, renvoya l'affaire à quinzaine.

La quinzaine expirée, nouveau renvoi basé sur l'indisposition de l'avocat de Son Excellence.

Bref, de quinzaine en quinzaine, plus de trois mois s'écoulèrent, avant que la cause pût être entendue contradictoirement.

Si notre compatriote avait été sujet russe, soyez bien convaincus que les choses ne se seraient pas passées ainsi, et que le drogman

de ce consulat aurait su imprimer énergiquement une marche plus active aux débats. Mais, heureusement pour les Turcs et bien malheureusement pour nos nationaux, notre diplomatie moderne a pour principe, surtout quand il est question d'un traité quelconque avec le gouvernement turc, de ne rien brusquer, de ne froisser personne, fût-ce aux dépens des intérêts de nos compatriotes.

Périsse plutôt un Français, semble-t-elle dire, que notre réputation de courtoisie débonnaire! Et, naturellement, MM. les Ottomans, parfaitement au courant de ces déplorables principes, en usent et en abusent sur une grande échelle.

On en vint donc aux plaidoiries contradictoires. La première séance se passa en une légère escarmouche qui ne décida rien; la seconde se termina à peu près de même et, à la troisième, le chambellan, ayant juré sur sa foi musulmane qu'il possédait une facture acquittée, mais que, cette facture étant égarée, il lui fallait le temps de la chercher, le tribunal lui accorda un délai d'un mois, au bout duquel, fut-il dit, il passerait outre et prononcerait sa sen-

tence en faveur du chrétien, si la facture n'était pas apportée à l'audience.

Le délai expiré, les parties se retrouvèrent en présence, et là, à la stupeur profonde du demandeur, l'avocat de son adversaire produisit une facture paraissant parfaitement en règle et dûment acquittée.

Le président allait prononcer — et il se hâtait singulièrement pour cela — la condamnation de M. F. de M., quand celui-ci, l'arrêtant brusquement par un geste énergique, demanda à examiner ladite facture. D'un coup d'œil il vit que, si elle était vraie, l'acquit, lui, était faux.

Les choses, comme on le voit, prenaient une fâcheuse tournure. Il ne s'agissait plus d'une dette niée, ou que l'on croyait avoir payée avec les coups de trique assenés sur le dos de l'employé du réclamant, mais bien d'un délit entraînant une peine sévère.

Je dois reconnaître que notre drogman, stimulé par l'énergie de M. F. de M., sortit pour cette fois, savez-vous, de sa quiétude tout orientale et imposa au président du tidjaret la continuation des débats, par la nomination d'un expert chargé d'affirmer ou d'infir-

mer l'accusation de faux portée par le plaignant.

Ici, nouveaux délais; nouvelles démarches pour s'assurer de l'indépendance de l'expert; renvois se succédant avec une monotonie désespérante; enfin, après huit autres mois de démarches diverses, de plaidoiries, de dépenses de plus en plus nombreuses, on arriva au grand jour du jugement définitif.

La pièce fut reconnue fausse et le président, obligé de se rendre devant la brutalité de ce fait, renvoya la cause à quinzaine.

Mais il faut en finir, car, si je devais raconter tous les incidents de ce procès, il me faudrait écrire le volume que je réserve pour plus tard. Le jugement fut rendu au profit de notre compatriote. Le personnage si influent était condamné à payer la somme en litige, plus les intérêts, les frais et les dépens. Quant au faux, il n'en fut pas plus question que s'il n'avait jamais existé!

Mais alors nouvelles complications, nouvelles démarches!

Notre compatriote veut faire exécuter le jugement qu'il a obtenu avec tant de peine.

Rendu véritablement furieux par la conduite de son adversaire, par tout le temps qu'il a perdu, par l'argent qu'il a dépensé pour en arriver à faire constater juridiquement qu'il ne s'est pas conduit en malhonnête homme, réclamant une somme qui ne lui est point due, il veut, à tout prix, aller jusqu'au bout et au besoin faire saisir les immeubles ou les meubles de son débiteur.

Six mois s'écoulent encore et quand l'huissier, le représentant de la justice, se présente chez le personnage en question, il est, lui et ses hommes, reçu par une valetaille armée de gourdins et décidée à s'opposer, par la violence, à l'exécution de la sentence du tribunal de Stamboul.

Que pouvait faire, dans cette circonstance, le digne huissier?

Se faire rosser en compagnie de ses hommes pour un chien d'infidèle? Souiller ainsi la demeure sacrée d'un musulman, serviteur de Sa Majesté, et si bien en cour? Le jeu n'en valait certainement pas la chandelle.

Notre officier ministériel se retira donc, en saluant profondément, profitant de cette occa-

sion pour assurer Son Excellence de tout son respectueux dévouement.

Mais notre compatriote n'est pas Breton pour rien et, puisqu'il avait gain de cause, il entendait faire exécuter la sentence *per fas et ne fas*.

Ici commence un nouvel épisode de cette affaire que mes lecteurs jugeront extraordinaire, mais qui est bien banal et de chaque jour, dans ce bon pays du caprice et du despotisme.

Je passe sur les derniers incidents de cette lutte entre un favori, la justice et un créancier, pour en arriver à la dernière scène de cette étrange comédie.

Fatigué d'aller de chez un juge chez l'autre, du substitut au procureur impérial, de ce dernier au consulat de France, du consulat de France au ministère de la justice, M. F. de M. se décida à s'adresser, pour la dernière fois, car le malheureux avait déjà fait trois démarches semblables, à l'ambassadeur français, alors M. le marquis de Noailles. Là on lui répondit par ce cliché, qui est devenu la conclusion de toutes les revendications poussées à l'extrême :

« Que voulez-vous, mon cher monsieur, nous reconnaissons que vous êtes parfaitement dans votre droit, mais aussi pourquoi diable, vous qui habitez le pays depuis si longtemps et connaissez si bien les Turcs, vous exposez-vous à de semblables dénis de justice en leur faisant crédit? Nous avons tout fait pour que satisfaction vous soit accordée, *mais nous ne pouvons pourtant faire la guerre pour vous!* »

Que dire, que faire après une telle fin de non-recevoir, ainsi qu'on le dit au Palais?

Se décider à ne pas augmenter sa perte par de nouvelles tentatives! C'est ce que fit notre compatriote.

Son compte fait, son avocat payé, il se résigna à passer sur ses livres, à l'article « profits et pertes », la somme de CINQ CENT QUATRE-VINGT-NEUF LIVRES TURQUES.

Allez donc, après cela, plaider pour en arriver à gagner votre procès... à ce prix!

Depuis sa condamnation, le débiteur est mort... Mais la colonne « profits et pertes », singulièrement augmentée, resta toujours là, témoin silencieux, mais non sans valeur, pour

attester comment certains serviteurs de Sa Majesté ottomane payent leurs dettes.

Et ce fait n'est pas le seul de sa nature. J'en connais de plus curieux, de plus forts et de plus navrants. En donner le récit m'exposerait certainement à me faire taxer d'écrivain de parti pris, voulant à tout prix casser une série de pains de sucre sur la tête de nos bons Turcs.

Je m'arrête donc sur cet exemple.

Les Japonais ont un proverbe qui dit que LES RAYONS DE BOUDDHA SONT PROPORTIONNÉS A L'OR QU'ON LUI OFFRE.

Appliquons ce proverbe à la Thémis musulmane et nous l'aurons bien définie.

Peut-on, après cela, être surpris du nombre considérable d'Européens qui reviennent de ce beau pays entièrement ruinés, maugréant, pestant contre nos consuls et nos ambassadeurs?

Mais ce n'est pas tout.

Après les juges prévaricateurs, dont la balance penche toujours du côté de la faveur et de l'or; après cette magistrature qui s'incline sous le favoritisme et se prosterne jusqu'à

terre devant le *veau d'or;* après ces violences éhontées faites à la justice, violences que la « presse constantinopolitaine » signale souvent, en publiant les arrêtés décrétant d'accusation tel ou tel juge, magistrat ou officier ministériel pour abus de pouvoir, malversation ou prévarication, il me faut dire un mot d'un des éléments assez importants de tous les procès.

Je veux parler des témoins.

Le témoignage est, en Orient, une véritable industrie. Un commerce assez lucratif.

Je connais des effendis qui en vivent, et en vivent largement, eux et leur famille.

Ces industriels, d'un nouveau genre, tiennent boutique dans les cafés qui entourent les tribunaux. On les y trouve facilement, sans difficulté, car ils ne font pas mystère de leur noble profession. Ils ont des tarifs pour toutes les affaires et pour tous les prix. Depuis le modeste *béchlik*, ou pièce de 5 piastres, jusqu'au billet de banque de cinq livres ou 115 francs!

Les principaux, les plus influents, sont connus des juges; mais cette connaissance n'altère en rien la bonté, la puissance de leur té-

moignage, — j'allais dire de leur marchandise.

Les faux témoins grecs, arméniens et juifs sont naturellement cotés plus bas que leur confrère musulman. Ce dernier est tout-puissant; sa parole n'est jamais mise en doute. Elle a plus de quatre fois la valeur de celle de ses collègues chrétiens ou juifs. Et puis ne faut-il pas qu'un pauvre musulman vive? Et qu'est-ce qu'une action malhonnête aux dépens d'un infidèle?

Les intérêts de ce dernier sont-ils si précieux qu'on puisse les mettre dans la même balance? Allons donc!

Et voilà comment, à Constantinople, on éclaire dame Thémis, dans les questions contradictoires où le témoignage possède tant de force.

O sultan Backchiche, que te voilà bien avec ta toute-puissance corruptrice et néfaste!

Pour mieux faire comprendre l'importance du témoignage oral, je ne dois pas oublier de mentionner la cause du peu de valeur des documents écrits à la turque. L'encre dont on se sert pour écrire l'arabe, le turc ou le persan, en dehors de celle qui est réservée à l'écriture

des manuscrits en parchemin, manuscrits destinés à une longue conservation, est une encre sans acidité, sans mordant, qui s'enlève très facilement, avec l'extrémité du doigt légèrement imbibée de salive. Cette opération, pratiquée par les bureaucrates avec une grande dextérité, est de tous les instants et de tous les jours. Elle évite au Turc de faire un brouillon de ce qu'il veut écrire, car elle lui permet de remplacer le mot impropre par un autre mot rendant mieux sa pensée, sans que le lecteur puisse s'apercevoir de cette modification.

Les étrangers qui vont visiter les ministères ou passent devant un bureau quelconque se demandent, avec étonnement, ce que peuvent bien faire ces plumassiers qui portent l'index de leur main droite à leur bouche, l'humectent légèrement, le posent sur le papier et le relèvent brusquement pour le porter à nouveau à leurs lèvres, puis sur le même papier, toujours à la même place et avec le même mouvement. Ces messieurs modifient tout simplement la pièce qu'ils écrivent, ou qu'on leur a donnée à corriger.

Comprend-on maintenant combien le témoi-

gnage oral est mis au-dessus du témoignage écrit? Malheureusement pour l'intégrité du jugement rendu, le témoin, s'il ne peut subir la même opération que le document, en subit beaucoup d'autres qui font de lui un document vivant, modifiable à volonté, suivant la générosité du client.

On a lu, dans le chapitre relatif au sultan Bakchiche, l'histoire de ce fameux procès Ohanne-Effendi-Allahverdi contre Agob-Effendi-Keutcheoglou, où les juges, toujours corrompus, firent changer huit fois de tribunaux. Qu'est-ce donc que ces juges?

Le portrait d'un de ces messieurs, aujourd'hui professeur à l'École de droit, après avoir présidé la Cour de cassation, personnage dont la science et le savoir ne peuvent être mis en doute, me dispensera de fournir d'autres exemples et répondra parfaitement à cette question : Qu'est-ce donc que ces juges?

Ch..... effendi est, ou plutôt était, un catholique arménien, comme le sont la plupart de ses collègues de la magistrature civile. Après avoir fait d'assez bonnes études à Paris, il revint en Turquie, où habitait sa famille, et fut,

peu de temps après, nommé juge dans un petit tribunal de province.

Remarqué par son intelligence et ses capacités, il ne tarda pas à être appelé à Constantinople, où il occupa, en quelques années, les différents postes hiérarchiques qui devaient le conduire au sommet de la magistrature ottomane.

Marié de bonne heure avec une de ses compatriotes, qui lui apporta une assez jolie dot et dont il eut plusieurs enfants, il se sépara après quelques années de ménage, et pendant que madame vivait en Europe, tour à tour à Vienne et à Paris, monsieur menait à Péra une brillante et joyeuse existence.

Ce fut au milieu de cette vie de plaisirs qu'il rencontra une charmante femme, restée récemment veuve, ayant elle-même trois enfants. Non seulement la dame était veuve, mais elle possédait une certaine fortune, indépendante de celle qui avait été laissée à ses enfants.

Après quelques mois de relations intimes plus ou moins cachées, le couple fusionna officiellement ses intérêts et ses enfants, et vint s'établir à Kadi-Keuy.

C'est là, étant en visite chez M. Gazay, consul de France, que l'auteur fit la connaissance de ce personnage.

Un beau jour, on apprit dans Kadi-Keuy que M. Ch... effendi allait épouser Mme X. Puis, quelque temps après, à la grande surprise des personnes qui savaient que le magistrat était déjà marié, on sut, à n'en pouvoir douter, que le mariage avec Mme X. était consommé.

Le divorce n'étant pas admis par la religion arménienne, dite orthodoxe, mais que les catholiques romains appellent schismatique, mes lecteurs doivent facilement s'imaginer le vacarme scandaleux que produisit, dans le monde arménien, une telle infraction aux lois religieuses.

Pendant plusieurs semaines, on ne parla que de cette monstruosité.

Mais comment ce mariage s'était-il accompli ?

Où avait-il eu lieu ?

Quel était le prêtre qui avait osé le bénir?

Autant de questions qui paraissaient insolubles, et qui, pendant ces quelques semaines, devinrent le canevas sur lequel nos braves Ar-

méniens brodèrent toute une série d'histoires, plus ridicules, plus sottes les unes que les autres.

Mais l'archevêché et son conseil s'étaient vivement émus de ce fait monstrueux.

Avant d'agir officiellement, le patriarche chargea deux notables de la communauté de demander des explications au délinquant.

Plusieurs réunions eurent lieu et, quand on eut la certitude que ce dernier ne voulait ni livrer le nom du prêtre coupable, ni rompre ses relations avec Mme X., que l'Église ne pouvait décemment reconnaître comme sa femme légitime, on usa de menaces et on annonça à Ch... effendi que, s'il ne voulait pas obéir aux lois ecclésiastiques, on prononcerait contre lui la terrible sentence de l'excommunication. Notre magistrat tint bon, et, comme sa nouvelle femme était sur le point d'accoucher, il s'appuya énergiquement sur ce fait pour ne pas se soumettre aux décisions de l'archevêché.

Deux partis se formèrent : l'un, le moins nombreux, composé de communiants des autres rites, en faveur de l'inculpé ; l'autre, de

beaucoup plus considérable, en faveur de l'archevêché et des lois canoniques.

Personne ne voulant céder, il était évident que le scandale ne tarderait pas à se produire publiquement.

C'est en effet ce qui eut lieu.

Un beau dimanche, à la même heure, tous les prêtres du diocèse arménien prononcèrent, devant l'assemblée des fidèles, l'excommunication avec ses malédictions habituelles.

Notre magistrat ne se laissa pas ébranler par cette mise hors de l'Église; mais sa situation devint véritablement pénible.

La plupart de ses amis arméniens s'éloignèrent.

Quand il arrivait sur le bateau à vapeur qui fait le trajet de Kadi-Keuy à Galata et *vice versa*, ses coreligionnaires détournaient la tête, se levaient du banc où il allait prendre sa place, et le fuyaient comme on fuit un pestiféré.

Dans les restaurants, dans les cafés, partout se reproduisait la même scène.

Ch... effendi se décida à mettre sa maison de Kadi-Keuy en location et à aller en louer

une autre sur la côte d'Europe du Bosphore, à Bébeck.

Mais, avant de quitter la côte asiatique, il devait porter le comble à la surprise et à l'indignation de ses coreligionnaires, par l'accomplissement d'un acte qui entraîne toujours avec lui le mépris et la haine des coreligionnaires du coupable.

Comme un coup de foudre, la nouvelle se répandit que l'excommunié allait se faire musulman, pour se soustraire aux poursuites que sa première femme, revenue en Turquie, allait exercer contre lui.

C'était bel et bien un procès en polygamie que notre Arménien allait avoir à soutenir.

Bientôt les journaux confirmèrent l'étrange nouvelle, et, à la suite de la publication d'une lettre adressée par Ch... effendi à son supérieur, le ministre de la justice et des cultes, *le Tarik,* journal turc officiel, annonça le jour où devaient avoir lieu la cérémonie religieuse et la consécration du nouveau musulman.

Au grand scandale de toute la communauté arménienne, la consécration eut lieu au jour dit, et l'Église catholique arménienne, déjà

éprouvée par la perte de plusieurs de ses membres, nouvellement passés dans les rangs de l'Islamisme, subit un échec d'autant plus fâcheux que, cette fois-ci, il ne s'agissait plus de quelque pauvre diable et de quelque femme entraînée par le dieu Cupidon, mais bien d'une des sommités du monde arménien.

Voilà donc notre magistrat renégat.

Cet acte, loin de nuire à sa situation officielle et à sa carrière de magistrat, le mit en rapports plus intimes avec ses chefs hiérarchiques, et bientôt une troisième nouvelle, encore plus surprenante que les précédentes, vint de nouveau alimenter la chronique scandaleuse de Constantinople : Ch... effendi venait de répudier sa seconde femme, celle pour laquelle il n'avait pas hésité à se faire expulser du sein de l'Église arménienne, pour épouser une musulmane, la belle-sœur du ministre de la justice et des cultes, veuve d'un premier mari, âgée de quarante ans, mais possédant une belle fortune.

Le nouveau musulman, cette fois, allait goûter les charmes de la volupté turque et, débarrassé à tout jamais du fameux procès en

polygamie, marchait à grands pas vers de nouveaux honneurs et de nouveaux titres.

La seconde femme avait apporté à son mari une maison, différents biens et une certaine somme d'argent. Celui-ci garda tout et se contenta, en expulsant la malheureuse qui allait donner le jour à son enfant, de lui assigner une rente de cent piastres par mois, soit, en monnaie française, environ vingt et un francs.

Aujourd'hui, notre magistrat vit heureux et content, menant la vie large des pachas fortunés, plus influent que jamais et en passe de devenir un des chefs éminents de la magistrature ottomane.

Il ne faut pas que les lecteurs qui veulent bien me suivre dans cette étude de la Turquie officielle et des Turcs de la décadence s'imaginent que j'ai choisi à dessein un des plus vilains types des magistrats chargés de rendre la justice et de former les élèves à ces hautes fonctions.

Le portrait que je viens de donner est certainement un des meilleurs que renferme ma collection; c'est, en tout cas, un des plus honnêtes.

Pour en juger avec plus ample connaissance

de cause, on peut lire la série de portraits de juges donnée par M. Edmond Dutemple, ancien vice-consul de France à Brousse, dans son livre *En Turquie d'Asie*.

Voici, pour résumer notre esquisse de la justice en Orient et des difficultés qu'y rencontrent les Français, ayant le malheur d'y plaider et de vouloir faire reconnaître leurs droits, l'extrait d'une lettre adressée au vice-consul de Brousse par un des membres les plus honorables de la colonie française de Péra :

« Le gouvernement ou un sujet ottoman obtient un jugement contre un Européen, un Français par exemple, et demande à son ambassade l'exécution de ce jugement. Le Français est immédiatement mis en demeure de payer. S'il ne s'exécute pas, il est, par les soins de la chancellerie, saisi, vendu. Et si le montant de la vente des objets saisis est insuffisant pour couvrir la dette, *il est mis pour trois mois en prison*. En un mot, il est exécuté, sans délai et sans merci.

« Par contre, un Français obtient un jugement contre un sujet ou contre le gouverne-

ment. Il demande à son ambassade l'exécution de ce jugement. Mais alors cette ambassade, qui, hier, forçait un Français à payer un jugement rendu contre lui, se montre impuissante à faire exécuter un jugement rendu en sa faveur contre le gouvernement turc.

« Si l'on exige l'exécution des jugements rendus contre nous, on doit pouvoir également exiger l'exécution des jugements rendus en notre faveur. Ou alors on devrait prévenir les nationaux de son impuissance, et, par là, leur éviter les frais si coûteux de la procédure, frais qui doivent être, tout d'abord, versés à la caisse même du gouvernement débiteur, comme cela est mon cas. »

L'auteur de cette lettre, lettre écrite à la fin de 1882, avait obtenu, depuis trois ans, au tribunal mixte, contre le gouvernement turc, deux jugements définitifs, sans appel aucun. Il en attendait alors l'exécution.

Il l'attend encore !

DEUXIÈME PARTIE

LE DESSOUS DES CARTES

FEMMES, HOMMES ET CHOSES

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Le harem impérial.

Condition des femmes en Turquie. — Excursion dans le mahométanisme. — Principes et usages impériaux. — Maison d'une sultane. — Mœurs intimes. — Les prêtresses du culte de Sapho. — Du rôle de la racine de bou-néfa et de l'arsenic. — Conclusions.

La question que je vais aborder est certainement la plus délicate, sinon la plus importante de toutes celles que je me suis proposé de traiter dans cet ouvrage. Dire le vrai sans dépasser certaines limites, sans froisser, sans tomber dans l'exagération poétique, ou dans ce qu'on est convenu d'appeler le NATURALISME, n'est certainement pas chose facile.

Je vais faire pour le mieux et, si certains passages de ce chapitre ne répondent pas entièrement à l'attente de mes lecteurs, ils vou-

dront bien comprendre qu'il est des choses que je ne puis révéler, sans compromettre certaines personnalités.

Ceci dit, j'entre immédiatement dans le cœur de mon sujet.

Pour bien saisir l'institution du harem, cette plaie rongeante des finances turques, il faut que nous nous pénétrions bien de l'idée, absolument conforme à l'esprit du Coran et aux principes qui ont dirigé l'Islamisme jusqu'à ce jour.

Le sultan n'est pas un mortel ordinaire, soumis à des prérogatives, à des droits, comportant des devoirs plus ou moins étendus ; c'est, aux yeux de la loi musulmane, l'ÊTRE en dehors des êtres ; par sa toute-puissance spirituelle et temporelle, il est le représentant de Mahomet sur la terre, l'ombre de ce dernier, comme celui-ci était l'ombre et le vicaire de Dieu — *Zil-Allah!*

A cette conception idéale de la souveraineté, les musulmans ont attaché une telle ampleur de vues, une telle puissance surnaturelle, qu'ils ont placé le sultan au-dessus des lois humaines et des conditions communes de l'humanité.

Le grand *padischah* ne peut donc être atteint par les lois qui régissent le commun des mortels ; il est au-dessus d'elles, comme la grande idée de Dieu est au-dessus de toutes nos conceptions sociales et scientifiques. Maître absolu de la vie de ses sujets, de leur fortune et de tout le territoire qu'ils occupent, on doit comprendre que les usages ordinaires et les coutumes, même les plus sacrées, ne peuvent s'appliquer rigoureusement à sa haute personnalité.

C'est là le principe qui fait que le mariage, tel que nous le concevons ou que le conçoivent les musulmans, ne peut s'appliquer au maître de l'empire ottoman. Ce principe est très clairement défini par ce proverbe : « Padischah yassak yok dur », au sultan, rien n'est défendu. Dire par conséquent de cet autocrate qu'il possède tant de femmes légitimes et tant de concubines, c'est rapetisser la question à notre taille et nous égarer dans une classification, aussi impropre que peu en rapport avec la vérité. Mais, comme il faut qu'ici-bas les choses aient une certaine étiquette et soient classées de façon à rester dans la mémoire, je vais indiquer

à grands traits la composition du harem des maîtres de l'empire ottoman.

Le harem impérial a été, de tout temps, une institution à part, complètement distincte du corps social dont il semble pourtant être la clef de voûte, clef singulièrement adaptée aux principes religieux de l'Islamisme.

Les houris ne pouvant descendre de l'empyrée pour se mettre à la disposition du Chef des croyants, ce dernier ne pouvant à son tour abaisser sa toute-puissance, au point de faire monter les femmes de son peuple à son niveau, on eut recours à un terme moyen et, afin de perpétuer la race d'Osman, on peupla le harem souverain d'esclaves venues de l'extérieur, n'ayant avec la nation pas plus de relations qu'avec le ciel.

Grâce à ce procédé, le souverain, isolé de tous, reste à la hauteur de sa mission, formant avec son entourage un monde spécial, une société à part, vivant de sa propre vie, en dehors des influences extérieures.

C'est cette organisation qui porte le nom de *Mabeïn,* ou maison particulière du sultan.

L'élément féminin, élément dont nous avons

surtout à nous occuper ici, a à sa tête la sultane *Validé*, ou mère du sultan. Quand cette dernière n'existe pas, c'est la mère nourrice qui occupe son poste.

La sultane Validé jouit d'une influence considérable, non seulement sur tout le personnel féminin du harem, mais encore sur son propre fils. Les Turcs sont, en effet, respectueux de leur mère comme nous n'en avons pas idée. Ce respect, cet amour véritable, s'adresse également à la mère nourrice. C'est là un titre qui ne s'efface jamais. Aussi les *mères de lait* prennent-elles rang, comme leurs fils et leurs filles, dans la famille de ceux qu'elles ont nourris. La nourrice d'une majesté ottomane porte le nom de *Taïa-Kadine,* ou, comme je l'ai déjà dit, celui de sultane Validé, quand cette dernière n'existe pas.

La mère du sultan occupe donc la plus haute place dans la hiérarchie du harem ; c'est le chef suprême, la sultane par excellence, ayant droit de vie et de mort sur toutes les femmes qui sont sous ses ordres.

Immédiatement après elle viennent la *Hasnadar-Ousta*, ou grande maîtresse du Trésor ; la

Bache-Kadine, ou première femme du sultan ; les deuxième, troisième et quatrième kadines ; la *Bache-Ikbal,* ou première favorite de Sa Majesté ; puis les deuxième, troisième, quatrième, cinquième, etc., ikbals ; les *guieuzdés*, ou les demoiselles... et ici j'avoue qu'il m'est bien difficile de traduire exactement le titre de ces demoiselles par un seul mot ; en tout cas, voici exactement la chose : les guieuzdés sont les esclaves — comme toutes les autres, du reste — que le sultan a distinguées par un coup d'œil ou par un mot. Ce sont donc des aspirantes à la couche impériale ; quelquefois aussi plus que des aspirantes, car le coup d'œil du maître a suffi pour les y faire pénétrer. Quoi qu'il en soit, la seule traduction possible du mot est : *soupirantes à l'œil* ou *sous l'œil;* les *kadines effendis*, c'est-à-dire les mères de princes ou princesses impériales ; enfin les *sultanes,* ou princesses du sang non mariées.

Chacune de ces dames possède une maison particulière que l'on appelle *daïra,* ou cour.

Voici l'organisation d'une de ces daïras. Je prends pour exemple celle de la première kadine :

1° Une première trésorière;
2° Une première secrétaire;
3° Une première garde des sceaux;
4° Une première maitresse de garde-robe;
5° Une première dame pour lui verser de l'eau;
6° Une maitresse des sorbets, consommations diverses, etc.;
7° Une première dame pour lui offrir le café;
8° Une première intendante.

Bref, une douzaine de grandes dames, portant toutes le titre de *kalfas* ou maitresses, et ayant chacune de six à dix jeunes élèves, dont les titres correspondent à celui de leur maitresse. C'est ainsi que, pour la kalfa première garde des sceaux, existent six *alaïkes* ou petites gardes des sceaux; pour la kalfa première secrétaire, six autres alaïkes ou petites secrétaires, et ainsi de suite pour toutes les kalfas ou maitresses. Ce qui donne, pour la seule daïra de la première kadine, plus de soixante-quinze femmes.

Les autres cours, pour être moins importantes, sont à peu près montées sur le même

pied. Elles ne diffèrent que par un nombre plus restreint de personnel. Or, en calculant les choses au plus bas mot, en ne comptant que vingt daïras ou cours composées d'un minimum de quarante femmes, nous arriverons au chiffre déjà très respectable de huit cents femmes, presque toutes jeunes et jolies, pouvant d'un moment à l'autre, suivant le caprice du maître, escalader les échelons hiérarchiques conduisant à la possession de ses faveurs.

Que dirai-je du luxe, de la folle prodigalité qui existe dans ces daïras? L'envie, la jalousie sont les éléments qui poussent chaque maîtresse d'une daïra aux dépenses les plus folles et les plus insensées. Chacune possédant, outre le personnel que j'ai indiqué, toute une nombreuse domesticité d'eunuques, de palefreniers, d'esclaves diverses, parmi lesquelles se trouvent les musiciennes, les dames du corps de ballet et les femmes blanches et noires chargées de la grosse besogne — cuisine, préparation des bains, soins de propreté générale, etc., — on peut aisément se faire une idée de ce que coûte, à la liste civile et au Trésor, l'entretien de ces cours particulières.

C'est là un gouffre qui a englouti jusqu'à ce jour la plus grande partie des revenus de l'empire.

Le harem n'est pas une communauté, ainsi qu'on pourrait le supposer. C'est une réunion de petits États distincts, ayant chacun son administration et formant une confédération, sous la haute et toute-puissante direction de la sultane Validé.

Il existe tout un cérémonial pour ce qui touche et concerne cette grande maitresse du harem. Ce cérémonial comprend la façon dont on doit se tenir devant elle, la toilette dont on doit être revêtu, le langage dont on doit se servir: tout a été prévu et formulé en règles inflexibles [1].

Quand on lui adresse une requête, il est de bon goût de mettre en tête le titre le plus respectueux et le plus honorifique, tel, par exemple, que celui-ci : *Tatch-ul-mestourat,* ou *couronne des têtes voilées*, ce qui signifie qu'on honore en elle la première parmi les femmes voilées et pudiques, par opposition aux chré-

1. Ce cérémonial est connu sous le nom de *pencheh-divan.*

tiennes qui, ne portant pas de voile, sont considérées comme impudiques.

Pour mieux assurer à la sultane Validé les hommages qui sont dus à son auguste personne, le cérémonial ottoman a décidé qu'on ne se présenterait pas devant elle sans en avoir fait la demande ou sans qu'elle ait accordé une audience. Il n'est pas permis de s'asseoir en sa présence; il faut se tenir debout, les mains croisées sur la poitrine, la tête plus ou moins inclinée, et attendre qu'elle veuille bien vous interroger ou vous autoriser à parler. Chaque réponse doit être accompagnée d'une profonde révérence et des mots sacramentels : « Oui, notre dame », ou : « Non, notre dame ». Nulle ne peut se présenter qu'en *antari* ou costume de cérémonie, équivalant à la toilette décolletée en usage dans les cours européennes. La plus grande favorite du sultan ne se permettrait pas d'aller autrement chez la Validé.

Ces témoignages de vénération et de respect ne sont pas moindres à l'extérieur qu'à l'intérieur. Quand la sultane Validé sort escortée par une suite vraiment princière, tous les corps de garde lui présentent les armes, et elle s'a-

vance souvent entre une double haie de musulmans prosternés, priant la mère de leur padischah de bien vouloir intercéder pour eux auprès de son impérial fils. Les grands et les riches ne se montrent pas moins respectueux que le commun des mortels. S'ils reçoivent un message d'elle, ils le prennent avec les marques du plus profond respect, l'élèvent sur leurs fronts, s'inclinent très bas et le baisent avant de l'ouvrir.

C'est encore à la sultane Validé que s'adressent les demandes et les requêtes, de quelque part qu'elles viennent. Si une des femmes du sultan désire quoi que ce soit, il faut qu'elle lui fasse parvenir sa demande.

Maîtresse absolue de la discipline et de l'administration du harem, c'est à elle qu'incombe le droit d'accorder ou de refuser les grâces et les autorisations demandées.

Pour lui être inférieure dans la hiérarchie du harem, la *Hasnadar Ousta*, ou grande maîtresse du Trésor, n'en possède pas moins une autorité toute-puissante sur les kadines, les sultanes et toutes les habitantes du sérail.

Sa charge, des plus avantageuses et des plus

lucratives, ainsi qu'on doit le penser, est en réalité celle de l'intendance générale du harem. Elle donne à la titulaire tout le pouvoir que la sultane Validé ne veut pas ou ne daigne pas exercer. Quand cette dernière n'existe pas, c'est-à-dire quand il n'y a ni mère du sultan ni mère nourrice, c'est la Hasnadar Ousta qui devient la première dignitaire du harem. Dans ce cas, elle est investie des pouvoirs et des prérogatives de la sultane, ou plutôt de l'impératrice-mère.

Cette influence considérable n'est pas limitée au palais seulement. Elle s'exerce au dehors avec non moins de puissance. De là naissent les fortunes fabuleuses et de la Hasnadar Ousta et de son factotum ou confident.

C'est ainsi que l'on raconte que la Hasnadar qui succéda à la mère du sultan Abdul-Medjid, dans la haute direction du harem, prit une telle part au gaspillage des deniers publics que son premier *baltadji*, ou coupeur de bois, c'est-à-dire domestique du bas service, réalisa pour sa seule part un bénéfice net de huit millions de francs.

Parmi les prérogatives de cette grande per-

sonnalité, — et certes, parmi les prérogatives les plus enviées, — il faut mettre au premier rang le droit qu'elle a de se tenir près de Sa Majesté, lorsque cette dernière fait son entrée dans le harem, et la mission qui lui incombe de conduire dans la chambre à coucher du sultan l'heureuse favorite qui doit partager sa couche.

Rien de plus étrange pour un Européen que cette cérémonie, — le mot n'est pas de trop, ainsi qu'on va le voir.

La personne qui doit ce soir-là avoir l'extrême honneur de distraire le Chef des croyants de ses graves occupations est introduite par la Hasnadar Ousta, parée de ses atours les plus brillants et de son sourire le plus voluptueux. On la fait entrer dans la chambre nuptiale alors que le maître s'y trouve déjà ; elle s'incline alors profondément devant lui et demeure les bras croisés sur la poitrine, attendant ainsi le bon plaisir de Sa Majesté.

Quand la Hasnadar Ousta a préparé tout ce qui incombe à sa charge, elle se retire gravement, laissant en présence le lion et la gazelle [1].

1. Les sultans sont appelés « Lions » par leur mère et leurs femmes ; les princes impériaux sont des « petits lions ».

Conformément à cette parole du Coran qui, pour mieux indiquer le degré d'infériorité de la femme vis-à-vis de l'homme, affirme que le *paradis de cette dernière est sous la plante des pieds de son mari*, — affirmation dont certains théologiens se servent pour priver les femmes qui ne sont pas mariées des joies célestes du paradis, — la favorite de la nuit doit pénétrer dans la couche souveraine par les pieds du lit, et non comme cela se pratique dans les cas ordinaires.

Pour opérer ainsi, elle baise d'abord la couverture, la porte à son front avec des marques répétées de profond respect et, la soulevant avec le drap qui y est cousu, elle se glisse sous ladite couverture, s'aidant de ses mains pour parvenir à côté de son seigneur et maître.

Une fois la place conquise, elle cherche par tous les moyens possibles à surexciter les sens de son impérial époux. Quand elle y est parvenue, — ce qui n'est pas toujours chose facile, — elle éteint les flambeaux et, les voiles de la nuit enveloppent le couple royal dans ses invisibles et ineffables mystères.

Comme de cette nuit peut résulter la gloire

de devenir la mère d'un sultan, on comprend que ce n'est pas là une petite chose pour la femme qui est appelée à jouir, pour la première fois, des faveurs de son souverain. Cette femme, fût-elle une simple esclave, c'est-à-dire une guieuzdé, passe immédiatement à la qualité d'ikbal ou favorite et peut sortir kadine ou future sultane Validé, de la couche dont elle a partagé un instant les souveraines voluptés.

Les choses se passent-elles toujours ainsi? Et le sultan ne déroge-t-il pas parfois à ce rituel cérémonieux? Nous pouvons l'admettre, mais rien ne le prouve, car toutes les manifestations vitales du harem impérial sont ordonnées et réglementées par des lois excessivement sévères, dont le sultan lui-même n'ose pas toujours s'affranchir.

Quand une sultane ou une ikbal se marie, elle jouit, vis-à-vis de son époux, des mêmes prérogatives. C'est alors elle qui occupe la place du sultan, et c'est le mari qui doit se soumettre aux exigences de son impériale épouse, sans oublier un instant que toute femme, ayant eu les honneurs de cohabiter, ne fût-ce qu'une

heure, avec Sa Majesté ottomane, est une femme sacrée, investie des privilèges attachés à la personne du padischah. L'effet de ces privilèges se fait naturellement sentir encore plus puissamment lorsqu'il s'agit d'une fille de la maison impériale.

Comment la simple esclave passe-t-elle du rang dans lequel elle peut vivre toujours ignorée et inconnue à celui de guieuzdé, ou femme à l'œil? Voici ordinairement ce qui a lieu :

Quand il prend fantaisie au sultan de rendre visite à l'une de ses femmes ou à sa mère, la daïra ou cour de la personne visitée, mise en émoi par cette nouvelle, se prépare à faire à Sa Majesté la réception la plus digne de son rang. Toutes les femmes se coiffent, se fardent, se couvrent des vêtements qui peuvent le mieux rehausser leur beauté, et attendent avec une fébrile et curieuse impatience, en formant la haie, l'arrivée du maître.

Dès que celui-ci s'est assis sur le divan ou le fauteuil qui lui est destiné, on lui présente, suivant le cérémonial d'usage, le café, les sorbets, les confitures, l'eau fraîche et limpide et la moderne cigarette.

C'est à ce moment seulement, que les esclaves chargées de servir ces rafraichissements ont l'occasion de s'approcher du sultan et de paraître devant lui, dans tout l'éclat de leurs attraits naturels ou artificiels.

Tout en causant avec la personne qu'il est venu visiter, le padischah qui, en fin de compte, est un homme comme un autre, ne se prive pas de regarder rapidement, en amateur qui s'y connait, quelques-unes des jeunes et jolies houris qui lui versent son café, lui présentent les cigarettes, l'entourant de mille attentions plus délicates les unes que les autres, et d'œillades rapides dont les flammes attestent hautement l'impression produite par Sa Majesté.

Si une de ces œillades impressionne suffisamment l'impérial visiteur pour lui faire demander :

« Quelle est cette jolie esclave? Comment s'appelle-t-elle? »

Ou bien tout simplement : « Voici une jolie blonde ou une jolie brune », l'esclave désignée devient immédiatement une guieuzdé ou demoiselle dans l'œil.

La sultane chez qui se passe la scène fait alors un geste et ordonne à l'esclave remarquée de s'approcher et de baiser la frange ou le bras du fauteuil sur lequel est assise la personne du Chef des croyants. C'est là ce qui constitue la présentation officielle et le passage à l'état de guieuzdé.

Dès que cette cérémonie a eu lieu, l'heureuse fille se retire immédiatement et passe dans un appartement spécial. Dès ce moment, on monte sa maison, et elle attend là, l'occasion, quelquefois rapide, parfois ne se présentant jamais, de passer au rang d'ikbal ou favorite.

Une fois maîtresse de ce titre, elle est officiellement reconnue et a droit à une dotation mensuelle, ainsi qu'aux honneurs d'une cour et d'un établissement particulier. Elle appartient alors à l'aristocratie du harem et ne diffère en réalité des kadines ou femmes légitimes, que par l'infériorité de son train de maison et le peu de stabilité d'une situation acquise par un caprice du souverain, que ce même caprice peut détruire dans les vingt-quatre heures par un simple mot du maître. Quand celui-ci, en effet, prononce la formule sacramentelle :

Qu'elle soit vide de moi, ou : *Que je ne la revoie plus au palais*, la condamnée doit disparaître immédiatement, en emportant sa dot, son mobilier et les économies qu'elle a pu réaliser pendant ses quelques semaines ou ses quelques années de puissance.

La main des dames ainsi congédiées est très recherchée par les employés supérieurs de la Sublime Porte, les chambellans ou autres personnages du palais, car il y a tout à la fois pour eux honneur et profit à devenir beaux-frères de la main gauche du sultan et à posséder, comme première femme, une personne que le padischah a favorisée, ne fût-ce qu'un instant, de sa suprême tendresse.

Les *kadines* ne sont pas même, à proprement parler, des femmes légitimes unies au souverain par les lois et la cérémonie du mariage. En réalité, les souverains ottomans n'ont jamais eu de femmes légitimes telles que le Coran le prescrit. Comme les vicaires et successeurs du Prophète, ils se sont toujours dispensés de contrats de mariage, de témoins et des formes légales en usage dans la procédure théologique musulmane.

Le mariage légal n'existant pas, le divorce se trouve par ce fait rendu impossible, car cette conséquence du mariage ne peut exister quand le premier acte n'a pas été accompli.

D'un autre côté, l'usage de la cour ottomane s'oppose à ce qu'une femme unie au padischah puisse cohabiter ou se marier avec un simple mortel. C'est particulièrement dans ce principe absolu, que réside la différence qui existe entre les femmes qui n'ont joui des faveurs du souverain que momentanément, et les kadines proprement dites.

Leur situation au palais est aussi plus stable que celle des autres femmes ; elles sont assurées de rester au sérail pendant toute la durée du règne.

A la mort de leur maître, elles conservent encore le prestige et cette espèce d'auréole qui rend leur personne sacrée, et leur défend de contracter une nouvelle alliance.

Elles sont alors transférées dans les restes du vieux palais de la Pointe-du-Sérail, où elles finissent leurs jours assez tristement.

Dans cette vie nouvelle, leurs sorties sont limitées au strict nécessaire et leurs relations

avec l'extérieur très étroitement surveillées

Du vivant de leur époux, elles étaient soumises à sa jalousie; après sa mort, elles restent soumises à celles de son souvenir et de son successeur, dont le devoir est de veiller sur la conduite des veuves de son prédécesseur. Sous le coup de cette double jalousie, leur existence s'écoule dans une réclusion, dont la sévérité est en raison directe de leur jeunesse et de leur beauté. Elles ne reconquièrent un peu de liberté que lorsqu'elles sont arrivées à la cinquantaine. A cette époque de leur vie, le sultan régnant met quelquefois une de ses résidences à la disposition de la vieille kadine et la laisse libre de vivre à peu près à sa guise.

Si je dois en croire les récits qui m'ont été faits par d'anciens serviteurs du cruel Abdul-Azis, ce dernier se serait montré d'une grande rigueur à l'égard des femmes qui avaient appartenu à la cour de son frère et prédécesseur, le sympathique et si débonnaire Abdul-Medjid.

Cette rigueur aurait même été jusqu'à expédier plusieurs de ces femmes, la kadine Servinass entre autres, dans un tout autre monde que celui du Vieux-Sérail.

Mais passons.

A l'heure où j'écris ces lignes, il existe encore, dans les appartements du vieux palais de la Pointe, celui-là même où se trouvent le trésor impérial, la bibliothèque et la mosquée qui contient les reliques sacrées, telles que l'étendard du Prophète, son manteau, sa barbe, des femmes du temps de Mahmoud, le père des sultans Abdul-Medjid et Abdul-Azis.

Les kadines qui deviennent mères ne sont pas soumises à cette réclusion. Celles-là continuent à demeurer au palais avec leur enfant, leur *arslanum* ou *petit lion*. Il va de soi qu'elles n'en sont pas moins soumises à une observation très rigoureuse et à un espionnage constant.

L'existence des kadines est loin d'être aussi monotone qu'on pourrait le supposer; elles peuvent non seulement sortir fréquemment, toujours avec l'autorisation de la sultane Validé, bien entendu, mais elles peuvent aussi aller passer quelques jours dans un des kiosques impériaux du Bosphore, soit pour changer d'air, soit pour se distraire en offrant l'hospitalité à quelques amies. Ces libertés étaient

surtout très fréquentes sous le règne d'Abdul-Medjid; son second fils, le sultan actuellement régnant, est loin d'être à ce sujet aussi libéral que son auguste père, et son esprit, toujours soupçonneux, le pousse à restreindre de plus en plus les libertés d'un harem où, par degrés, il est arrivé à introduire une certaine austérité.

En plus des promenades et des excursions que je viens d'indiquer, les kadines, comme toutes les autres femmes du sultan, passent leur temps à recevoir, quelques-unes à faire de la tapisserie et de la musique, à habiller des poupées, à jouer avec elles comme de grandes fillettes, toutes à banqueter et à réunir autour de leurs personnes tout ce qui peut charmer et distraire. De là, l'existence au palais d'un chiffre très respectable de danseuses, de musiciennes et de bouffonnes.

En plus de ces distractions et de ces légères occupations, les kadines se livrent aux mille intrigues dont fourmille la cour ottomane. Celles qui sont mères se voient déjà sultane Validé et se préparent à assurer le trône à leur fils, fût-ce même au détriment du suc-

cesseur officiel. Celles qui ne le sont pas font tout ce qu'elles peuvent pour le devenir, consultent pour cela les khodjas ou professeurs de magie, les deux ou trois sages-femmes attachées au harem impérial, sans omettre la sage-femme turque, dont le titre traduit en français est : *la maîtresse sanglante*, et dont la mission particulière est de provoquer ou de faciliter les avortements des femmes qui, par des raisons politiques ou autres, ne peuvent ou ne doivent pas devenir des *kadines effendis* ou mères de princes.

Rien de plus étrange que la physionomie de cette variété de sage-femme, dont je parlerai plus longuement et plus en détail dans l'ouvrage que je préparé sous le titre : *les Bas-Fonds de Constantinople*.

Ainsi qu'on doit bien le penser, la jalousie, cette passion si vivace chez toutes les femmes, passion s'appliquant à tout, se manifestant sous les formes les plus diverses, pouvant conduire celle qu'elle obsède d'une simple colère au crime, véritable dérèglement des fonctions du cerveau, fonctions qu'elle domine de toute sa haute et sauvage énergie, exerce une grande

influence dans toutes les imaginations féminines du palais.

Voici, à ce sujet, une anecdote très peu connue et que je tiens de la bouche même d'un des personnages intéressés dans l'affaire.

Deux des kadines les plus favorisées d'Abdul-Hamid nourrissaient l'une contre l'autre une jalousie qui, après avoir été latente pendant de longs mois, devait éclater d'une façon aussi tragique qu'inattendue.

Une de ces kadines est Circassienne, l'autre Rouméliote. Quant à leurs noms, le lecteur comprendra le sentiment qui m'oblige à les taire.

Un soir, vers minuit, — car on est noctambule au palais, et ce noctambulisme fait le désespoir des ministres et des grands dignitaires, appelés souvent inopinément près de leur maître à toutes les heures de la nuit, — les deux rivales en vinrent aux mains, après une longue et très ardente discussion. L'une d'elles, la Circassienne, saisit le petit poignard qu'elle portait et en frappa sa rivale. Cette dernière tomba en poussant un cri de folle terreur ; les femmes accoururent, et le sultan, immédiate-

ment averti, se précipita dans la pièce, témoin de la sanglante rixe.

A côté de sa rivale, étendue sur le moelleux tapis, la Circassienne gisait en proie à une violente attaque de nerfs. Abdul-Hamid ordonna aussitôt d'aller chercher son vieux médecin particulier et ami Mavrogény pacha, et, oubliant toute sa dignité, se précipitant sur le corps de la Circassienne, lui donnant les noms les plus doux, chercha, par ses caresses et par ses soins amoureux, à la ramener dans son état normal. Cette crise de nerfs avait si vivement impressionné le sultan qu'il ne voyait pas l'état de la femme frappée.

Plusieurs officiers d'ordonnance furent expédiés partout à la recherche du médecin. Ne le trouvant pas chez lui, ils se rendirent à Péra et, les uns prenant d'un côté, les autres de l'autre, ils visitèrent les endroits où ils pensaient pouvoir le trouver. — De ces endroits, je ne dirai rien par convenance. — Enfin, de guerre lasse, guidés par un de ses amis, aujourd'hui l'illustre astronome du palais, on fut le dénicher chez sa maîtresse de prédilection, la fille Sarah, dont il devait plus tard faire sa

femme légitime. On le ramena bride abattue à Yeldiz et on le précipita, plutôt qu'on ne l'introduisit, dans la demeure privée de son souverain, qu'il trouva étendu sur un sopha, pleurant comme un enfant, sous le coup d'une crise nerveuse, dont les conséquences se firent sentir pendant plusieurs jours.

La Circassienne, comme on le pense bien, fut rapidement remise des émotions auxquelles elle était redevable de la suprême joie que lui avait donnée son maître, en lui manifestant sa tendresse d'une manière aussi exclusive.

Quant à sa rivale, dont la légère blessure ne présentait aucun danger, elle se retira dans ses appartements après un premier pansement, plus malheureuse, plus humiliée par les préférences si démonstratives de son seigneur que par le coup qu'elle avait reçu.

Ce fut à partir de cet événement qu'ordre fut donné à Mavrogény pacha de ne plus quitter le palais, sans une autorisation formelle du souverain et d'y passer toutes les nuits sans exception.

Le galant Esculape dut se conformer à cet ordre si désagréable, car, cette fois, il n'y

avait plus à plaisanter avec Abdul-Hamid.

Aujourd'hui encore, quoique plusieurs années se soient écoulées depuis la scène que je viens de raconter, notre brave docteur, soumis à la même consigne, arrive au palais après le coucher du soleil et n'en sort que le lendemain matin, entre neuf heures et demie et dix heures à la franque[1].

Les sultanes sont, parmi les princesses impériales et les habitantes du harem, celles qui jouissent de la plus grande liberté. Leur titre officiel, tout en ne les soustrayant pas à l'influence de la sultane Validé ou à celle de la Hasnadar Ousta, leur donne des droits dont elles savent user et même abuser. En réalité, elles ne sont soumises qu'à l'intendante générale du harem, que cette dernière soit la sultane Validé, la Taïa kadine ou la Hasnadar Ousta.

Chacune de ces princesses impériales possède naturellement une petite cour ou daïra, qui formera plus tard le cadre des harems où elles iront demeurer après leur mariage.

Le harem des sultanes mariées est calqué

1. Voir à la fin du volume le tableau comparatif des heures turques et européennes.

sur celui du sultan; c'est là que se déverse le trop-plein de la population féminine du grand sérail. Organisé sur le même pied, il n'en diffère que par l'importance.

J'allais oublier, dans ma nomenclature de la hiérarchie féminine, les quatre grandes secrétaires intimes et privées de S. M. le sultan.

Quelle est la mission réelle de ces dames? Est-ce à elles que le padischah confie la rédaction de ses billets doux? Sont-elles chargées de la correspondance amoureuse du harem indistinctement? Voilà ce que j'ignore. Tout ce que je puis affirmer, c'est que leur style ne manque ni d'imagination ni d'élégance.

Je voudrais bien, pour satisfaire la juste curiosité de mes lecteurs, et particulièrement de mes aimables lectrices, leur donner plus de détails sur les... *travaux* qui incombent à ces quatre secrétaires. Mais, comme cet ouvrage est un livre vrai, un livre vécu, je me vois, bien contre mon gré, obligé de laisser la « folle du logis » satisfaire à leur légitime désir.

Les *kalfas* ou maîtresses sont tout à la fois les supérieures, les mères et les institutrices des alaïkes ou apprenties. C'est avec leur ar-

gent qu'elles achètent ces dernières. Ces jeunes esclaves, qui peuvent un jour devenir favorites et kadines, sont donc bel et bien la propriété des kalfas. A ce titre leurs maîtresses sont tenues de les habiller, de les laver, de les coiffer, de prendre soin de leurs effets, de garder leur argent et de les aider en toute circonstance. C'est à elles qu'incombe également la charge de marier l'alaïke le plus avantageusement possible, de constituer sa dot et de veiller à ses intérêts, comme pourrait le faire la plus vigilante des mères.

Singulière conséquence de la vie et des intérêts en commun, qui résulte d'une sympathie réciproque, la kalfa et l'alaïque, esclaves toutes deux, s'aiment et se soutiennent mutuellement, au point de ne jamais se séparer complètement, alors même qu'une des deux se marie.

Quand la kalfa est encore jeune, il est rare qu'un sentiment plus tendre que celui de la seule sympathie ne l'unisse pas à son alaïke. Constantinople est trop près de la fameuse Lesbos, — aujourd'hui Métélin, — pour que les mœurs de cette île si célèbre n'aient pas pénétré dans ses harems. Nombreuses sont donc

les aimables prêtresses qui tiennent à conserver, toujours vivace et actif, le culte de Sapho et à faire vibrer sa lyre harmonieuse, sans en omettre aucune corde.

Ce culte, si charmant, si suave, si au-dessus des autres cultes, s'il faut en croire ses fidèles prêtresses, n'est pas sans amener des scènes de jalousie dont la sourde violence ne peut être que difficilement comprise par nos froides imaginations. De là, naît plus d'une tragédie dont le dénouement se trouve dans la tasse de café, où le sucre a été remplacé par l'arsenic ou dans les sucreries, où la racine de *bou-néfa* — le père du remède, suivant l'expression arabe — joue le rôle de convoyeur vers les sphères éthérées du paradis céleste.

Quand vous voyez — et ici je m'adresse plus particulièrement à vous médecins de Constantinople — une jeune femme dépérir lentement sous le coup d'un mal invisible que vous vous empressez de classer parmi les tuberculoses ou maladies de poitrine, et vous savez tous combien de jeunes filles succombent ainsi dans les harems, songez, ô mes braves docteurs, dignes émules du fameux Sangrado,

ô vous tous qui chérissez tant les longues et coûteuses prescriptions, où se trouvent pêle-mêle les substances les plus hétérogènes, songez, dis-je, à la racine de bou-néfa, qui, si elle est inconnue de la plupart d'entre vous, n'est que trop bien connue de certaines khodjas et de plusieurs sages-femmes, s'occupant autant d'avortements et de magie que de leur art officiel.

La femme orientale a beaucoup d'analogie avec l'Espagnole. Comme elle, elle aime plus par orgueil, par distraction et par vanité que par ce sentiment tout d'affection, de tendresse et de dévouement qui caractérise l'amour de la Française. Quand la Turque se donne, elle se donne avec une sorte de rage et d'audace, qui lui fait tout braver et la rend autoritaire et absolue au suprême degré, quand elle n'est pas matée par un maître redoutable. Sa jalousie est donc une passion active, qui la porte à assouvir sur les autres la rage qui résulte de ce qu'elle considère comme des humiliations.

La kalfa forme ses jeunes élèves suivant ses goûts et leur enseigne les détails du service auquel elles sont destinées. C'est ainsi,

par exemple, que la kalfa, qui exerce les fonctions de première *cavedji*, ou faiseuse de café, apprend à ses alaïkes à préparer le café comme il faut, et à le verser à la maîtresse de la daïra et à sa compagnie suivant le cérémonial de la cour. Elles doivent aussi nettoyer et garder précieusement les riches services à café et à thé qui sont confiés à leurs soins. Cette garde doit se faire d'autant mieux, qu'il est de ces services en émail, enrichis de brillants et de pierres précieuses, dont la valeur est réellement considérable.

Les vieilles kalfas, celles qui ont renoncé au mariage, sont les dépositaires et les gardiennes des traditions et des usages du harem. C'est à elles que sont confiés les objets de valeur appartenant au sérail, tels que parures en diamants ou en pierreries, argenterie, pelisses, châles, broderies, etc.

Quand elles meurent, c'est le sultan qui hérite de tout ce que l'on trouve chez elles, y compris leurs économies personnelles.

Si une alaïke sortie du sérail meurt sans laisser d'héritiers, la loi musulmane veut que ce soit sa kalfa qui hérite de tous ses biens.

Elle est son héritière légitime, comme le sultan est l'héritier de tous les esclaves mâles et femelles achetés pour le palais.

On voit, par cette sage disposition de la loi qui régit les usages du harem, qu'une partie de ce qui est sorti du Trésor y retourne tôt ou tard.

Si nous ajoutons à cette nomenclature, déjà bien longue, des femmes ou plutôt des dames qui constituent les éléments du harem impérial, les musiciennes, les dames du corps de ballet, les comédiennes, parmi lesquelles se trouvent les conteuses et les lectrices, dont le chiffre dépasse deux cent cinquante, nous arriverons, en y comprenant les esclaves de bas étage, esclaves blanches et noires destinées aux gros travaux, à un total minimum de plus de quinze cents femmes [1].

Et maintenant, soyez donc surpris quand on vous parle des sommes énormes que l'État engloutit chaque année dans ce gouffre profond qui a nom : harem impérial!

1. Ce chiffre a été porté à 2,000 par plusieurs auteurs et en particulier par M[me] Kibrizli pacha.

CHAPITRE II

Les conseils de guerre et la justice militaire.

L'affaire des zouaves de la garde
impériale.
L'intervention de la clémence souveraine.

Nul pays ne serait depuis quelques années aussi bien réglementé et dans une voie de progrès aussi remarquable que la Turquie, s'il fallait juger du fond par les apparences. Malheureusement, il ne suffit pas de signer décrets sur décrets pour que les choses soient bonnes. Il faut que ces décrets, que toutes ces louables intentions soient suivis d'actes et de FAITS conformes. La bonne volonté est certainement une excellente chose, mais tout verbe qui ne porte pas des fruits est une manifestation avortée de la pensée, un signe d'impuissance fécondatrice.

En se préoccupant, après la terrible guerre

de 1876-77, de la réorganisation de son armée, alors en pleine désorganisation, n'existant plus qu'à l'état de hordes indisciplinées, profondément altérée dans ses principaux éléments, le sultan Abdul-Hamid semble avoir donné une grande attention à tout ce qui touche à la discipline de ses troupes. Il a compris qu'il y avait là un facteur puissant, qu'il était nécessaire de bien faire entrer en ligne de compte, si l'on voulait arriver à constituer une armée solide, homogène, apte à l'attaque comme à la défense, toujours prête à exécuter les ordres de ses chefs, capable, en un mot, de figurer dignement parmi les armées européennes les mieux réglementées et les plus civilisées.

Pour répondre à cette pensée du souverain, on remania, ou, pour être plus dans l'expression de la vérité, on fit tout un code militaire, calqué en grande partie sur les codes français et allemand ; on organisa la justice militaire en créant des conseils de guerre, chargés de veiller sévèrement à tout ce qui touche à la discipline des armées en temps de paix et en temps de guerre.

Il existe donc en Turquie une justice militaire, devant laquelle chacun possède les mêmes droits, égale pour tous, inflexible dans ses arrêts, soustraite aux influences du palais, ne reconnaissant pour maître que l'ensemble des lois qui découlent de son code, ayant des juges impartiaux, indépendants.

Oui, certes, tout cela existe... sur le papier et en théorie, absolument comme pour la justice civile; mais, en pratique, cette justice n'est réellement digne de son titre, c'est-à-dire indépendante, que lorsqu'elle n'est aux prises ni avec le sultan Backchiche, ni avec une grande influence morale, politique ou administrative.

Si donc elle n'est indépendante ni des influences financières, ni des influences des grands dignitaires, ni de celle des personnages plus ou moins puissants du palais, que dirons-nous quand il s'agira de l'Être qui est au-dessus de toutes les lois, de toutes les conventions et de toutes les réformes, le sultan?

Pour mieux mettre mes lecteurs en mesure d'apprécier cette justice militaire en toute connaissance de cause, je vais la faire fonc-

tionner devant eux, en racontant le fameux procès des officiers des zouaves de la garde impériale.

Le voici avec le tragique événement qui le suscita.

Depuis longtemps, une vive animosité existait entre les zouaves arabes, — zouaves à turban — et les zouaves albanais, — zouaves à fez seulement. Ces deux régiments, logés à Yeldiz dans deux casernes voisines, séparées par une petite esplanade, font partie de la 2me division du 1er corps d'armée (Constantinople). Cette division était alors commandée par un brave général, Ismaïl pacha.

Sous l'influence de cette animosité qui, plus d'une fois, avait dégénéré en haine violente, des faits graves, touchant à la discipline, s'étaient produits en dehors et même pendant le service. Les rixes devenaient de plus en plus nombreuses entre Albanais et Arabes. L'ordre souffrait de cet état de choses et, plus d'une fois, les officiers avaient vu leurs commandements non écoutés. La désobéissance s'accentuait chaque jour davantage. Un jour, un Albanais, insulté par son officier, avait pro-

lité de ce que ce dernier faisait son kief sur un sopha, dans le corps de garde, pour le tuer net d'un coup de fusil; un autre jour, c'était un Arabe qui avait outragé son supérieur au moment où il voulait lui infliger une légère punition, pour des voies de fait qu'il avait eues avec un Albanais.

Le général Ismail pacha avait, en différentes circonstances, insisté près du sultan pour qu'il lui fût permis d'envoyer les soldats les plus récalcitrants dans d'autres régiments, loin de la capitale. Mais Sa Majesté, dans sa crainte de mécontenter ses soldats, n'avait jamais accédé aux désirs du général.

Les choses en étaient là, quand vint le Baïram avec ses fêtes de trois jours, succédant à la nuit des hautes félicités — *Kadir-Gedjessi*. Le deuxième jour, vers onze heures du matin, les troupes du plateau d'Yeldiz, joyeuses du mois de solde qui leur avait été payé la veille, se livraient à divers amusements. Des marchands, des jongleurs, des musiciens ambulants entouraient les casernes, faisant de leur mieux pour gagner quelques piastres. Trois de ces musiciens s'étaient placés près de la

caserne des zouaves albanais, quand arrivèrent quelques zouaves arabes qui leur dirent de se rendre chez eux, devant leur caserne, où leurs camarades voulaient se livrer au plaisir de la danse.

« Nous avons de l'argent, ajoutèrent-ils, et nous vous payerons bien. »

Les Albanais refusèrent de laisser partir les musiciens et, d'un mot à un autre, on en arriva vite aux injures et aux coups.

Les Arabes vinrent au secours de leurs trois camarades ; les Albanais en firent autant... Des mains, on passa aux bâtons et aux pierres. Le sang commençait à couler. Les Arabes, moins nombreux, pliaient sous les efforts victorieux de leurs adversaires. La dispute menaçait de prendre les proportions d'un véritable combat.

Tout d'un coup, sans que l'on sache bien comment la chose se fit, qui en donna l'ordre, les clairons des deux troupes retentirent brusquement.

« Aux armes ! » fut le cri général. Chacun des combattants se replia dans sa caserne, s'arma rapidement et revint sur le premier champ de

bataille, plus acharné qu'au début de la rixe, commandé par des chefs improvisés, élus sous l'influence de la folle colère qui s'était emparée des amis des premières victimes.

Albanais et Arabes se rangèrent en bataille et se livrèrent à une fratricide fusillade.

Les rares officiers alors présents dans les casernes cherchèrent à calmer leurs hommes, mais leur intervention n'eut aucun succès. Ces forcenés n'écoutaient plus leurs commandants!

Aux premiers coups de feu, tirés presque sous ses fenêtres, le sultan avait tressauté, pris d'une subite panique. Le sélamlik et le haremlik, croyant à une révolution, étaient sens dessus dessous... Des officiers d'ordonnance furent immédiatement envoyés dans la direction, où la fusillade éclatait de plus en plus vigoureuse et précipitée; d'autres allèrent chercher les maréchaux Dervich pacha, Ghazi Osman pacha, Fouad pacha, etc. Le général Ismaïl pacha fut également mandé près de Sa Majesté.

Dervich pacha, alors présent au palais, accourut un des premiers près de son maître

et, profitant d'un moment où la fusillade se ralentissait, lui annonça qu'il ne s'agissait que d'une manifestation de joie à la mode arabe, c'est-à-dire d'une *fantasia* faite en l'honneur du padischah et du mois de solde que les troupes venaient de toucher.

« Du reste, ajouta-t-il, Sa Majesté peut se rassurer, j'ai donné des ordres pour faire cesser cette bruyante manifestation. »

Malheureusement pour le digne maréchal et la véracité de son récit, *la joyeuse manifestation*, un moment calmée, recommença plus bruyante, plus terrible qu'avant; cette fois, la fusillade prenait des proportions réellement inquiétantes. La vérité, c'est que les hommes des deux régiments de zouaves, alors présents dans leurs casernes, s'étaient répandus en tirailleurs, se fusillant presque à bout portant, comme de véritables enragés, trop grisés par l'odeur de la poudre, la vue du sang, les cris et les vociférations des blessés, pour pouvoir écouter les officiers qui, au milieu du feu, cherchaient à faire rentrer leurs hommes dans le devoir.

Informé par un de ses hommes de ce qui se

passait, le général Ismail pacha, alors à Béchiktache, bien loin de se douter de la sanglante tragédie dont les actes se déroulaient sur le plateau d'Yeldiz, prit immédiatement un cheval et arriva bravement, ventre à terre, au milieu des troupes mutinées. A son aspect, un sergent se précipita sur lui et fut grièvement blessé à l'épaule au moment même où il lui tenait l'étrier; sans la présence de ce sous-officier, la balle atteignait le général en plein abdomen.

Se sentant impuissant à maitriser la rage de ses hommes, Ismaïl pacha fit avancer une batterie, plusieurs bataillons d'autres troupes et le peu de cavalerie dont il pouvait disposer.

Pendant que se passaient, sur le plateau, ces sanglantes scènes, le désordre était complet au palais; chacun, sérieusement effrayé, croyant, peut-être de bonne foi, à un complot militaire, tremblait et pour lui-même et pour le sultan. Ce dernier envoyait ordre sur ordre, aides de camp sur aides de camp; il faisait appeler ses ministres, ses maréchaux, ses chambellans... Les femmes se réunissaient, sous le coup d'une panique bien naturelle, anxieuses, épouvantées, ne sachant pas à qui

en voulaient les mutins, mais bien convaincues que le palais était attaqué de vive force.

Enfin, aidés de quelques maréchaux et des officiers arrivés sur le lieu du combat, le général Ismaïl pacha fit cesser le feu et ramena l'ordre parmi les troupes révoltées.

Les secours médicaux arrivèrent, et l'on s'occupa de ramasser les morts et les blessés.

Le combat avait duré en tout plus d'une heure et demie.

Quand on compta les victimes, on touva sept morts et plus de cinquante blessés.

Ces derniers furent transportés à l'ambulance d'Yeldiz, située sur le lieu même de la lutte; quant aux morts, ils furent inhumés le même soir, avant le coucher du soleil, suivant la loi et les usages musulmans.

Parmi les blessés, plusieurs succombèrent durant les jours qui suivirent cette terrible rixe. Ceux qui se rétablirent furent versés dans d'autres régiments, en compagnie de la plupart de leurs camarades, tous expédiés, non en une seule fois, brusquement, mais par escouades, en plusieurs semaines, dans les corps d'armée du Hedjaz et de la Turquie d'Asie.

Le soir même du combat, les principaux officiers des deux régiments de zouaves et leur général en chef, Ismaïl pacha, furent arrêtés et mis au secret.

Sur l'ordre formel de Sa Majesté, on constitua un conseil de guerre composé ainsi qu'il suit :

Président : le maréchal Samih pacha.

Juges : les maréchaux Djemil pacha, l'ex-gouverneur du vilayet d'Alep...., Mahmoud pacha, renégat polonais, et Ali-Nizanir pacha, les généraux de division Nedjid et Ahmed-Vahib pachas, puis un autre divisionnaire..., dont le nom m'échappe.

Soit un total de sept officiers supérieurs.

Les accusés étaient au nombre de quinze.

Voici les noms et les grades des principaux :

Le général de division Ismaïl pacha, le vaillant et honnête commandant de la 2me division du 1er corps d'armée;

Le général de brigade Hussein pacha ;

Le lieutenant-colonel Tewfik bey ;

Le colonel Ahmed bey ;

Le major Edhem effendi, commandant du 2me bataillon du régiment des zouaves à fez, albanais ;

Ali effendi, adjudant-major du même bataillon.

Ils avaient tous à répondre à l'accusation de *négligence dans le service.*

La cour martiale, instituée *ad hoc*, prononça immédiatement, après une rapide enquête, des condamnations *relativement bien sévères* pour les accusés. Les jugements furent soumis à Sa Majesté dans le *mazbata* que Djemil pacha lui apporta le même soir.

Dans ce jugement, le général Ismaïl pacha était condamné à UN mois de prison.

Cette sentence, déjà bien rude pour ce vaillant soldat, ne satisfit ni le sultan ni le maréchal Djemil pacha.

Ce dernier, qui a beaucoup de choses à se faire pardonner, dont la conduite pendant son gouvernement d'Alep a donné naissance à tant de plaintes en dilapidations, prévarications, etc., qui, pour ses débuts, avait été expulsé de l'École militaire pour des faits que je n'ai pas à qualifier, profita du mécontentement qu'il lisait sur la physionomie de son souverain pour accuser ses collègues de parti pris en faveur des officiers coupables.

Comme courtisan, cette accusation était peut-être habile, mais elle était bien certainement indigne d'un homme de guerre, d'un maréchal !

Abandonné à ses propres inspirations, Abdul-Hamid se fût probablement contenté des peines édictées par cette première réunion de la cour martiale. Il s'en fût contenté parce qu'il est essentiellement humain, ayant horreur de l'injustice ! Mais, sous la pression morale exercée par le maréchal, sous la crainte constante d'un complot possible, d'une rébellion militaire pouvant amener, plus tard, des conséquences fâcheuses pour la stabilité de son règne, il se laissa aller aux suggestions de Djemil pacha et lui rendit le *mazbata,* avec ordre de réunir à nouveau le conseil de guerre.

Cette fois, les accusés ne se présentaient plus devant des juges ; ils allaient se trouver devant des hommes, devant des soldats, ne connaissant plus qu'une consigne :

Obéir au sultan, fût-ce même contre les lois et contre leur conscience !

Un seul, parmi ces maréchaux et ces généraux, se montra à la hauteur de son rôle ; un seul osa désobéir au maître pour obéir à sa

conscience de soldat. Un seul se montra digne de l'estime de son souverain en refusant de se soumettre à une suggestion malsaine. Ce fut le général Nedjib pacha.

Ce divisionnaire, dont l'éducation et l'instruction absolument européennes font un des jeunes généraux ayant le plus d'avenir militaire de la Turquie, eut le courage de s'élever contre les ordres transmis par le maréchal Djemil pacha. Il déclara qu'ayant jugé d'après sa conscience et s'étant soumis à l'opinion de la majorité de ses collègues, opinion qu'il trouvait déjà bien dure pour de braves officiers victimes, en fait, d'une indiscipline déjà signalée par eux à différentes fois, il ne consentirait jamais à mettre sa signature au bas d'un jugement dicté, non plus par la justice, mais bien par le bon plaisir d'un souverain, dont l'esprit de droiture avait été certainement induit en erreur par de viles insinuations.

Une altercation assez vive se produisit alors entre l'honnête général de division et son chef hiérarchique, le général Djemil pacha.

Les accusés furent de nouveau amenés devant le conseil de guerre réuni pour la

seconde fois et, après de très courts débats, débats qui n'eurent lieu que pour la forme, bien entendu, ils s'entendirent condamner :

Le général de division Ismaïl pacha à un an de prison ;

Le général de brigade Hussein pacha à la dégradation militaire, à la perte de ses décorations et médailles et à un an de prison ;

Le lieutenant-colonel Tewfik bey à la dégradation militaire, à la perte de ses décorations et à deux ans de prison ;

Le colonel Ahmed bey, un Tcherkess renommé pour son courage et son énergie, à un an de prison ;

Le major Edhem effendi à la dégradation militaire et à la perte de ses décorations ;

L'adjudant-major Ali effendi à neuf mois de prison.

Ce second *mazbata* fut soumis à Sa Majesté par les membres du conseil de guerre.

Mais la clémence et la justice avaient pénétré dans le cœur du sultan, et, parvenu à se soustraire aux mauvaises suggestions du maréchal Djemil pacha et de plusieurs autres personnages de son entourage, il modifia ainsi

qu'il suit la deuxième sentence de la cour martiale :

Ismaïl pacha vit sa peine commuée en une année d'exil en Syrie ;

Le général de brigade Hussein pacha et le lieutenant-colonel Tewfik bey ne subirent pas la peine de l'emprisonnement, mais ils furent internés, le premier à Alep et le second à Tripoli de Syrie, sous la surveillance de la police ;

Le colonel Ahmed bey, gracié de la prison, fut attaché avec son grade à la division du Hedjaz ;

Le major Edhem effendi vit sa dégradation et la perte de ses décorations transformées en trois mois d'emprisonnement au Yémen, après lesquels il dut continuer à servir dans l'armée ;

Quant à l'adjudant-major Ali effendi, il fut gracié et condamné seulement à servir dans l'armée du Yémen.

Les journaux de Constantinople firent le silence sur les premières phases de la rixe et du procès que je viens de raconter. Ce ne fut que le 10 juillet 1888, alors que tout était terminé depuis plus d'une semaine, alors qu'un mois s'était écoulé depuis l'émeute des zouaves

de la garde, qu'ils parlèrent, sous la rubrique: *Clemence imperiale*, et de la sentence prononcée par le conseil de guerre et des grâces accordées aux condamnés par Abdul-Hamid.

Les condamnés partirent pour leurs différentes destinations en emmenant leurs familles, et voici comment un journal du pays raconta la chose le 11 juillet :

« Le jugement de la cour martiale, modifié par S. M. I. le sultan, a été notifié à chacun des condamnés, qui ont dû se mettre en route hier pour leurs destinations respectives. Les familles des déportés les accompagnent, sauf les enfants qui sont libres de rester ici. »

Que dites-vous de cette liberté accordée à des enfants?

Le 19 juillet, le général de division Nedjib pacha, membre de la commission d'inspection de l'armée, partit pour Héraclée, afin d'examiner, dirent les journaux qui annoncèrent ce départ, l'état des mines de houille. Quant à Djemil pacha, le dénonciateur de ses collègues du conseil de guerre, il continue à jouir des faveurs de son souverain et est plus puissant que jamais.

Cette puissance durera-t-elle?

J'aime à croire le contraire, car la justice et l'équité finissent toujours par dominer les fausses appréciations et les erreurs du sultan Abdul-Hamid.

Si les faits que l'on vient de lire s'étaient passés sous le sultan Abdul-Azis, il est certain qu'ils se fussent dénoués autrement. Ce névrosé couronné aurait tué de sa main plus d'un soldat et fait tomber la tête de plus d'un officier.

En mettant en parallèle la conduite du neveu et celle que l'on peut attribuer à l'oncle, n'est-on pas en droit de se demander avec effroi ce que sont en réalité toutes ces lois, tous ces grands mots de justice et d'égalité?

Qu'est-ce, en effet, qu'une organisation sociale dont tous les rouages, tous les instruments, sont soumis à la volonté d'un seul homme? N'est-ce pas de l'hypocrisie pure? Ne sont-ce pas des hochets jetés aux puissances européennes, des trompe-l'œil sous une forme plus ou moins civilisatrice ; et n'est-ce pas ici surtout que le vieux proverbe : « Tant vaut l'homme, tant vaut la terre », est applicable?

A la place d'Abdul-Hamid mettez un sultan absolument despote, fanatique, partisan des vieux errements, ennemi de tout ce qui constitue le progrès et les droits de l'humanité, et demandez-vous ce que, dans ces conditions, deviendrait ce fameux progrès vanté par les diplomates turcs, à tout propos et à tout venant.

Comprend-on maintenant comment il se fait que la Turquie soit le pays des plus grands contrastes et de l'imprévu, pays où tout est possible, où rien n'est stable que le bon plaisir d'un seul ?

Ce fut environ trois mois après les événements précités que le sultan, par décret impérial, nomma une commission chargée de reviser et de compléter le code militaire et d'élaborer un règlement pour le service intérieur de l'infanterie.

Cette commission a ceci d'important, pour nous autres Français, qu'elle a à sa tête le maréchal Dreyssé pacha, aide de camp général de Sa Majesté et figurant encore dans les cadres de l'armée française. Dreyssé pacha a sous ses ordres les généraux Vély-Riza, von der Goltz Camphoevener, Moustapha et Véhib pachas.

C'est la première fois, en effet, depuis 1870, que la France est appelée à une situation prépondérante, en la personne d'un de ses enfants au service de la Turquie. Espérons que notre compatriote saura se montrer digne de la faveur impériale et de l'importante mission qui lui a été confiée.

L'émeute des zouaves de la garde donna naissance aux racontars les plus inouïs. Le silence officiel qui s'était fait autour d'elle ne contribua pas peu à la diversité des appréciations constantinopolitaines, et le soir même de la rixe, on disait, dans Péra, qu'un coup de main avait été tenté en faveur de Mourad V. Le chiffre des morts et des blessés prit des proportions colossales. Les uns certifiaient avoir compté plus de cent morts, parlaient de cinq cents ou six cents blessés, d'une balle qui était allée frapper un meuble près de Sa Majesté; d'autres, tout en diminuant le chiffre des victimes, faisaient naître l'émeute du mécontentement général de l'armée et particulièrement des officiers, dont la solde n'avait pas été payée, ainsi que l'avaient annoncé les journaux.

Bref, l'événement prit des proportions d'au-

tant plus considérables qu'il avait été défendu à la presse d'en parler. Le silence et l'inconnu firent sur les imaginations pérotes l'effet que l'obscurité produit sur les poltrons. Tout fut commenté, agrandi dans des proportions étonnantes, et il est très probable que nos braves Constantinopolitains ne connaîtront la vérité que par la lecture de mon livre. *Amen!*

Quant aux journaux étrangers qui relatèrent le fait d'après leurs correspondants, suivant l'esprit plus ou moins partial de ces derniers, ils furent, comme d'habitude, signalés par les ambassadeurs ottomans et se virent défendre, pendant plusieurs jours, l'entrée du territoire turc.

CHAPITRE III

Notes, légendes et anecdotes.

La légende de l'âne, ou par quelle grâce miraculeuse prospèrent certains couvents de derviches.

Cette curieuse légende ou anecdote, comme mes lecteurs voudront bien la classer, m'a été racontée par le colonel Ahmed-Féhim bey, fils aîné du maréchal Dervich pacha, aide de camp général de S. M. I. le sultan.

Si je la donne ici, c'est qu'elle est très connue dans le monde musulman et qu'elle témoigne d'un esprit de scepticisme qu'on ne s'attendrait pas à trouver chez les enfants de Mahomet, dont la réputation de fanatisme farouche n'est pas plus méritée que ne le sont certains vices, certains défauts, qu'on se plaît à leur reconnaître, sur la foi de quelques auteurs

catholiques, à coup sûr plus intransigeants et plus fanatiques que ne le sont les Turcs.

En faisant connaître cette légende au monde européen, j'ai le vif regret de ne pouvoir la rendre avec le charme et le *naturalisme* qui existent dans la langue turque. Il est, en effet, des expressions, des tournures de phrases qui perdent toute leur saveur en passant dans une autre langue, cette langue fût-elle aussi simple et aussi précise que la nôtre.

Ceci dit, entrons en matière sans plus nous attarder.

Il y a, dans les environs de Damas, un couvent de derviches, célèbre par sa richesse et par les miracles qui s'y produisent, en faveur des fidèles qui viennent, en foule, prier sur la tombe sacrée, sinon du fondateur, du moins du saint personnage à la mémoire duquel le *turbé*[1] et le couvent furent élevés.

Un des moines de ce monastère, qui y était entré en bas âge, était poursuivi depuis queltemps par l'idée, bien naturelle et bien humaine,

1. Les turbés sont, en général, des tombeaux; mais on désigne plus particulièrement sous ce nom ceux qui sont élevés à la mémoire de grands dignitaires ou personnages.

de savoir ce qu'était devenue sa famille.

Notre derviche, qui cumulait avec ses fonctions celles d'horloger du couvent et des environs, avait acquis une certaine fortune dont, avant sa mort, il désirait distribuer une partie aux pauvres gens qui constituaient sa parenté.

Or, un jour qu'il venait de prier longuement sur la tombe sacrée, il fut demandé chez le chef des derviches. A peine introduit chez ce dernier, il se vit interrogé d'une façon aussi pressante que sympathique, sur la cause de la mélancolie qui, depuis quelque temps, hantait son cerveau au point de le rendre excessivement distrait et comme insensible à ce qui se passait autour de lui.

Notre derviche raconta alors qu'il avait vu dans un songe l'ange Gabriel et que ce dernier lui avait ordonné d'aller fermer les yeux de sa mère qui vivait encore, mais dont l'étape terrestre était sur le point d'être terminée.

Son chef, après lui avoir posé plusieurs questions auxquelles celui-ci répondit sans réticences, termina la conversation en lui disant :

— Comme tu as toujours été un fidèle serviteur, remplissant dignement tes devoirs, ne te

grisant que très rarement, non seulement je te donne, ô mon fils, l'autorisation d'aller voir ta famille, mais, pour te prouver ma satisfaction, je te prêterai un objet qui te sera précieux pendant le voyage et dont la bonne influence te portera bonheur.

Je te donne trois mois de congé, mais n'oublie pas d'être de retour à cette époque avec l'objet que je te confierai. Va, mon fils, et que Dieu soit avec toi pendant toute la durée du long voyage que tu vas accomplir.

Notre derviche que, pour la commodité du récit, nous appellerons Ahmed, fit rapidement ses préparatifs et, s'étant muni des objets les plus indispensables, se présenta à nouveau chez son chef pour lui faire ses adieux et baiser dévotement sa longue robe.

Le chef, la cérémonie achevée, le conduisit dans l'écurie et là, lui montrant un âne admirable de formes, les poils brillants, l'œil très doux et intelligent, ayant toutes les apparences d'une vigoureuse santé et les allures d'un âne qui a toujours été bien soigné, il lui dit :

— Voilà l'objet dont je t'ai parlé ; harnache-le et prends-le. Ce sera, et ton compagnon de

voyage et ton porte-chance. La seule chose que je te recommande, c'est d'en avoir bien soin et de le ramener au couvent tel que je te le confie En te prêtant cet âne, ô mon fils, je te donne la plus grande marque de bienveillance et d'affection qu'il m'est permis de te donner.

Et en disant cela, il tendit à son fidèle disciple une bourse contenant quelques livres. L'autre s'inclina profondément, les deux bras croisés sur la poitrine, et après avoir très respectueusement porté le pan de la robe de son supérieur à ses lèvres et à son front, il bâta l'âne, lui mit une bonne et solide bride et partit, accompagné de tous les vœux de ses coreligionnaires.

Plusieurs journées s'étaient écoulées depuis le départ de notre brave derviche quand, un beau soir, il s'aperçut que son compagnon de voyage refusait la paille qu'il lui avait choisie avec tout le soin possible. Inquiet, il résolut de passer la nuit près de lui après avoir fait ses ablutions et sa prière du soir. Il se leva à l'aube et aperçut intact le repas du soir de son compagnon. Après lui avoir adressé

quelques paroles bien senties, il se décida à continuer sa route, marchant à côté de l'âne.

L'état du pauvre baudet empira d'heure en heure et bientôt il se coucha sur le bord du chemin, les regards tristement tournés vers Ahmed.

Celui-ci, désolé, le caressait, lui parlait, lui prodiguait les encouragements, lui promettant de l'orge bien fraîche et de la paille encore plus belle que celle de la veille.

Mais caresses et promesses furent impuissantes, et le pauvre baudet expira, en proie à de violentes convulsions.

Grand fut le désespoir du brave derviche. Non seulement il regrettait profondément ce compagnon de voyage auquel il s'était vivement attaché, mais il pensait avec effroi à ce que lui dirait son supérieur, quand il apprendrait la mort de cet enfant du couvent. Car l'âne était bel et bien né dans le monastère où existaient encore son père et sa mère, entourés d'égards et de soins exceptionnels.

Son chef croirait-il à cette mort si étrange? Était-ce donc là le porte-veine qui lui avait été promis? Et, s'arrachant quelques poils de

sa longue barbe, Ahmed pleurait convulsivement toutes les larmes de son corps.

Mais la nuit venait, et puisqu'il était écrit que l'âne ne devait plus rentrer au couvent, il fallait prendre un parti ; mais que faire ?

Après avoir tour à tour accepté et rejeté plusieurs projets, Ahmed se décida à dépouiller l'âne pour en conserver la peau, et à enterrer le corps sur le bord du chemin.

Il était en train de vaquer à cette occupation, quand survinrent des voyageurs constitués en groupes divers. Plusieurs de ces braves musulmans, étonnés de voir ce derviche se livrant à la singulière occupation de dépouiller un âne, lui posèrent des questions qui ne laissèrent pas que d'embarrasser beaucoup le saint homme. Il crut voir, dans certaines de ces questions, la pensée qu'il avait dérobé cet âne pour commettre quelque sacrilège avec sa peau[1].

Une fois dans son cerveau, cette pensée s'y ancra avec une telle puissance que notre brave Ahmed se décida à cesser sa besogne

1. Certains khodjas, ou professeurs de magie, font des talismans avec la peau d'âne ; cela se pratique surtout dans les envoûtements.

d'équarrisseur et à enfouir tout l'animal, en conservant une oreille comme souvenir et comme preuve de son décès.

Il creusa donc une fosse suffisamment profonde et, après avoir recouvert d'une couche épaisse de terre la tombe où dormait *l'esprit* du baudet, alors que son corps allait subir la transformation inhérente à la matière, il résolut d'y placer quelques pierres, afin que la tombe, étant prise pour celle d'un musulman, fût respectée par les passants.

Mais l'aube était venue et le soleil commençait à rougir l'horizon de ses feux encore vagues et estompés. L'heure de la première prière du matin avait sonné. Ahmed, encore sous le coup de ses poignantes émotions, le corps brisé par les fatigues de la nuit, se mit à genoux sur la terre humide et commença ses dévotions, les regards dirigés vers la Mecque. A ce moment-là, un grand bruit s'éleva sur la route, et soudain toute une escorte composée de *zaptiés*[1] et d'effendis se présenta. C'était l'escorte du gouverneur du vilayet. Ce dernier se rendait

1. Soldats de police.

à Stamboul pour répondre aux nombreuses accusations de malversations et d'abus de pouvoir, qui avaient été formulées contre lui par plusieurs gros bonnets de la province.

En voyant ce derviche priant sur cette tombe encore fraîche, le gouverneur s'arrêta et demanda au saint homme ce qu'il faisait dans ce lieu solitaire. Celui-ci, sa prière terminée, s'approcha respectueusement de son interlocuteur et, pris d'une subite frayeur, n'osant pas révéler la vérité, balbutia qu'il s'était arrêté, en passant, pour prier sur la tombe d'un saint musulman, décédé tout récemment.

— Eh bien, écoute, lui dit le gouverneur, je vais à Constantinople pour voir le Grand-Vézir à qui des chiens, fils de chiens, ont adressé de faux rapports sur mon compte. Pendant mon voyage, tu vas rester ici et, nuit et jour, tu prieras pour que ce nouveau saint intercède pour moi. Si je reviens vainqueur de mes ennemis, je te donnerai tout le vaste terrain qui est là, et je te ferai construire un couvent dont tu seras le chef. Si je succombe sous les viles calomnies de ces chiens, tu seras pendu.

Et ce disant, le gouverneur ordonna qu'on

laissât des vivres et tout ce qui était utile pour mettre le derviche à l'abri, pendant les quelques semaines que devait durer le voyage. On donna donc une tente et des provisions à notre brave Ahmed, forcé ainsi d'interrompre son voyage à peine commencé.

Lorsque le gouverneur et son escorte eurent disparu dans un tourbillon de poussière, Ahmed s'assit sur le bord du chemin et laissa son esprit se livrer à de mélancoliques pensers.

« Par Allah ! murmurait-il, me voilà bien logé avec ce satané gouverneur, que Dieu confonde ! Que vais-je faire et comment mon pauvre compagnon de voyage pourra-t-il intercéder pour le succès et le triomphe de ce maudit chien, qu'Allah extermine comme il le mérite ? Certainement le Grand-Vézir fera justice et le destituera, car le coquin a dérobé plus d'une bourse et pressuré horriblement tout le vilayet. Est-ce donc là le fameux porte-bonheur dont me parlait le supérieur ? Ah ! mon pauvre couvent, je voudrais bien être encore dans tes murs, au milieu de mes bons compagnons ! »

Et le pauvre diable, continuant à se la-

menter, apercevait au bout de son aventure le lacet fatal promis par le gouverneur. Mais la résignation, cette résignation qui constitue une si grande force chez les musulmans, succéda à ses lamentations et, après avoir prononcé plusieurs fois la parole qui résume toute la doctrine fataliste musulmane : *In-Ch'-Allah!* Si Dieu veut! il se mit à l'œuvre, se préparant à passer le plus confortablement possible les semaines qui devaient s'écouler avant le retour, ou du gouverneur, ou de l'escorte chargée d'accomplir, bien certainement, les dernières volontés de Son Excellence.

Mais il était écrit que les lamentations d'Ahmed seraient vaines, car il était également écrit que l'intelligent pacha, dont la soumission au sultan Bakchiche était complète, porterait avec lui tous les éléments et toutes les preuves d'une vigoureuse défense, d'une défense triomphale. Ces témoignages austères et tout-puissants, qui devaient plaider avec succès près du Grand-Vézir la bonne cause du gouverneur, se composaient de plusieurs bourses contenant le quart du revenu du vilayet d'une année et de deux belles esclaves richement

vêtues, chargées de présents d'or et d'argent pour la femme favorite du Grand-Vézir.

Un mois s'était écoulé depuis le passage du pacha et de son escorte. Ahmed continuait à prier, non l'esprit de l'âne qu'il avait enterré sur le bord du chemin, mais le Dieu tout-puissant et miséricordieux.

Sa présence sous une tente, dans cette partie isolée de la route, n'avait pas manqué d'attirer l'attention des villageois résidant dans les environs et des voyageurs qui passaient, revenant de Damas ou s'y rendant. La chronique commençait à attribuer à cette tombe des vertus toutes particulières et, déjà, plusieurs fidèles étaient venus apporter de faibles présents à notre derviche, en le priant qui de guérir sa femme, qui de détruire le maléfice jeté sur ses troupeaux par un ennemi mystérieux. Plusieurs mères étaient même venues portant leurs enfants à qui elles faisaient embrasser la robe du derviche, et que celui-ci bénissait suivant le rituel de son couvent, c'est-à-dire par des passes et des pratiques magnétiques.

Ahmed soupirait toujours après le couvent

délaissé, mais, en somme, commençait à se faire à cette singulière existence quand, un beau soir, alors qu'il se trouvait encore en prière, le gouverneur se présenta subitement, entouré d'une escorte plus considérable que la première.

Mettant pied à terre, il s'avança rapidement vers le saint homme et, lui prenant le pan de sa robe qu'il porta rapidement à son front, avec de très grandes marques de respect :
— Que Dieu soit loué! s'écria-t-il. Tes prières, ô mon père, ont été exaucées. J'ai confondu mes chiens de calomniateurs, et, grâce à Dieu, à qui toute justice et toute louange soient rendues, je reviens plus puissant que jamais. Tu auras donc ce que je t'ai promis, car je veux qu'après ma mort ma dépouille repose dans le couvent que je vais faire construire autour de ce saint turbé, et dont je te nomme, dès aujourd'hui, le supérieur et le chef tout-puissant.

Le pacha ayant donné des ordres pour que l'on campât sur ce lieu, Ahmed y passa joyeusement la nuit en sa compagnie. Le lendemain, le gouverneur s'étant éloigné, non sans lui laisser des marques de sa générosité recon-

naissante, notre heureux derviche se prépara à la haute mission à laquelle, désormais, il allait vouer sa vie.

Une année s'était écoulée depuis les événements que je viens de raconter. La tombe du baudet s'était transformée en un riche turbé, surmonté de quatre beaux chandeliers d'argent doré et de riches et nombreux tapis. Un derviche, commis à sa garde, y passait nuit et jour en prière, avec la mission de maintenir allumés les grands cierges des quatre chandeliers. A côté, s'élevait un superbe couvent pouvant loger une vingtaine de moines et offrir l'hospitalité à un grand nombre de voyageurs. Avec la prospérité matérielle, la prospérité morale était venue et la réputation de sainteté d'Ahmed rayonnait maintenant dans toute la province. On ne parlait partout que de ses cures nombreuses et des bienfaits qui étaient répandus sur la tête de tous les fidèles qui s'adressaient au saint personnage, enterré dans le monastère.

Ahmed, qui avait singulièrement engraissé, jouissait de toutes les faveurs que le ciel lui avait départies et, par instants, finissait par

croire qu'il y avait effectivement quelque chose de surnaturel dans l'âne que lui avait confié son ancien chef.

Ce dernier avait bien entendu parler d'un nouveau couvent fondé par le gouverneur et habité par des derviches de sa confrérie; mais il avait d'abord attaché peu d'importance à cette nouvelle. Plus tard, quand il vit la concurrence que ces nouveaux derviches lui faisaient, quand il vit les présents et les cadeaux de toutes sortes diminuer sensiblement, la foule abandonner petit à petit le chemin de son vieux monastère pour celui de son jeune rival, il conçut l'idée de se mettre en voyage et d'aller voir, par lui-même, ce qui se passait dans ce nouveau couvent.

Il partit donc.

Dès qu'il fut arrivé au nouveau monastère, dont il ne put moins faire que d'admirer les belles proportions et l'air de prospérité qui y régnait, il demanda au frère portier à voir le supérieur.

Ce frère, après avoir reçu le vieux derviche avec les honneurs dus à son rang, le conduisit dans l'appartement occupé par son chef. Ce dernier était alors assis sur d'épais

et de moelleux tapis, les reins soutenus par une pile de coussins, en train de savourer béatement sa tasse de café et d'aspirer longuement, dévotement, les yeux levés vers le ciel, la fumée d'un excellent tabac brûlant dans une belle pipe, dont le long tuyau, en jasmin, était surmonté d'un admirable bout d'ambre, tout entouré de diamants, de turquoises et autres pierres fines.

A la vue de son ancien chef qui le regardait en souriant finement dans sa longue barbe blanche, Ahmed se leva précipitamment et s'avança rapidement vers lui, avec force salutations et courbettes. Les compliments d'usage échangés, il le fit asseoir à la place d'honneur qu'il occupait précédemment et, frappant dans ses mains, il commanda au jeune derviche qui venait d'entrer à cet appel de nouvelles tasses de café et un chibouck. Puis, avec l'assentiment de son vénérable visiteur, il s'assit à ses pieds, non sans s'être de nouveau prosterné devant lui, avec cette dignité qui caractérise le Turc de bonne compagnie.

Le café absorbé et les chiboucks de nouveau en fonction :

— Eh bien, mon fils, lui dit le vieillard, il me semble que tu as singulièrement prospéré depuis que tu nous a quittés ?

Alors Ahmed, très ému, raconta les événements qui s'étaient succédé depuis son départ, en compagnie de l'âne que lui avait confié son digne supérieur. Il raconta la mort de son cher compagnon de route, ses angoisses, son désespoir à l'idée de revenir au couvent sans le baudet ; bref, il n'omit aucun des singuliers détails des événements précités. Puis, arrivé à la fin de son récit, pour mieux convaincre son chef qui l'avait écouté silencieusement, se contentant de sourire paternellement et de passer sa belle main blanche, encore légèrement potelée, dans sa longue et soyeuse barbe, il se leva et, ouvrant une petite cassette placée dans une niche de la muraille, il en sortit l'oreille de l'âne qu'il montra au vieux derviche, comme la preuve évidente de la véracité du récit qu'il venait de faire.

Le vieux moine, lui faisant signe de remettre l'oreille en place et de revenir s'asseoir près de lui, lui dit avec son bon sourire et une certaine malice dans l'expression de ses yeux :

— Dis-moi, ô mon fils, ô mon fils bien-aimé, la gloire de mes vieux jours, qu'as-tu fait au couvent pendant les trente années que tu y as passées ?

— Mais, répondit l'autre, je croyais avoir rempli mes devoirs en honnête homme... j'ai prié la nuit et le jour sur la tombe du grand saint qui y est enterré.

— Eh bien, lui répondit son vieux chef devenu son collègue, tu as prié, ô mon fils, sur la tombe du grand-père de l'âne que je t'ai donné !

Légende de la tour de la jeune fille ou tour de Léandre.

Voici la seconde légende de la tour dont j'ai parlé dans mon premier chapitre. Ainsi que le lecteur le verra, tout en se rapprochant beaucoup de la légende racontée par Mme Kibrizli pacha, elle en diffère sur plus d'un point et possède un caractère poétique plus digne de cet admirable pays où, sous l'influence magique de la lumière, les choses les plus banales

revêtent les apparences les plus séduisantes.

Elle a également, sur la première, l'avantage de mieux répondre à l'esprit fataliste des Ottomans, c'est-à-dire qu'elle présente cet esprit sous un jour plus vrai et plus fidèle, car il ne faut pas l'oublier, la fatalité de la philosophie musulmane n'est jamais absolue, comme l'ont dit un trop grand nombre d'auteurs, mais bien conditionnelle, c'est-à-dire soumise, en fin de compte, à la volonté suprême de Dieu, ce qui la rapproche singulièrement de cette partie du dogme chrétien.

Un empereur grec — vous voyez que ce n'est plus d'un sultan qu'il est question cette fois-ci — possédait une fille dont l'éclatante beauté avait soulevé la jalousie et la haine de ses sœurs et de tout le personnel féminin du harem.

Un jour que des tziganes s'étaient introduites au palais, une d'elles, ignorant à qui elle s'adressait, annonça à la jeune princesse, alors âgée de neuf ou dix ans, qu'elle périrait, à l'âge de dix-huit ans, des suites de la morsure d'une vipère. Cette prophétie impressionna tellement la petite princesse qu'elle tomba gra-

vement malade. Son père, ayant su les causes de l'état de souffrance de sa fille, résolut, pour calmer ses alarmes, de faire construire une tour en plein Bosphore et d'y mettre sa fille chérie jusqu'à l'époque prédite par la tzigane.

On construisit donc, sur le banc de Scutari, la fameuse tour dite également de Léandre et, dès l'âge de quinze ans, la jeune princesse y fut enfermée avec plusieurs de ses compagnes, ainsi que quelques serviteurs choisis parmi les plus dévoués.

Lorsque l'époque qui, suivant la prédiction, devait marquer si tragiquement la fin de la jeune princesse fut arrivée, il se trouva qu'un jeune poète, qui traversait souvent le Bosphore dans les parages de la tour en question, s'éprit follement de la jeune princesse dont tout Byzance s'entretenait et qu'il avait entrevue, accoudée à la balustrade entourant la tour.

Résolu d'informer l'illustre prisonnière des sentiments qu'il nourrissait à son égard, il s'approcha un jour très près de la tour et déposa un gros bouquet de fleurs, parmi lesquelles il avait placé une pièce de vers faite à cette intention.

La jeune princesse, à laquelle le manège du poète n'avait pas échappé, s'empressa, dès que celui-ci se fut un peu éloigné, de s'emparer de ces fleurs.

A peine les avait-elle prises et commençait-elle à en aspirer les doux parfums qu'une petite vipère, s'échappant du sein du bouquet, la mordit vivement au bras droit.

Les compagnes de la princesse et tous ses serviteurs poussèrent immédiatement de grands cris et se montrèrent vivement effrayés du terrible accident qui, dénotant chez eux une surveillance imparfaite, pouvait amener leur mort, car il était certain que l'empereur, dont les ordres avaient été formels, ne leur pardonnerait pas le décès de sa fille bien-aimée.

L'auteur de cette tragique aventure avait entendu les cris poussés par l'entourage de la princesse, et, malgré la peine de mort édictée pour tous ceux qui voudraient pénétrer dans le petit îlot, il y dirigea sa barque vivement et n'eut pas de peine à y pénétrer, grâce au désordre qui régnait parmi ses habitants.

Il se précipita vers la jeune princesse alors évanouie, et lui saisissant le bras mordu, il ap-

pliqua ses lèvres avec passion sur la petite plaie, suçant intrépidement le sang qui en jaillissait.

Quand la princesse revint à elle, elle vit son amant à ses genoux, les regards humectés par de douces larmes, le visage resplendissant de tendresse infinie.

L'empereur fut immédiatement averti de ce qui s'était passé et quand il sut que l'événement, accompli juste à l'époque fixée par la prophétesse, n'avait été conjuré que par l'amour du poète, il n'hésita pas à reconnaître le sacrifice de ce dernier en accordant la main de sa fille à l'homme qui, pour la sauver, n'avait pas hésité à sacrifier sa propre existence.

Comme les contes de fées de notre charmant Perrault, la gracieuse légende ajoute que nos amants vécurent très longtemps, parfaitement heureux et qu'ils eurent beaucoup d'enfants.

C'est en souvenir de cet événement que les Turcs ont donné à cet endroit le nom de *Kis-kalassi*, ou tour de la jeune fille.

L'art de payer ses dettes en s'enrichissant

Si Fuad pacha a été un des plus grands et des plus fins diplomates de la Turquie moderne, il faut reconnaître qu'il sut choisir admirablement les collègues de son long ministère. Esprit fin, observateur et sceptique, il témoigna souvent d'un cynisme qui ne pouvait avoir sa raison d'être qu'au sein de la société corrompue, au milieu de laquelle s'écoulèrent ses longues années de Vézirat.

Lorsqu'il voulut nommer le *Sèraskière*, ou ministre de la guerre, afin de faire face aux nombreux *desiderata* qui résultèrent de la guerre de Crimée, il hésita, pendant plusieurs jours, entre M... et Riza pachas.

Le premier, disait-il à un de nos compatriotes, alors officier instructeur à la nouvelle école militaire, est un parfait honnête homme, brave et courageux, qui ne *volera* jamais un *para* au gouvernement; mais il ne possède pas, malheureusement, l'énergie et l'audace que j'estime absolument nécessaires pour imposer

les réformes indispensables à notre nouvelle organisation militaire..... Riza pacha, lui, a toutes les qualités qu'exige un semblable poste; mais il a de telles dettes et de telles notions sur la propriété d'autrui qu'il fera certainement main basse sur la caisse du ministère. Puis, après un assez long silence : « Bah! s'écrie-t-il, en souriant de son sourire narquois qui est resté proverbial en Turquie, il ne volera pas tout, et il en restera assez pour faire un peu de bonne besogne. »

Et ce fut ainsi que Riza pacha fut nommé ministre de la guerre.

Le choix était heureux. Le nouveau séraskière ne tarda pas à réaliser les espérances que son chef, le Grand-Vézir, avait fondées sur ses talents organisateurs.

Il ne vola ni plus ni moins que beaucoup d'autres; et, s'il parvint rapidement à payer ses dettes et à amasser la grande fortune qu'il laissa en mourant, dans son admirable propriété de Cady-Keuy, il le fit, la plupart du temps, sans toucher au trésor du *Séraskiérat*.

Parmi les moyens des plus originaux qu'il employa pour se débarrasser de ses créanciers

les plus tenaces, je citerai celui qui a trait à l'Arménien A... effendi.

Que mes lecteurs en jugent :

A... effendi, alors petit banquier, ou plutôt *séraf*, c'est-à-dire changeur de Galata, avait, en différentes fois, prêté à Riza pacha une somme qui, avec les intérêts accumulés, s'élevait à neuf ou dix mille livres turques[1]. Depuis l'avènement de son débiteur au Séraskiérat, notre Arménien cherchait à obtenir, à l'aide de courbettes de plus en plus accentuées, sinon la totalité de la somme qui lui était due, au moins un acompte satisfaisant.

Jusqu'ici ses démarches étaient restées infructueuses; mais, un jour qu'il allait gravir le perron conduisant chez son illustre client, il se heurta à Son Excellence. Cette dernière, de très bonne humeur ce jour-là, l'accueillit le sourire sur les lèvres, et répondit à son profond *témela*, ou salut à la turque, par une cordiale poignée de main; puis, faisant approcher sa voiture au milieu de la foule de solliciteurs qui se pressaient autour du Séraskiérat,

1. De 20.000 à 23.000 francs.

il invita le séraf à y prendre place, et, pour mieux marquer la politesse qu'il lui faisait, s'effaça, en ordonnaut à celui-ci de monter le premier. Ahuri par cette marque inusitée de déférence, le créancier fit décrire à son épine dorsale un arc complet pour mieux marquer la servilité respectueuse du témela, qu'il répéta précipitamment trois ou quatre fois, en reculant un peu à chaque salutation ; Riza pacha mit un terme à ses nombreuses démonstrations de respect en lui disant brusquement.

— Monte, et assieds-toi... à gauche.

L'Arménien, en voiture, occupant la place d'honneur, suivant les usages turcs, le Séraskière donna l'ordre à son cocher de faire deux fois, et lentement, le tour de la place du Séraskiérat.

Je ne chercherai pas à vous dépeindre l'émotion du créancier, ainsi comblé d'honneurs par son débiteur; ce dernier fut, du reste, charmant avec lui, parlant de tout, excepté, bien entendu, de la fameuse créance.

Quand la voiture eut fait deux fois le tour de la place, Riza pacha ordonna à son cocher d'arrêter, et, ouvrant la portière, dit à son

créancier, sans rien diminuer de son sourire aimable :

— Maintenant, descends et va-t'en... tu es payé!

On juge de la stupeur de notre Arménien, ainsi planté, à l'extrémité de la place.

— Comment, pensait-il encore tout ahuri, que veut-il dire avec sa phrase : « Tu es payé. » Comment suis-je payé? Croit-il donc que je vais me contenter de cette promenade en voiture.

Et, tout songeur et anxieux, A... effendi se dirigea vers sa demeure, l'esprit torturé par d'horribles doutes et le cerveau en feu. Le pauvre diable passa toute la nuit blanche, cherchant comment il pourrait arriver à se faire payer de son impitoyable débiteur, sans s'exposer à la *bastonnade* qu'il entrevoyait à l'horizon.

Au petit jour seulement, le sommeil vint apaiser ses anxiétés en le plongeant dans cet oubli de la vie, qui est comme la préface de la mort.

Il était neuf heures, à la franque, quand son domestique vint l'éveiller.

— Effendi, lui dit-il, avec le respect du serviteur oriental pour son maître, il y a là, dans la salle d'attente, un grand nombre de personnes qui, toutes, demandent, avec un empressement que je n'ai jamais vu chez nos visiteurs, à vous entretenir en particulier, pour affaires urgentes. Étonné, le séraf se leva, et, passant dans une pièce voisine, il donna l'ordre d'introduire le premier des visiteurs, et de lui apporter son café et ses cigarettes.

— Effendi, dit le visiteur, en gratifiant notre banquier d'un salut des plus respectueux, je viens vous prier de me rendre un bien grand service, service dont je suis prêt à reconnaître l'importance par un sérieux backchiche.

Et, comme en disant ces mots il déposait sur la table une liasse de *caïmés-lirasci,* ou bons du Trésor, le séraf lui demanda en quoi il pouvait lui être utile.

— Voici ce dont il s'agit, dit le solliciteur. J'ai un stock considérable de draps que je destine à l'armée turque, et que je voudrais faire accepter par Son Excellence Riza pacha. Or, comme j'étais hier sur la place du Séraskiérat, j'ai vu dans quels termes vous êtes avec elle,

et cela m'a suffi pour me convaincre qu'il dépend de vous que mon affaire soit faite. Veuillez donc, je vous prie, parler de cela au ministre, et dites-moi ce que vous désirez pour votre commission.

L'opération, ainsi conduite, fut lestement terminée, et les deux compères se quittèrent enchantés l'un de l'autre.

Le premier voyait ses draps, plus ou moins solides, recouvrant les braves soldats turcs ; le second apercevait, dans un avenir prochain, une série de liasses de *caïmés-lirasci* venant rejoindre celle qu'il venait de serrer dans son tiroir.

A midi, plus de dix solliciteurs s'étaient présentés dans des buts analogues au premier.

Celui-ci avait des cuirs qu'il voulait vendre ; l'autre, des objets de harnachement ; un troisième, une quantité de fourrages plus ou moins avariés ; le quatrième, de l'orge et de l'avoine ; le cinquième, des fusils et des sabres ; bref, chacun avait une marchandise quelconque dont il voulait se débarrasser, en la vendant, le plus cher possible, au nouveau ministre de la guerre. Quand tous ces braves gens furent

partis, non sans laisser des preuves palpables de leur bonne volonté entre les mains de notre banquier, celui-ci se leva, grandi de dix coudées, convaincu qu'il avait en lui un peu de la majesté et du pouvoir de son illustre débiteur le Séraskière.

Il comprit alors l'importance réelle de cette phrase qui l'avait tant bouleversé la veille : — Va-t'en... tu es payé!

Après avoir joyeusement déjeuné avec sa famille, A... effendi envoya chercher une voiture, et se fit conduire rapidement au Séraskiérat. Pendant que la voiture l'emportait vers son cher débiteur, il supputa ce que pouvait lui rapporter la réalisation des offres qui lui avaient été faites le matin. Le résultat de ce calcul fut qu'il toucherait une somme bien supérieure à celle qui lui était due par Riza pacha.

Dès qu'il fut en présence de ce dernier, non sans avoir fait antichambre assez longtemps, il s'inclina très bas, très respectueusement, et, sur la question qui lui fut posée par le ministre de la guerre, question relative au but de sa visite, question faite avec cette expression fine

et moqueuse qui ne se rencontre que chez le turc diplomate, il répondit :

— Je viens vous prier, Excellence, de bien vouloir m'emprunter encore quelques mille livres, et... de me garder toujours votre précieuse amitié!

Les poissons de Baloukli.

Cette légende remonte au jour de la prise de Constantinople par les troupes triomphantes de Mahomet II le Conquérant. Elle est absolument grecque et témoigne hautement des aspirations secrètes qui n'ont jamais cessé d'exister chez les Byzantins, même pendant les jours les plus néfastes et les plus sombres de leur histoire.

La scène se passe au couvent de Baloukli, situé près de l'hôpital du même nom, en dehors des murailles qui virent la défaite du dernier empereur grec de Byzance et le triomphe du croissant sur la croix.

A l'heure même où Mahomet II pénétrait à cheval dans le magnifique temple consacré à

sainte Sophie, et appuyait sa main sanglante sur une de ses colonnes, en criant à haute voix la formule sacrée de l'Islamisme : « Dieu seul est Dieu et Mahomet est son prophète ! » un moine du couvent de Baloukli préparait son déjeuner en faisant frire des poissons dans l'huile bouillante.

Tout à coup des fidèles, sous le coup de la terreur la plus vive, accoururent hors d'haleine, annonçant au bon moine la mort de l'empereur Constantin XII et l'entrée des Turcs des infidèles, dans Byzance.

Le moine, incrédule, s'écria :

— Je ne croirai à ce que vous m'annoncez que si Dieu fait un miracle en permettant à ces poissons de sortir de la poêle et de se jeter à l'eau.

Le nouveau saint Thomas avait à peine formulé ce vœu que les poissons, tout frits qu'ils étaient d'un côté, s'élancèrent de la poêle et, par un bond prodigieux, franchissant les murs de la cellule qui venait de s'entr'ouvrir, se précipitèrent dans la piscine qui existe encore à l'heure où j'écris ces lignes.

Devant cette preuve manifeste, le moine s'in-

clina sous la volonté de Dieu tout-puissant et, pour consoler la foule éplorée qui accourait, de plus en plus nombreuse, se réfugier dans le modeste couvent de Baloukli, il affirma hautement que, en accomplissant le prodige qui venait de se passer, Dieu avait voulu montrer qu'un jour le même événement s'accomplirait, mais en sens contraire, c'est-à-dire qu'un sultan succomberait sous les coups victorieux d'un nouveau Constantin et que ce jour-là, jour de victoire et de représailles, les poissons, rôtis d'un côté, reviendraient prendre leur place dans la poêle sacrée, afin que le repas du moine, si fâcheusement interrompu, puisse s'accomplir en paix.

Que dire de plus? Chaque année, à l'époque anniversaire de la prise de Constantinople et du miracle des poissons, les Grecs viennent en foule puiser à la piscine sacrée et regarder si les poissons continuent à jouir d'une bonne santé. Ce jour-là, le couvent est tellement encombré par les visiteurs que, pour y maintenir l'ordre et éviter les accidents, qui n'arrivent que trop souvent pendant les fêtes religieuses où le fanatisme grec s'exalte au-

dessus de toute expression, le gouvernement turc met à la disposition du couvent une compagnie de soldats échelonnés depuis l'extérieur jusqu'à l'entrée de la piscine, à laquelle on parvient par un escalier en marbre d'une vingtaine de marches.

La foule de croyants et de curieux appartenant à tous les cultes qui, pendant les trois jours que dure la fête de Baloukli, envahit le couvent et ses environs, s'élève à plus de cent mille personnes.

Inutile de dire, n'est-ce pas? que ces trois jours sont des journées bénies pour les dignes pères de Baloukli, car ils rapportent, en présents divers et en argent, de quoi entretenir les fidèles serviteurs du Christ pendant plusieurs mois.

J'ajoute que, ce jour-là, il ne serait pas prudent de paraître sceptique à l'égard de ce fameux miracle. Il faut y croire, comme il faut croire qu'un jour viendra où le prêtre qui officiait au moment de l'entrée de Mahomet dans Sainte-Sophie reparaîtra pour terminer la cérémonie du saint sacrifice de la messe, si tragiquement interrompue.

Et croyez-moi, chers lecteurs, et vous surtout, aimables lectrices, mieux vaut encore paraître incrédule devant les Turcs que devant les Grecs, car le fanatisme de ces derniers est, en fait de croyances religieuses, bien supérieur à celui des premiers.

Histoire d'un déménagement, ou comment fonctionnent les municipalités turques.

Sous la rubrique « Choses de Péra », un rédacteur du journal le *Stamboul* a publié l'étude très humoristique qui suit :

Voici le temps des déménagements !

Ce mot, approuvé par le dictionnaire de l'Académie, donne la chair de poule à bon nombre de personnes, — à un mien ami, surtout, qui n'a jamais pu déménager sans qu'un bouleversement des êtres et des choses ne précédât cet acte.

Ceux qui, l'été, vont à la campagne, et l'hiver reviennent à Péra, sont, pour la plupart, vic-

times des migraines, de l'omnipotence municipale.

Le *tcheup parassi* et le *verghi!*

Quelle mine à tracas, quelle source de controverses, quelle thèse à variantes vexatoires et assommantes!

Ils ne le savent peut-être pas, les heureux qui envoient leurs intendants ou leurs valets prendre livraison du *teskéré* de déménagement.

Je vais ici leur en dire deux mots. Ce récit m'a été fait par un de mes bons amis et j'ai des raisons de le croire exact.

Je laisse la parole à mon ami :

Tu me connais, je me fiche bien d'aller en villégiature, moi qui dois me trouver à mon travail de bon matin pour ne le quitter qu'à une heure assez avancée du soir. Mais la femme, il y a la femme! Elle vous dit bien, à son tour, l'hypocrite :

— Tu sais, cela m'est bien égal d'aller passer l'été à la campagne. Mais les enfants, mon ami, il y a les enfants!

J'ai toujours omis de demander aux enfants si tel était réellement leur avis... Mais laissons cela.

Devant porter une charrée de meubles à la campagne et ne pouvant m'occuper moi-même des « formalités » à remplir, j'ai dit à ma femme d'envoyer le domestique au VI[e] cercle municipal et de se procurer, contre payement du *tcheup parassi*, le permis de déménagement.

Il faut vous dire que j'habitais un petit appartement rue D..., à Péra. J'y ai demeuré quatre mois, je devais donc à la municipalité, pour mon compte, — n'ayant rien à démêler dans les affaires des autres locataires de la maison, — une somme de 20 piastres[1]. Et c'était largement payé.

Le cœur léger, j'allai au bureau. Mais voilà que, deux heures après, le domestique vient me prévenir, en soufflant, que la voiture avait été séquestrée par les agents et remisée dans la cour de la municipalité. En trois minutes je fus chez moi. Ma femme et les enfants étaient déjà partis. J'appris par le domestique que, jugeant qu'il était inutile d'avoir un *teskéré*, on s'en était passé, et il était arrivé ce qui était arrivé. Après un petit jurement, je me rendis

1. 4 fr. 50.

auprès de S. E. Blacque bey et le mis au courant de l'affaire. « Cela ne me regarde pas, adressez-vous au *mouhassébédji* », me répondit le président, avec une certaine bienveillance, je dois l'avouer.

J'allai chez le *mouhassébédji* et lui expliquai mon cas. « Adressez-vous à A... effendi. » Il s'agissait de dénicher A... effendi parmi les cinquante employés qui, installés dans leurs fauteuils devant des bureaux surchargés de paperasses, fumaient, buvaient du café, causaient avec leurs voisins, questionnaient les contribuables plantés devant eux, écrivaient ou ne faisaient rien du tout. La salle était immense et noyée dans une demi-obscurité, le ciel étant chargé ce jour-là et une fine pluie crépitant sur les vitrages. Je m'aventurai. Je dévisageai tour à tour les employés, mais ce manège ne m'apprit pas quel pouvait être A... effendi ; je priai quelqu'un de l'endroit de me l'indiquer.

— C'est qu'il y a une dizaine d'A... effendi dans ce bureau ! me fit-il avec un sourire ironique.

En effet, je m'adressai au plus oisif des employés, celui qui se taillait une plume depuis

une demi-heure, le priant de me tirer d'embarras.

— Vous voulez un *teskéré* ? — Oui, effendi. — Où demeurez-vous ? — Rue D... — Depuis combien de temps ? — Depuis quatre mois. — Où allez-vous ? — A T..., dans le Bosphore. — Et vous voulez un *teskéré?* Je répondis encore « oui » dans un gracieux sourire. — Très bien, fit-il. — Ça y est, je tiens mon *teskéré*, me dis-je. — Très bien, reprit l'employé. Adressez-vous à B... effendi. Et il m'indiqua son voisin. Je remarquai qu'il avait taillé sa plume et en reprenait une autre pour la retailler. J'allai me dresser devant B... effendi. — Que désirez-vous ? — Un *teskéré* de déménagement. — Où demeurez-vous ? — Rue D... — Depuis combien de temps ? — Depuis quatre mois. — Où allez-vous ? — A T..., dans le Bosphore. — Oui, alors il vous faut un *teskéré*, c'est juste. — Oui, effendi, c'est très juste. — Bien, très bien... Veuillez vous adresser à C... effendi. Et il me montra d'un signe de tête son voisin.

Celui-ci, avant de m'adresser la parole, feuilleta un grand registre et commença un cha-

leureux entretien avec les trois bonshommes qui s'étaient collés comme moi à son bureau. J'attendis dix minutes. — Effendi... hasardai-je. — Que voulez-vous? demanda-t-il en se mouchant (il était horriblement enrhumé). — Un *teskéré* pour T... dans le Bosphore. Je demeure rue D..., à Péra, depuis quatre mois. Je désire payer le droit de balayage et m'en aller, car mes meubles attendent dans la cour, et la pluie est loin de produire sur eux l'effet d'un plumeau. Je vous serais donc infiniment... Ah bien, ouiche! pendant que je lui narrais ma mésaventure, il continuait d'éternuer, de se moucher et de parler aux trois hommes. A un moment donné, il me regarda et me redemanda ce que je voulais. Je recommençai ma narration. — Ah! oui, il vous faut un *teskéré*... Et il reprit sa conversation avec les autres. Je commençai à transpirer. Au bout de quatre minutes il s'adressa derechef à moi. — Vous voulez un *teskéré*, dites-vous? Oui, mon effendi, pas autre chose. — Très bien. Et où demeurez-vous, s'il vous plaît?... C'était fort, par exemple! Mais que faire? Je renarrai mon histoire en m'épongeant le front. — Je comprends, dit-il,

Veuillez vous... La suite de la phrase se perdit dans un éternuement. Il me sembla cependant comprendre qu'il me disait de m'adresser en face.

J'allai en face. Je me cramponnai au bureau d'un quatrième employé. — Je serais heureux, mon bon effendi, d'obtenir un permis pour déménager. — Où demeurez-vous? — Rue D..., à Péra. — Depuis? — Quatre mois. — Où déménagez-vous? — A T..., dans le Bosphore. — Attendez un moment. Enfin, me dis-je, ça y est bel et bien pour cette fois. Après une dizaine de minutes, D...effendi me passa un papier. — Merci, vous êtes bien aimable. Qu'ai-je à payer, s'il vous plait? — Pardon, ce n'est pas pour vous. Veuillez remettre le papier que vous tenez à ce monsieur (il me désignait un individu en *chalvar* qui se tenait derrière moi). Je lui tendis le papier, alors un frisson glacial courait dans mon dos.

— Maintenant à vous, monsieur, me dit l'employé. Vous m'avez dit que vous désiriez un *teskéré?* — Oui. — Pour où? — Pour T.., dans le Bosphore. — Très bien, mais d'où? — De Péra, rue D... — J'entends. Ayez l'obligeance

de vous adresser à mon collègue que voici. Ça le regarde.

Son collègue me renvoya à un autre. Je roulai ainsi comme un paquet d'un bureau à un autre. Je ne sais qui me retenait de verser d'abondantes larmes Enfin, F... effendi m'écouta. Il appela un huissier et lui dit de m'accompagner chez moi pour vérifier le nombre de mois que j'avais logé dans la maison de la rue D... Nous nous mîmes en route. L'huissier questionna mon propriétaire qui lui répondit que j'habitais chez lui depuis quatre mois. Il questionna le *bakal*[1] du coin qui dit que c'était six mois. Il questionna les hamals[2] de ma rue qui dirent les uns deux mois, d'autres sept mois, plusieurs trois mois.

Le *bekdji*[3] réfléchit longtemps, compta sur ses doigts, et affirma que mon séjour dans cette maison pouvait remonter à cinq mois. Sérieusement renseigné, l'huissier retourna à la municipalité et répéta ce qu'il avait entendu dire. F... effendi se gratta l'oreille. En y ajoutant l'oc-

1. Épicier.
2. Portefaix.
3. Veilleur de nuit.

ciput et le bout du nez, ça n'aurait pas encore été de trop...

Tenez, mon ami, je vous fais grâce des autres péripéties de cette épopée, je finis par avoir mon *teskéré*, après avoir payé ce que je devais et ce que devait mon propriétaire en fait de droit de balayage. Cela m'était bien égal. Je tenais mon *teskéré!*

Maintenant, je pardonne de bon cœur à la municipalité la migraine qu'elle m'a fait attraper et qui a duré jusqu'au lendemain de ce jour mémorable.

Prenez cet exemple pour spécimen du fonctionnement de la bureaucratie turque; appliquez-le à toutes les branches de l'administration ottomane, en ne perdant pas de vue qu'il s'agit, dans ce cas, de la municipalité le plus en contact journalier avec les étrangers et les Européens, c'est-à-dire la mieux organisée, la mieux outillée, et vous aurez un juste aperçu

de la manière dont les employés de l'État remplissent leur mission, ainsi que du sans-gêne et du laisser faire qui caractérisent cette étonnante et typique bureaucratie constantinopolitaine.

TROISIÈME PARTIE



LE SULTAN MOURAD V

TROISIÈME PARTIE

Le Sultan Mourad V.

Est-il fou? — Enfance et éducation du prince. — Son libéralisme. — Son initiation à la franc-maçonnerie. — Son avènement au trone. — Conséquence de la mort tragique de son oncle Abdul-Azis. — Les docteurs Capoleone et Mavrogény. — Opinion du médecin aliéniste Liedesdorf de Vienne. — Déchéance de Mourad. — Sa conversation avec un ami intime. — Coup de main d'Ali-Suavi. — Conduite des loges maçonniques de Constantinople. — Cinq mille livres. — Une histoire diplomatique. — Résumé.

Depuis de longues années, par ordre supérieur, le silence et la nuit se sont faits sur tout ce qui touche Mourad V.

Isolé de tous ses amis ; ayant assisté, impuissant, à l'exil des uns, à la mort des autres, n'ayant plus ses serviteurs des premières heures, voyant de plus en plus se resserrer autour de lui le cercle d'une étroite et jalouse surveillance, le sultan légitime des Ottomans

passe ses tristes jours dans l'humble kiosque[1] du grand parc d'Yeldiz : véritable prison solitaire imposée par le sultan régnant, son frère cadet, Abdul-Hamid II.

Mourad n'est plus le sympathique, beau et charmant prince que l'on a connu. C'est aujourd'hui, après plus de douze années de captivité, de violentes émotions, de crises plus morales que physiques, un vieillard précoce, aux cheveux et à la barbe presque blancs !

Le front, ridé sous le travail constant de la pensée, n'en conserve pas moins une très grande pureté de formes et de lignes ; l'ensemble de la physionomie, assez fatigué, possède encore, peut-être avec une force plus expansive, toute la puissance, toute l'influence si captivante, par son expression de bonté loyale, des premiers jours de son avènement au pouvoir alors que, acclamé par une foule en liesse, il la saluait, joyeux de ces témoignages de popularité, de ses fines mains soigneusement gantées.

Le temps, en passant, triste et monotone,

1. Malta Kiosque.

sur cette auguste tête, lui a donné un reflet poétique d'un charme austère.

Il faut que nous revenions sur le passé et sur ce que nous avons vu dans le récit d'une révolution à Constantinople, pour mieux comprendre quel est l'état actuel du malheureux prince.

Méhémet-Mourad effendi est né le 21 septembre 1840. Il est donc dans sa cinquantième année et a deux ans de plus que son frère, le sultan régnant, Abdul-Hamid II.

Sa mère était Circassienne et a laissé une grande réputation de beauté. C'est certainement à elle qu'il doit l'élégance de sa physionomie et la pureté de ses traits.

Dès sa plus tendre enfance, il fut élevé en vue de la destinée qui l'attendait ; son père, qui avait pour lui une préférence bien marquée, assistait souvent aux leçons de son cher Mouradin, ainsi qu'il l'appelait, et cherchait, par tous les moyens possibles, à faire pénétrer dans son jeune cœur les sentiments de bonté, de libéralisme, de justice et de patriotisme qu'il possédait lui-même à un si haut degré. Abdul-Medjid, qui ne pouvait prévoir le règne si néfaste pour la Turquie de son neveu Abdul-Azis, se

plaisait à dire que son cher Mourad continuerait l'œuvre de réformes commencé par le sultan Mahmoud et saurait, avec le concours et la volonté d'Allah, la conduire à bonne fin, pour le relèvement de la gloire et du bien-être de la Turquie.

D'une nature très impressionnable, quoique d'une riche constitution et d'un bon tempérament, Mourad paraissait en effet destiné à jouer ce grand rôle.

Ses premiers professeurs pour le turc furent Férid effendi et Omer effendi, surnommé Kerdan-Kiran ou *l'homme à la gorge qui remue*. Il eut en même temps, pour professeur d'arabe, le savant et illustre cheik Hafouz effendi.

Dès l'âge de treize ans, il commença à étudier le français sous la direction d'Edhem effendi, celui qui devait être le successeur de Midhat comme Grand-Vézir et qui est encore en passe de remplacer le Grand-Vézir actuel, Kiamil pacha. Plus tard, Edhem effendi, devenu pacha, céda sa place dans l'instruction du jeune prince à Kiémel pacha et à M. Gardet, un compatriote, aujourd'hui correspondant de plusieurs journaux à Constantinople.

Le vieux Guatelli pacha fut son professeur de musique et de piano, comme il est encore professeur des princes et princesses impériaux.

Mourad était alors gai, enjoué, un peu badin ; mais il avait une tendance marquée vers la mélancolie. Cette tendance s'accentuait surtout lorsqu'il se laissait aller à passer des heures entières devant son piano, s'y perdant dans d'émouvantes et vaporeuses rêveries.

Les progrès du jeune prince furent des plus remarquables et bientôt il put lui-même aider son frère Abdul-Hamid, auquel sa santé délicate, santé qu'il tenait de sa mère morte phtisique [1], ne pouvait permettre des études sérieuses et suivies.

Dès cette époque Mourad eut près de lui ce médecin d'origine napolitaine, dont l'ignorance et la mauvaise foi devaient plus tard lui être si fatales.

Capoleone — tel est son nom — était un disciple de l'illustre Sangrado. Songeant sur-

1. La mère d'Abdul-Hamid était Géorgienne : elle descendait d'une famille de *sérafs*, chez laquelle l'art de bien compter constitue un don de la nature. Il est probable que c'est de sa mère qu'Abdul-Hamid tient l'esprit d'économie et même de parcimonie qui, trop souvent, contrebalance ses aspirations généreuses.

tout à satisfaire la mère de Mourad, dont il avait réussi à capter toute la confiance, il ne sut pas mettre un terme, par de sages conseils et une médication préventive appropriée, aux tendances rêveuses et névropathes du tempérament de son jeune client, aux dangereuses influences d'une sensibilité prompte à tout exagérer. En ce haut poste de médecin d'un prince du sang, il se montra de beaucoup inférieur à son confrère, Mavrogény pacha, alors médecin d'Abdul-Hamid. Mavrogény, en effet, tout en participant aux plaisirs du futur sultan, savait le tenir en garde, par ses avertissements, contre les conséquences fatales de certains excès. Ce fut ainsi qu'il parvint à l'arrêter sur la pente, aussi glissante que pernicieuse, des plaisirs et à le ramener à une vie plus sobre et plus austère.

Mourad, dont les goûts européens et les idées libérales allaient chaque jour en s'accentuant davantage, devenait l'espoir du parti de la jeune Turquie, dont l'influence commençait alors à se faire vivement sentir. Par contre, il commençait à être mal vu des ennemis déclarés de toute réforme et de tout progrès, con-

stituant, à cette époque comme aujourd'hui, le vieux parti turc.

La connaissance que le prince Mourad fit d'une jeune fille belge, dont il s'éprit assez pour en faire sa femme, et son initiation a la franc-maçonnerie, ne contribuèrent pas peu à le faire traiter de *djiaour* par ces mêmes acharnés conservateurs.

Dès que son père mourut et fut remplacé sur le trône des Ottomans par Abdul-Azis, Mourad eut à supporter toute la malveillance jalouse de ce dernier. On connait les tentatives que fit, ou plutôt les ardents désirs qu'Abdul-Azis manifesta en faveur du changement de la loi de succession dynastique. On sait comment il encouragea Ismaïl pacha, alors vice-roi d'Égypte, à commencer cette révolution. Je n'ai donc pas à m'étendre sur ce sujet.

Désireux de transmettre le trône à son fils, ce ne fut qu'avec une vive répugnance qu'Abdul-Azis se décida à se faire accompagner des deux fils de son frère, les princes Mourad et Abdul-Hamid, lors de son fameux voyage en France. Il est même certain qu'il se fût décidé à renvoyer Mourad à Constantinople, dès son arrivé à Mar-

seille, si on ne lui avait pas fait entrevoir le mauvais effet que produirait à la cour de Napoléon III le renvoi de l'héritier présomptif de la couronne ottomane. L'accueil bienveillant que le jeune prince reçut aux Tuileries et, plus tard, à la cour de Berlin ; la vive sympathie qu'il sut inspirer à tous les souverains et aux personnages avec lesquels il se trouva en relations pendant ce voyage en Europe, augmentèrent encore et la jalousie de son oncle et l'étroite surveillance à laquelle Mourad fut en butte jusqu'au jour de la chute d'Abdul-Azis.

Retiré dans son conak d'Asie, il puisait les distractions nécessaires à l'oubli momentané de son manque de liberté dans les mélodies qu'il tirait de son piano et cherchait, bien malheureusement, à oublier les dangers de mort que ses amis lui faisaient entrevoir, en s'abandonnant trop fréquemment aux excitations, si dangereuses pour son organisation impressionnable, causées par les charmes de la veuve Clicquot et l'usage exagéré des liqueurs fortes.

Quand il pouvait déjouer la surveillance qui entourait son habitation, il se rendait à Péra et là, sous un déguisement quelconque, dont

il se revêtait chez un de ses amis européens, il allait soit au Théâtre-Français, soit chez quelques amis, soit encore à la tenue d'une des loges maçonniques de Constantinople. Au contact de ses amis et sous l'influence des principes maçonniques, ses idées de libéralisme et de réforme allaient chaque jour se développant de plus en plus. C'est ainsi que, s'initiant à l'esprit des diverses constitutions gouvernementales qui existent en Europe, il cherchait à s'entourer, sans distinction de cultes ou de croyances, des personnalités qui lui paraissaient les plus capables de l'aider, un jour, dans l'accomplissement de son rêve le plus cher:

Continuer, en la développant, l'œuvre de réforme générale que le règne d'Abdul-Azis avait si fâcheusement interrompue.

— Je voudrais, disait-il, garder du passé ce qui est bon et régénérer mon peuple en le plaçant, suivant ses aptitudes, sur la voie du progrès parcourue par les autres nations, depuis le jour où nous avons cessé d'être une nation conquérante. La Turquie a dormi pendant près de deux siècles dans ses vieux errements, et

alors qu'elle se plongeait de plus en plus dans l'obscurité de la nuit du moyen âge, se laissant, par degrés, corrompre par les vices des peuples qu'elle avait soumis, perdant au contact de ces vices les qualités viriles et l'honnêteté qui avaient assuré sa prépondérance, elle ne voyait pas, ma pauvre Turquie, qu'un nouveau soleil s'élevait à l'horizon, inondant de ses lumières tous les peuples dont les regards étaient tournés vers lui. Ce soleil, continuait Mourad, c'est le progrès, c'est l'esprit humain toujours actif, toujours en travail d'enfantement, porté vers l'avenir par le besoin de tout ce qui est beau, de tout ce qui est bon, de tout ce qui est utile. Je sais que ma tâche sera lourde, mais qu'importe!

Ce fut dans cette disposition d'esprit que le trouva la révolution qui le porta si tragiquement au pouvoir.

Je tiens de source certaine que cette révolution, tout en étant prévue par Mourad qui, depuis quelques jours, recevait fréquemment la visite d'amis venant le mettre au courant de la marche des événements, n'en fut pas moins pour lui une véritable surprise. Il ne l'atten-

dait que quarante-huit heures plus tard et, quand le séraskière vint le trouver dans son conak pour lui annoncer qu'il devait se rendre au séraskiérat, où il allait être proclamé padischah, Mourad se demanda, non sans effroi, si ce n'était pas là un piège, si la conspiration du triumvirat n'avait pas échoué, et si ce n'était pas à la mort qu'on le conviait de marcher.

Il s'attendait si peu à ce qui allait se passer, qu'il dormait profondément, quand le ministre de la guerre se présenta.

A quelle cause doit-on attribuer la précipitation de l'acte, dont la surprise eut des conséquences si fâcheuses pour le moral du nouveau sultan?

Est-ce, ainsi qu'on l'a dit, par suite des ordres successifs donnés dans le courant de la journée par Abdul-Azis, rendu inquiet à la vue du mouvement qui s'opérait parmi les troupes occupant les environs du Palais et des manœuvres qui s'exécutaient à bord des navires de guerre? Ces ordres, qui s'adressaient au séraskière, ou ministre de la guerre, qu'Abdul-Azis avait fait vainement demander plusieurs fois, décidèrent-ils les

conjurés à agir plus tôt qu'il n'avait été convenu, et cela dans la crainte d'être prévenus dans leur entreprise par l'exil ou la mort? Ou bien — et j'avoue que c'est cette deuxième version qui me paraît la plus exacte — les conjurés, Midhat pacha en tête, voulurent-ils, en précipitant le dénouement, mettre Mourad dans l'impossibilité de refuser un concours actif, que le triumvirat n'avait jamais pu obtenir du prince? Celui-ci, en effet, s'était toujours élevé contre tout coup de main ou révolution pouvant lui frayer une voie sanglante, mais rapide, vers la haute magistrature à laquelle le destinaient sa naissance et ses droits.

Quoi qu'il en soit de ces deux versions, il est certain que la mort tragique de son oncle, survenue quelques jours après, acheva de porter un coup fatal au moral, déjà vivement surexcité, du nouveau padischah. Douloureusement frappé par cette sinistre aventure, il s'exprima dans des termes qui témoignent hautement de sa pensée qu'il y avait eu crime et non suicide. Malgré le certificat médical que dix-sept médecins avaient signé[1],

1. Entre la mort et les funérailles d'Abdul-Azīs, il ne s'est

Mourad V n'hésita pas à accuser le séraskière, Hussein-Aveni pacha. Il écouta, comme un conte fait pour donner le change, le récit qu'on lui fit de la mort de son oncle, en ne lui épargnant aucun détail et, tourmenté de l'idée que l'Europe pouvait le considérer comme le complice de cet acte barbare, il s'écria douloureusement :

— Mes ministres m'ont couvert de honte!... Je lui avais promis que personne n'oserait attenter à ses jours. Les brutes l'ont assassiné!... Quelle horreur! quelle abomination!

La secousse qu'il éprouva fut terrible.

écoulé que huit heures. Le rapport médical a été signé à onze heures du matin, deux heures après le tragique événement. Il a la prétention d'établir les trois points suivants :

« 1° La mort de l'ex-sultan a eu pour cause l'hémorragie produite par les coupures des veines aux plis du bras. — QUEL BRAS?

« 2° L'instrument qui nous a été montré peut parfaitement produire les blessures susmentionnées — QUEL INSTRUMENT?

« 3° La direction et la nature de ces blessures, ainsi que l'instrument au moyen duquel elles auraient été effectuées, nous font conclure à un suicide. »

Ces mots « auraient été effectuées » ne vous laissent-ils pas tout rêveur?

Quel étrange rapport! Et quelles plus étranges conclusions! O pauvre science médicale, que d'erreurs et que de turpitudes se permettent certains de tes disciples!

Elle détermina les principaux phénomènes morbides qui entrèrent en scène dès cet instant. Ces phénomènes et l'espèce d'inconscience qui en résulta pouvaient rapidement disparaître sous l'influence d'un traitement intelligent, mais il fallait pour cela un autre homme, un autre médecin que ce médicastre du nom de Capoleone.

La mort d'Abdul-Azis peut et doit être considérée comme l'événement qui, par une singulière fécondité posthume, a engendré la mort morale de Mourad V. A partir de ce jour-là, le lucidtié de ce malheureux prince cessera complètement. Ses cinq ou six jours de lucidité n'auront pour successeurs que des journées où l'intelligence et la conscience ne brilleront que par intermittences.

Pendant ce fatal dimanche, Mourad, toujours sous le coup de la triste fin de son oncle, revint à plusieurs reprises sur ce pénible sujet, de plus en plus torturé par la navrante pensée que l'Europe l'impliquerait dans l'odieux forfait, qu'il continuait à attribuer au ministre de la guerre, avec une singulière et énergique persistance.

Le lendemain de la terrible tragédie, lundi 5 juin 1876, Mourad se levait brisé, pâle, anéanti, portant sur sa physionomie l'empreinte de la fièvre et de l'insomnie. C'était son dernier jour de règne réellement lucide! Dès ce jour-là, il cessa de contrôler exactement les conseillers du coup d'État, ne s'occupa presque plus de ses devoirs de souverain et devint la proie des ambitieux et des courtisans.

Le docteur Capoleone, mandé à la hâte près de son impérial maître, ordonna l'application de soixante-dix sangsues, pour faire suite, probablement, aux bains chauds prolongés, qu'il avait déjà ordonnés dès le lendemain du coup d'État.

Cette médication antiphlogistique produisit des résultats désastreux.

Elle augmenta la sensibilité du malade et livra un large champ à la névrose en affaiblissant cet organisme, déjà fatigué par le surmenage intellectuel, issu des excitations cérébrales dues aux plaisirs des précédentes années. Sous l'influence de ce traitement détestable, des exaspérations, avec accès d'irritations violentes, des monologues étranges, incohé-

rents et des hallucinations lugubres succédèrent immédiatement aux insomnies, à l'humeur triste et farouche, au dégoût de la nourriture et de tout ce qu'il aimait.

Tantôt, le pauvre sultan se jetait sur un sopha ou s'étendait sur les tapis, comme privé de toute volonté ou de tout mouvement; tantôt, effet de la réaction, il se mettait à marcher vivement comme mû par un puissant et irrésistible ressort. Mais ces phénomènes ne se produisaient que par accès, et les moments lucides étaient encore les plus nombreux.

Ce n'était pas là la démence proprement dite. C'était un état nerveux grave, rien de plus et, malgré les fautes commises par son médecin, malgré les vives émotions qui se suivaient avec une rapidité vertigineuse, malgré toutes les mauvaises conditions hygiéniques qui avaient entouré sa vie depuis plusieurs années, il est certain que Mourad n'était que fortement névrosé, c'est-à-dire parfaitement guérissable.

Dans ses moments de calme le malheureux sultan, victime des passions et de l'ignorance de son entourage, s'écriait :

— Je donne ma démission... Qu'on appelle mon successeur... qu'on l'intronise et qu'on me laisse aller vivre en paix en France ou en Italie. J'ai assez de cette existence... Je veux en finir!

Depuis plus de deux mois le gouvernement faisait annoncer la prochaine cérémonie de la mosquée d'Eyoub, ou véritable cérémonie du couronnement qui consiste en la prise, par le nouveau sultan, du cimeterre légué par Osman à ses descendants et gardé précieusement dans cette fameuse mosquée, quand un journal clérical du midi de la France publia deux lettres attribuées au médecin de Mourad, au docteur Capoleone. Ces lettres, en révélant la situation du sultan, racontaient qu'il souffrait d'un ramollissement du cerveau provenant de l'alcoolisme, ramollissement qui avait produit la folie et un commencement de paralysie, avant-coureur d'une mort prochaine! Les faits, pour être singulièrement exagérés, n'en eurent pas moins un immense retentissement. Reproduits par les journaux de Paris, très commentés par la presse russe, qui avait déjà publié des articles dans ce sens, mais moins affirmatifs,

ils furent les avocats qui préparèrent l'Europe au triste drame qui allait se passer en Turquie, au détriment du seul sultan libéral qui était monté sur le trône d'Osman et au profit de son étrange frère, considéré alors comme un jeune prince fanatique.

Non seulement ces fameuses lettres déclaraient incurable la maladie du pauvre Mourad, mais elles avaient ceci de particulièrement canaille qu'elles insinuaient, en passant, que le remords aggravait cette situation déplorable, comme si le neveu avait trempé dans la mort de l'oncle.

Le docteur Capoleone, malgré le démenti — démenti bien anodin — qu'il publia, à la troisième personne, très tardivement, dans la *Turquie*, un des journaux officieux de Constantinople, n'en resta pas moins sous le coup de la paternité de ces deux méchantes lettres.

Aujourd'hui encore, après les douze années qui se sont écoulées depuis cette monstrueuse publication, on est en droit de se demander pourquoi ce médecin n'a pas énergiquement réfuté l'accusation qui fut portée contre lui, et s'il ne s'agissait pas, dès cette époque, de

motiver le détrònement projeté du sultan, en établissant, d'avance, l'incurabilité de son mal.

Le triste Sangrado italien prêta-t-il son concours à cette ténébreuse manœuvre, à cet odieux complot contre son malade, ou ne joua-t-il, dans toute cette navrante comédie, que le rôle d'un incapable et d'un triste ambitieux? Fut-il le complice de Midhat pacha qui, dès cette époque, en opposition avec Ruschid pacha, voulait faire proclamer Abdul-Hamid à la place de son frère?

That is the question!

Ce qui est certain, c'est qu'en ce moment-là, après la mort de Hussein-Avni pacha, l'Empire était entre les mains de Midhat, de Ruschid et du cheik-ul-Islam Haïrullah. Quel fut celui de ces triumvirs qui, le premier, pensa à frapper de déchéance le monarque paraissant alors incapable de remplir ses hautes fonctions? Il est bien difficile de le dire; mais ce que l'on sait, ce qui est indiscutable, c'est que, pendant qu'éclatait le rapport attribué à Capoleone, pendant que les ambassadeurs se plaignaient de ne pouvoir remettre leurs lettres de créance, pendant que les discordes de la Sublime

Porte se compliquaient de la guerre avec la Serbie et le Montenegro, Midhat alla trouver l'héritier présomptif, Abdul-Hamid effendi, et lui offrit la régence de l'empire, tant que durerait la maladie du sultan régnant.

— La régence, répondit ce prince, cela ne s'est jamais vu dans la famille d'Osman.... Elle doit être contraire au *chériat*... Je ne puis donc l'accepter sous aucun prétexte, ni pour aucun motif.

— Puisqu'il en est ainsi, seriez-vous décidé et oseriez-vous devenir padischah du vivant de Sa Majesté? ajouta Midhat.

— Oui!.... S'il est bien établi que la maladie de mon frère est incurable.

Ce fut quelques jours après cette conversation qu'on fit demander à Vienne le célèbre aliéniste, le docteur Liedersdorf.

Le médecin autrichien, arrivé par Varna, fut immédiatement conduit du paquebot au palais de Dolma-Baghtché, sans qu'il fût permis à personne de le voir.

C'est ici que l'intrigue se complique et que la nuit commence à se faire plus profonde autour de la belle et sympathique figure de Mourad.

Les journaux publièrent a cette époque les nouvelles les plus rassurantes sur l'état du souverain. La joie brillait sur tous les visages car, excepté quelques Turcs fanatiques, chacun aimait le nouveau sultan et attendait le plus grand bien de son règne.

On reparla de la prochaine cérémonie du sacre officiel et religieux; on en fixa même l'époque précise, et, pour mieux donner le change, on en commença les préparatifs.

On sut que le docteur viennois avait énergiquement condamné la méthode de son confrère du palais; qu'il avait prescrit l'HYDROTHÉRAPIE, les promenades sur mer, le grand air, l'exercice et tous les moyens hygiéniques qu'une sage thérapeutique emploie dans ce cas; mais ce que l'on ignora, ce qui fut tenu caché par l'oligarchie de Dolma-Baghtché, c'est que le docteur Liedersdorf, loin de trouver sans ressources l'état de l'impérial malade, *promettait de le guérir en moins de* DEUX MOIS, *s'il s'astreignait à suivre ses prescriptions*... et si l'entourage, guidé par Capoleone, ne mettait pas d'obstacle à la bonne marche du traitement.

— Si je pouvais, ajouta-t-il, l'avoir six semaines dans ma maison de santé, je le rendrais tout à fait bien portant et radicalement guéri!

Ce qui fut connu de la bonne nouvelle, répandue dans tout Constantinople, se trouva bientôt confirmé par le changement qui survint dans la vie du sultan.

Tenu jusqu'alors en réclusion, comme devait l'être plus tard son successeur, Abdul-Hamid, Mourad, qui ne quittait le palais que le vendredi pour assister au sélamlik [1], commença à faire des excursions journalières, tantôt sur un steamer, tantôt à cheval. Le steamer le conduisait une fois dans la mer Noire, une autre fois dans celle de Marmara où il passait plusieurs heures, respirant, avec bonheur, l'air du large, cet air si oxygéné, si vivifiant par ses aromes marins et si salutaire pour les natures affaiblies, comme l'était celle du pauvre Chef des croyants!

La presse constantinopolitaine, alors moins soumise à la censure qu'elle ne l'est aujour-

1. Il n'a manqué qu'une fois à cette cérémonie, si importante pour les musulmans.

d'hui, publiait le récit de ces excursions hygiéniques et curatives, et chacun espérait qu'elles auraient l'heureux résultat après lequel aspirait si ardemment toute la population de l'empire. Seul de tous les journaux, le *Levant Herald*, organe inspiré par l'ambassade anglaise, imprimé en langues anglaise et française, demandait pourquoi on ne publiait pas le rapport du docteur Liedersdorf, pourquoi ledit rapport était dérobé à la connaissance du public et pourquoi ne paraissaient pas des bulletins réguliers, ainsi que cela se pratique en Europe, quand un empereur, un prince ou un grand personnage souffre d'une longue et sérieuse maladie?

A ces *pourquoi*, pourquoi qui n'étaient que l'expression des sentiments des ambassades et du public, le gouvernement oligarchique de l'empire se décida à répondre en faisant publier un fragment, une partie très écourtée, mais aussi très rassurante, du rapport du médecin consultant. Quant aux bulletins, il n'en fût jamais publié. C'était là une innovation qui ne pouvait entrer dans les vues des hommes en ce moment au pouvoir. S'engager

dans cette voie, n'était-ce pas rompre avec la fatale et routinière habitude d'entourer d'un voile épais la personne du padischah? N'était-ce pas se livrer trop ouvertement aux influences du progrès et ébranler, aux yeux musulmans, le prestige mystérieux qui doit environner le souverain, ses actes et sa demeure?

Depuis que les sultans ont cessé de marcher à la tête de leurs armées, se renfermant dans le sérail de leur harem, comme des rois fainéants, ne communiquant plus avec leurs peuples que par leur Grand-Vézir, transformé, par degrés, en véritable vice-empereur, ils sont devenus les esclaves, plus ou moins indépendants, d'une camarilla, composée d'un petit groupe des membres de la Sublime Porte et du Palais, dont la mission semble être de perpétuer cet état de choses au détriment de la nation et de son padischah, mais au profit de leurs ambitions rapaces et toujours plus ardentes.

Placé dans ces conditions terribles pour son présent et son avenir, que pouvait faire Mourad?

Privé, par sa névropathie, de l'énergie dans la suite des idées qui lui aurait été si nécessaire; entouré d'ennemis qui, chaque jour, l'isolaient davantage de ses véritables amis, de ceux qu'il s'était proposé d'appeler dans ses conseils particuliers; soumis à la néfaste influence d'un médecin ayant toute la confiance de sa mère, la sultane Validé, protection considérable pour qui connait le respect que les Turcs ont pour leur mère, le malheureux sultan se sentait, se voyait livrer, sans défense, à la triste oligarchie qui s'était emparée de sa personne.

Et, comme il faut que tout soit étrange dans ce terrible drame, c'est Ruschid pacha, le Grand-Vézir, conservateur, en lutte d'influence avec Midhat pacha, le partisan déclaré des réformes du parti de la jeune Turquie, qui paraît soutenir Mourad, alors que son adversaire, dans le but probablement d'arriver au grand-vézirat, se propose de le renverser au profit d'Abdul-Hamid effendi.

Le terrible séraskière Hussein-Avni, celui dont l'aspect était si odieux au pauvre empereur, n'était plus là pour peser de sa farouche éner-

gie sur les décisions qui allaient se prendre, soit au profit de Mourad, soit à celui de son frère.

On prépara donc un second coup d'État. Cette fois, il ne s'agissait plus de renverser un sanguinaire névrosé, mais le plus humain, le plus doux, le plus libéral et le plus sympathique des princes.

Son sacrifice, alors que tout indiquait sa prochaine guérison, affirmée possible et rapide par le docteur autrichien, alors que chacun se préparait à lui voir prendre les rênes du pouvoir, était-il bien patriotique en ce moment? Le salut de l'empire exigeait-il cette hâte, cet empressement? Quelle était donc l'urgence qui ne permettait pas d'accorder à l'auguste malade le crédit nécessaire à sa guérison radicale? Je laisse à la conscience publique, au jugement impartial de l'histoire, le devoir et le soin de répondre à toutes ces graves questions.

Mourad, reprenant la plénitude de ses facultés, ne devenait-il pas un danger redoutable pour les ennemis acharnés des innovations libérales, dites à la française?

Et le second fils d'Abdul-Medjid, considéré

comme un fanatique névrosé, imbu des principes du Coran et du chériat, ne présentait-il pas une nature plus maniable, plus dirigeable que celle de cet autre névrosé couronné, marchant à grands pas vers la conquête de toute sa puissance intellectuelle?

Au milieu des graves événements qui assombrissaient déjà le ciel ottoman; au milieu du soulèvement des anciens peuples conquis, des crises politiques qui se succédaient avec une rapidité fâcheuse, au milieu des agissements de la Russie, représentée alors par le fameux général Ignatief, quel était, des deux princes, l'un rachitique, malingre, d'une instruction bornée, passant pour fanatique, névrosé comme tous les membres de sa famille, l'autre plus malade, il est vrai, mais en somme sous le coup d'une crise aiguë, parfaitement guérissable, aux idées libérales, à la constitution excellente, ne manquant ni d'énergie ni de courage, préparé par son instruction et son éducation à suivre dignement les errements de son père et de son grand-père, quel était, dis-je, celui de ces deux princes qui présentait le plus d'avantages et le plus d'espérances?

Poser la question, n'est-ce pas la résoudre en faveur de Mourad?

De même que les conjurés avaient eu recours à la sanction religieuse quand il s'était agi de détrôner le sultan Abdul-Azis, de même ils s'adressèrent à ce même principe quand ils décidèrent la déchéance du plus libéral, du plus doux et du plus intelligent des padischahs!

On le voit, les jours du règne de Mourad étaient comptés, alors que, sur les déclarations si affirmatives du docteur Liedersdorf, chacun s'attendait à lui voir prendre la direction des affaires et le gouvernement de l'État.

Le cheik-ul-Islam se montra plus hésitant, moins empressé cette fois que quand il avait été question d'Abdul-Azis. Il ne donna sa sanction au nouveau coup d'État, car c'en était bien un, qu'après s'être assuré que le *chériat*, ou loi religieuse, n'autorisait pas une régence et encore tout porte-t-il à croire que cette sanction ne fut donnée qu'après coup, alors que le malheureux sultan était déjà dépossédé. Mais, quoi qu'il en soit, ne pouvait-il pas tirer du chériat une autre conclusion?

Conformément à ce qu'il écrivit quelques mois plus tard à un publiciste allemand a qui, entre autres choses remarquables, il affirmait que « s'il y avait un verset dans le Coran ou une parole du Prophète contraire à la logique nous l'interprèterions suivant les lumières de la raison », ne pouvait-il pas, dis-je, faire un autre choix entre les deux routes que tracent les lumières de la raison?

Mais l'opportunisme et l'intrigue, favorisant les projets du triumvirat, donnèrent naissance au fetfa que voici :

Demande. — Si le Commandeur des croyants est atteint d'aliénation mentale et si le but qui préside à ses fonctions devient ainsi nul, peut-il être déposé?

Réponse. — Oui.

Écrit par l'humble Hassan-Haïrullah à qui Dieu fasse miséricorde!

Pendant que la déchéance du malheureux Mourad se préparait ainsi et se préparait en dépit des assurances de guérison données par le docteur Liedersdorf, dont les conseils n'étaient exécutés qu'en ce qui avait trait aux promenades maritimes, celui-ci quittait Constantinople, très grassement payé, ayant pro-

mis le secret sur tout ce qu'il avait vu et entendu, pendant son court séjour au palais.

Le jour même où le savant aliéniste s'embarquait pour Varna, l'artillerie des navires ancrés dans la Corne d'Or saluait D'UN VACARME EFFROYABLE le passage du *Caïque impérial* conduisant au Sélamlik le sultan, dont le règne s'achevait au milieu de l'ivresse d'un peuple croyant son souverain sauvé de la terrible affection, qui avait mis sa raison en suspens pendant plus de deux mois.

Quand le public demanda, plus tard, la raison de ces nombreux coups de canon, de tout ce vacarme inusité, on lui répondit que c'était une épreuve qui avait été tentée, par ordre du docteur Liedersdorf.

Une épreuve! une épreuve sur les nerfs du sultan malade!!

Tout cela est bien... triste, en vérité.

Quatre jours après ce bruyant sélamlik..... au sein de la plus douloureuse stupeur, éclata, pareille à un coup de foudre, la nouvelle de la déposition du sultan.

Cette déposition, une fois arrêtée entre les conjurés, avait été fixée au mercredi suivant.

Le soir de ce jour, ils firent cerner le palais de Dolma-Baghtché par une véritable armée. Toutes les précautions prises contre Abdul-Azis furent employées contre son infortuné neveu.

Et dès l'aube du jeudi 1er septembre, Abdul-Hamid, accompagné des ministres et d'une nombreuse escorte, traversait la grande rue de Galata, se rendant à la Sublime Porte, où il allait être proclamé sultan.

Pas un vivat n'éclata sur tout le parcours du nouveau souverain. Les visages n'exprimaient que la surprise et la tristesse. On sentait que tout ce peuple, que toute cette société composée d'éléments si divers, s'unifiait dans un même sentiment de déception et de regret.

Le rêve heureux s'effaçait devant la venue de la triste réalité qui, à son tour, allait céder la place à cette inertie séculaire, inoculée aux Orientaux par la doctrine du fatalisme musulman, le *fatum* des anciens.

Nul n'osa parler pour combattre ou approuver la conduite des ministres. Les commentaires se firent en silence; personne ne trouva le courage d'exprimer à haute voix ce que chacun pensait.

Quel contraste avec la joyeuse impression témoignée par cette même foule, lors de l'avènement du sultan maintenant dépossédé !

La presse du pays se montra, et pour cause, très sobre de commentaires. Elle enregistra le fait, et voilà tout. Le *Levant Hérald,* ayant nommé *abdication* ce que la *Turquie* désignait avec raison sous les noms de « déchéance et de « déposition », la censure l'engagea à retirer ce mot « abdication » nullement justifié, lui dit-on, et accusant, en fait, les triumvirs de fraude ou de mensonge.

Un fou, fut-il ajouté, ne se met pas en interdit lui-même.

Mais alors pourquoi ce déploiement extraordinaire de forces? Pourquoi ces précautions si minutieuses? Pourquoi le rapport du médecin viennois ne fut-il pas imprimé?

Comment expliquer que ce malade, dont on annonçait la prochaine guérison, est, du jour au lendemain, déclaré incurable, à tout jamais perdu? Pourquoi avoir gardé secret, pendant plus de deux mois, le fetfa du cheik-ul-Islam? Et pourquoi ne l'avoir publié, plus tard, que sous la pression des ulémas?

Qu'au moment de sa déposition le sultan Mourad fut en proie à une forte crise, crise qui peut avoir été déterminée par la bruyante et brutale manifestation militaire du dernier Sélamlik; qu'au moment où on le conduisait du palais de Dolma-Baghtché à celui de Top-Capou, il ait présenté tous les caractères d'une profonde torpeur, avec abstraction des intérêts de ce monde, qu'est-ce que tout cela prouve?

Que le diagnostic du docteur Capoleone était juste? Que Mourad V, atteint d'un ramollissement du cerveau, était perdu?

Mais les faits qui se sont passés depuis ont donné un éclatant démenti à ces assertions.... mensongères. Voici plus de douze années que Capoleone a condamné son auguste malade et ce dernier est encore vivant, malheureux, mais jouissant de ses facultés!

Et puis, je ne saurais trop le répéter, pourquoi a-t-on fait le silence sur le rapport du médecin aliéniste? Pourquoi *son traitement n'a-t-il pas été exécuté?* Pourquoi, enfin, après son départ, le malade est-il retombé entre les mains incapables de Capoleone?

Comment, vous vous trouvez en présence de

deux médecins, l'un, vous affirmant la possibilité de la curabilité du mal, s'engageant même à guérir le malade en moins de deux mois; l'autre, déclarant l'état irrémédiable, et fixant à une courte échéance l'agonie et la mort de l'infortuné Mourad, et vous n'hésitez pas! Vous donnez la préférence à Capoleone! Vous placez le médicastre, un de ces vulgaires médecins comme il y en a tant et tant en Orient, bien au-dessus du célèbre aliéniste autrichien.

Allons donc!

Mais il me faut glisser sur ce lugubre et burlesque sujet, si je veux contenir assez mon indignation pour pouvoir continuer ma tâche. Passons donc!

Mourad était enfermé, non en malade, mais en prisonnier d'État, dans le vieux palais de la Pointe du sérail. Sa mère, la sultane Validé, à qui l'on avait fait croire que rien ne serait changé à sa situation, avait — avec beaucoup plus de bonne grâce que n'en avait mis la mère d'Abdul-Azis, — accepté ce changement radical. Dès ce moment, le malade fut entièrement livré aux soins des siens et du fameux Capoleone, et sa maison, réduite par degré à sa plus

simple expression, conserva une liberté relative.

Le sultan Abdul-Hamid fut-il dupe des assertions de Capoleone? Crut-il réellement à l'incurabilité de son frère aîné?

Ce sont là des questions dont j'abandonne la réponse à sa conscience.

Ce qui est certain, ce qui ne peut être mis en doute, c'est que l'état maladif de l'ex-sultan ne tarda pas à s'améliorer, dès qu'il se fut débarrassé de son médecin et du derviche que sa mère lui avait adjoint, en qualité de masseur et de *conjurateur des mauvais génies*.

Si l'on doutait du fait, on en serait vite convaincu par le récit suivant que j'emprunte à l'ouvrage très remarquable du comte de Kératry, *Mourad V*.

Il s'agit d'une visite qu'un ami du sultan dépossédé réussit à lui faire, non sans courir danger de la vie, quelques mois après sa déposition.

Je laisse la parole à l'auteur[1] :

« ... Le nouveau sultan Abdul-Hamid n'eut pas même la pensée d'aller de temps en temps

1 *Mourad V, prince, sultan, prisonnier d'État,* édition de 1878. Dentu, éditeur.

s'informer de la santé de son frère, gardé à vue. Le prince Kamaledin demanda à remplir ce devoir et reçut un refus péremptoire. Une sœur de Mourad se vit fermer les portes d'entrée du Tchéragan et n'y pénétra qu'à force de persistance féminine.

. . . .

« Le silence imposé sur la captivité de Mourad autorisa ses geôliers à la resserrer davantage. Pour mieux désorienter ses amis, la police laissa s'accréditer le bruit qu'il avait été transporté du palais de Tchéragan au vieux sérail de Top-Capou, dont un des compartiments est habité par la vieille Validé d'Abdul-Azis et son petit-fils, Youssouf-Izzedin. Il n'était pas encore déplacé au commencement de janvier 1878, et c'est au Tchéragan qu'a pu pénétrer auprès de lui, à cette date récente, un patriote ottoman, à travers des obstacles à faire reculer les hommes les plus intrépides. Une fois entré, ce courtisan dévoué du malheur n'a pu sortir du palais, changé en prison d'État; il y est resté trois jours; nous sommes autorisés par le héros de l'aventure, à publier, sans que rien ne fasse deviner son nom, quelques détails de son inté-

ressante visite. Il trouva le prétendu malade jouissant d'une parfaite santé et ne portant plus aucune trace d'un dérangement mental. Il fut seulement frappé de voir combien, en si peu de mois, les cheveux de l'interné s'étaient argentés; s'apercevant de son étonnement à cet égard, Mourad lui dit :

« — Vous m'avez connu, il y a un an et demi, avec la tête d'un jeune homme ; vous me revoyez avec la tête d'un vieillard ; vous vous imaginez peut-être que le phénomène s'est produit comme chez Marie-Antoinette, qu'il s'est développé graduellement par les ennuis d'une longue réclusion ; il n'en est rien : plusieurs mois avant la mort de mon oncle, j'avais quelques cheveux blancs, et j'aurais voulu les conserver comme dénotant une certaine maturité d'esprit ; mais ma mère ne fut pas du même avis. Dans les jours qui précédèrent ma promotion au trône, elle apporta de Péra une eau merveilleuse, dont elle me frotta à plusieurs reprises toute la chevelure qui redevint d'une couleur égale et juvénile. Cette opération me fit immédiatement éprouver de violentes migraines attribuées par Capoleone à une cause différente,

mais que le Dr Liedersdorf a déclarées être provenues du nitrate d'argent et d'autres ingrédients nuisibles dont se composait la lotion. Le fait est que, depuis qu'on ne me teint plus le crâne, les douleurs que je ressentais ne me tourmentent plus. »

« Dans ce simple récit se trouve probablement l'origine première de la maladie de Mourad et la source de tous les malheurs qui ont fondu sur la Turquie. Ce ne serait donc pas l'usage abusif des boissons alcooliques ; ce ne serait pas une commotion soudaine qui aurait déterminé un événement si fatal par ses conséquences, mais une fiole de toilette. N'en déplaise à la théorie historique pour laquelle les causes futiles n'existent pas, ce sont, au contraire, ces causes qui, d'une manière occulte, agissent sans cesse dans les drames humains ; quelques gouttes d'eau répandues sur la robe de la reine Anne d'Angleterre ont mis fin à la guerre de Sept ans ; une lotion capillaire a peut-être permis aux Russes de mettre le pied sur le Bosphore et de surprendre l'Europe endormie par l'énormité des faits accomplis. Si Mourad avait été obligé de subir la guerre, certes, il

ne l'aurait pas dirigée comme Abdul-Hamid, et les effets n'eussent pas été aussi désastreux.

« — Mon frère, a-t-il ajouté à son visiteur, n'a jamais compris la gravité de la situation de l'empire. Il n'a pas lu Shakspeare et ne s'est pas posé la question de Hamlet : *To be or not to be;* voilà où nous en sommes cependant : Abdul-Hamid n'a pas d'autre souci que d'empêcher Mourad V de remonter sur le trône; c'est cela qui l'empêche de dormir et non les préoccupations de la guerre et le salut de ses peuples; on lui exagère les victoires, on lui cache les défaites; son entourage épaissit les ténèbres autour de sa personne; il se laisse comme un aveugle guider par Mahmoud-Damat, qui est un autre Mahmoud-Nedin, mais plus ignorant et moins scrupuleux, si c'est possible. Tous ceux qui auraient pu rectifier son jugement, il les a bannis, déportés dans la prison centrale de Stamboul. »

« Ici Mourad fit une pause et demanda ensuite avec intérêt ce que faisait Midhat en Europe, comment se portait Kemal et où se trouvait le spirituel journaliste Cassape, condamné à trois ans de détention parmi les voleurs et les as-

sassins pour un simple dessin qui représentait Karagheuz enchaîné avec l'inscription : *La Liberté de la presse dans les limites de la loi*. Cassape ignore peut-être pourquoi il a été jugé avec tant de sévérité, continua Mourad; cela provient d'une vieille rancune de mon frère contre lui. En adaptant au théâtre turc l'œuvre de Molière, il intitula la pièce *Pinti-Hamid*, comme s'appelait un Harpagon légendaire dont on montre la tombe à Scutari. Or Abdul-Hamid effendi, qui se distinguait dans notre famille par un grand esprit d'économie, crut de bonne foi qu'il s'agissait d'exposer son individualité, très peu saillante il y a cinq ans, à la risée publique. Il vint chez moi et exhala une colère furieuse contre le traducteur de *l'Avare*. Je lui expliquai que la comédie n'était pas écrite à son intention, puisqu'elle datait de deux siècles et que ce nom de Hamid était en réalité celui d'un khodja célèbre par ses traits d'avarice, comme Nasr-eddin par ses facéties. — Cassape, répliqua mon frère, aurait pu tout aussi bien appeler son avare Mourad. — Oui, mais alors il ne l'aurait pas rattaché à un souvenir populaire. — Qu'importe, il ne m'aurait pas offensé ni fait

croire que vous lui aviez suggéré l'idée de me tourner en ridicule. — Pour lui ôter de la tête cette supposition absurde, je fus obligé de jurer sur le Coran que je n'étais absolument pour rien dans la représentation théâtrale. Mon serment me justifia à ses yeux, j'ai tout lieu de le penser, mais ne justifia nullement Cassape auquel, dès ce jour, il voua une haine opiniâtre qu'il s'est donné le plaisir de satisfaire. Je connais Abdul-Hamid II ; une fois qu'une prévention s'est emparée de son esprit, il est très difficile de l'en chasser, et d'ailleurs, il est vindicatif comme tous les dévots... »

« Au vif désir exprimé par son interlocuteur de le voir rétabli dans ses droits ou au moins rendu à la liberté, Mourad répondit :

« — C'est au peuple qui m'a laissé enfermer comme un criminel de venir briser mes chaînes ; c'est au peuple à déclarer si je dois reprendre mon règne interrompu ; j'attends ce jour que mes amis peuvent hâter ; d'ici là, je ne ferai aucune tentative pour me délivrer des angoisses de la captivité, des ennuis de la solitude et même des complots contre ma vie... »

« .. Il ressort de l'entrevue avec Mourad, en-

trevue assez longue et intime pour témoigner de son état intellectuel, morale et physique, ce qui suit :

« 1° Il a recouvré la plénitude de son intelligence ;

« 2° Il supporte avec une fermeté philosophique l'odieuse captivité à laquelle il est soumis depuis un an et demi ;

« 3° Il ne souffre d'aucune maladie; quoique couronnée de cheveux blancs, sa figure douce et souriante ne porte pas d'autres signes de vieillesse prématurée. Donc rien ne justifie et n'excuse le droit que s'arroge Abdul-Hamid de le dérober à tous les regards, de régner à sa place. Le fetfa arraché au cheik-ul-Islam ne donne pas un titre de légitimité au souverain actuel, dont l'incapacité a laissé crouler l'Empire ottoman aux pieds de la Russie...

« Désormais le nom d'Abdul-Hamid, deux fois fatal à la Turquie et au monde par le traité de Kainadji en 1774, qui cédait la Crimée à la Russie et par l'affolement de 1878 qui soumet à cette même Russie une partie de l'Europe et toute l'Asie, signifiera dans l'histoire : asservissement ! »

Si on compare maintenant la conduite que tint Mourad lors du coup de main d'Ali-Suavi, coup de main raconté plus haut, à cette longue conversation que j'ai tenu à reproduire intégralement, avec les observations de l'auteur, on conviendra qu'il faut bien avouer que ce ne sont là ni les paroles ni les actes d'un aliéné, atteint d'un ramollissement du cerveau, ainsi que l'affirmait si... étrangement... le fameux médicastre napolitain, aujourd'hui entièrement disparu de la scène.

Encore un fait... et celui-ci n'est pas le moins curieux et le moins étrange.

Mes lecteurs n'ont probablement pas oublié que Mourad V est franc-maçon. A ce titre, ses frères de Constantinople devaient se préoccuper de la situation qui lui était faite. C'est effectivement ce qui s'est passé, il y a peu d'années. Je ne puis préciser davantage. A cette époque, comme de nos jours du reste, les bruits les plus fâcheux circulèrent sur le pauvre prisonnier. Les quelques amis qui lui sont restés fidèles, et il en existe encore plus d'un, prétendaient qu'on pensait sérieusement à en finir avec lui... D'autres personnes

allaient plus loin : elles certifiaient que Mourad, triomphant de la maladie, avait succombé sous l'action d'un poison, administré à petite dose, mais répétée. Ces bruits sinistres, absolument erronés, servirent à trois des amis du prince pour l'appel qu'ils projetaient d'adresser aux deux loges maçonniques de Péra, en faveur de l'auguste victime du sultan régnant.

Pressés par les sentiments de leurs frères, dont les sympathies pour le prisonnier de Malta-Kiosque sont demeurées des plus vives, les deux vénérables se réunirent et décidèrent qu'ils s'adresseraient au Palais pour obtenir l'autorisation de voir le malheureux Mourad.

Le Palais, informé de cette décision par un de ses espions, fut plongé dans les appréhensions les plus vives. Abdul-Hamid, effrayé de la détermination prise par les loges, chargea deux de ses fidèles serviteurs de se mettre en relation avec MM. V... et Y... et d'arrêter, *à tout prix*, l'exécution de la démarche projetée par les vénérables.

M... pacha, le médecin particulier de Sa Majesté et le colonel Ah...-D... bey furent les deux diplomates chargés de cette négociation;

mais ce qu'il y a de plus curieux dans cette histoire, c'est que ces deux négociateurs, choisis par le souverain à l'insu l'un de l'autre, durent opérer chacun de son côté, dans l'ignorance complète de la rivalité de leur mission.

En faisant ce double choix, Abdul-Hamid obéissant, une fois de plus, à cet esprit de méfiance et de crainte dont son caractère est comme la vivante incarnation, se promettait de mieux contrôler la véracité des rapports que, chaque soir, ses deux agents devaient lui fournir.

Plusieurs semaines s'écoulèrent en démarches plus ou moins infructueuses et en pourparlers avec les deux vénérables. Ceux-ci tenaient bon. Ils refusaient de s'en rapporter aux déclarations, aux attestations des deux négociateurs du palais.

— Notre devoir, affirmaient-ils, est, en présentant le rapport que nous devons faire sur la situation de *notre frère Mourad*, de pouvoir dire que nous avons consciencieusement rempli le mandat qui nous a été délégué. Or, pour faire cette déclaration en toute conscience, il faut que vous nous fassiez obtenir

une entrevue avec l'ex-sultan. Nous devons, non nous en rapporter à vos déclarations, mais à nos yeux et à nos oreilles.

Le colonel A...-D... bey, chargé de visiter Mourad une ou deux fois par mois, dont la réputation de loyauté et de générosité est bien établie ; qui passe, avec le frère de lait d'Abdul-Hamid, Izet bey, pour un des rares réfractaires à la puissance du sultan Bakchiche, trouvait un certain crédit près des deux francs-maçons. Quant à son collègue, M... pacha, c'était autre chose. Celui-ci, connu par ses besoins incessants d'argent, argent indispensable à la satisfaction des nombreux caprices de madame, voyait ses assertions, ses déclarations médicales moins écoutées... On se méfiait singulièrement, non de lui-même, mais de l'influence féminine qui, depuis des années, fait tourner sa verte vieillesse à tous les vents.

Les uns voulant VOIR quand même, les autres refusant avec non moins de ténacité, les pourparlers auraient, suivant le proverbe turc, duré jusqu'au jugement dernier, si le colonel A... bey n'était pas parvenu à donner satisfac-

tion aux mandataires des francs-maçons de Constantinople, par un procédé que je ne puis encore révéler, mais qui donnait pleine satisfaction aux deux parties en présence, sans avoir recours à l'*ultima ratio* proposée à Abdul-Hamid par son médecin :

L'intervention toute-puissante de Sa Majesté Bakchiche !

Heureux de ce résultat inespéré, le brave colonel s'empressa de monter au palais et de calmer les angoisses de son auguste maître.

A l'annonce de la bonne nouvelle, celui-ci, l'air satisfait, dit à son fidèle serviteur :

— Je savais déjà la terminaison de cette désagréable affaire.... Je viens, il n'y a pas dix minutes, de faire donner à M.... les *cinq mille livres* — 115,000 francs — qu'il m'a demandées.

Que l'on juge de la stupeur et de l'indignation de notre colonel en écoutant cette déclaration !

— Comment, cinq mille livres ? Cinq mille livres pour qui ?

— Mais pour le prix de la négociation si bien conduite par M... pacha.

Ne pouvant se contenir davantage, A...-D...

bey éclata en reproches amers et en sarcasmes bien mérités, contre le tour que M... pacha venait de jouer à son souverain.

— Ton chien de M...! s'écria-t-il, perdant toute prudence, t'a indignement trompé!... Les francs-maçons ne sont pas des gens qui vendent leur conscience pour de l'argent... C'est pour sa femme et non pour eux, qu'il t'a demandé cette somme. Qu'Allah confonde cette... et se reprenant, arrêtant brusquement la colère qui s'était emparée de lui, il sortit violemment, non sans avoir respectueusement salué Abdul-Hamid, ahuri par la violente révélation de l'homme qu'il considère, malgré tout, comme un de ses enfants, enfant loyal, dévoué, mais à la tête chaude.

Le même soir, le colonel rencontra M... pacha et lui fit de vifs reproches. Ce dernier répondit de même et l'entretien se fût probablement terminé autrement que par des paroles, si A...D... bey avait eu devant lui un autre homme qu'un vieillard.

— Prends garde, lui dit-il en le quittant, à la première occasion je saurai bien débarrasser le palais de ta chienne de...

Et il tint parole! A quelques jours de là, la marquise de Noailles, alors ambassadrice de France, l'ayant fait mander au palais de l'ambassade pour lui adresser ses plaintes au sujet d'une lettre... peu respectueuse que M... pacha lui avait adressée, sous la suggestion de sa femme, il profita de cette circonstance pour faire exiler son ennemie.

Cette dernière qui, suivant l'*iradé* impérial, devait quitter le territoire ottoman sous les vingt-quatre heures, et ne jamais y remettre les pieds, s'arrêta à Smyrne où, descendue à l'hôtel des Deux-Augustes, elle attendit, en paix, le résultat des démarches que son mari allait tenter en faveur du retrait de l'iradé la condamnant à un exil perpétuel.

Son séjour à Smyrne ne fut que de deux mois.

Voici comment M... pacha s'y était pris pour obtenir le retour de sa femme à Yeldiz, et, par la même occasion, celui du médecin-major X., ami intime de la noble dame, exilé le même jour qu'elle, mais en destination du Hedjaz.

Dès le départ de sa chère moitié, car le malheureux septuagénaire adore cette femme, M... pacha perdit cette *gauloiserie* vive et

joyeuse qui, se transformant, au besoin, en véritable bouffonnerie, avait assuré plus solidement que ne l'eussent fait ses capacités médicales, l'influence qu'il possède sur son impérial client.

Plus d'entrain et de mots au gros sel, tels que les aiment les Turcs; plus de rires joyeux : plus de ces farces qui, plus d'une fois, étaient parvenues à dissiper la mélancolie maladive du Grand Seigneur d'Yeldiz.

Un visage triste près duquel celui de l'illustre chevalier de la Manche eût semblé joyeux; des phrases courtes, ou se modulant en murmures douloureusement plaintifs; un front soucieux sur lequel chaque jour qui s'écoulait gravait l'empreinte des noirs soucis; une allure fatiguée, courbée sous l'action impérieuse d'une vieillesse attardée dans sa marche, mais cherchant à regagner le temps perdu à grandes enjambées : voilà ce qu'Abdul-Hamid avait tous les soirs devant les yeux.

Le Maître, qui se doutait bien de la cause qui avait ainsi, du jour au lendemain, transformé la face de faune égrillard de son vieux serviteur, fit d'abord, pendant plusieurs jours,

semblant de ne pas s'apercevoir de ce changement si radical.

Un mois s'écoula.

M... pacha menaçait de devenir réellement malade.

De son côté, le sultan éprouvait une peine réelle à la vue du chagrin qui minait ainsi son vieil ami. Déjà, en plusieurs circonstances, il lui avait adressé d'affectueux reproches, cherchant à lui donner le courage nécessaire pour supporter son existence de vieux solitaire. Rien n'y faisait. Cadeaux, encouragements, obtention de toutes les faveurs que pouvait lui demander son vieux médecin... tout se brisait devant cette enveloppe d'airain, que le départ de sa femme lui avait léguée.

Un nouveau mois s'écoula dans les mêmes conditions.

Cette fois le sultan n'y tint plus et, un matin que son serviteur paraissait encore plus triste, plus abattu que jamais, il lui dit brusquement, impatienté, fatigué de cette lutte de deux mois :

— Eh bien ! fais-la donc revenir cette femme... garde-la... Mais qu'elle ne paraisse jamais devant moi !

Cette fois le nouveau don Quichotte à la triste figure se transforma soudainement. Le malade venait, à son tour, de guérir son médecin. Le fils avait rendu l'âme à son père, ainsi que le disent les Arabes.

Le même jour, une joyeuse dépêche partait pour Smyrne, rappelant l'heureuse infidèle au domicile conjugal. Et, quelques semaines plus tard, l'exilé du Hedjaz, le docteur X.., recevait à son tour la bonne nouvelle de son retour à Constantinople.

Aujourd'hui ce brave docteur, véritable *homme de joie*, dont chacun des grades représente autant de complaisances ... féminines, est colonel, directeur d'un des hôpitaux de la côte asiatique du Bosphore, et il vient, tout dernièrement, d'être décoré d'une classe supérieure du Medjidié.

Et voilà comment, en Turquie comme en Europe :

Ce que femme veut, Diable le veut !

Le brave M... pacha possède-t-il encore, depuis cette double aventure, l'influence du temps passé ?

Oui, disent les uns ; non, disent les autres.

Chi lo sa? répondrai-je à mon tour.

Tout n'est-il pas possible dans cet étrange pays?

Mais revenons à Mourad V, dont il me semble que nous nous sommes un peu écarté.

Depuis cette tentative des vénérables francs-maçons de Constantinople, le silence de la nuit, ainsi que je l'ai dit au début de ce chapitre, s'est encore appesanti sur le prisonnier de Malta-Kiosque.

On ne parle plus de lui que tout bas, bien bas, quand on est certain de la discrétion de la personne qui vous écoute... et encore! plus que partout ailleurs, les murs turcs n'ont-ils pas des oreilles!

Le sultan Mourad V est-il fou? Est-il vivant? Est-il mort? Qui le soigne s'il est encore malade? Pourquoi ses proches, ses amis, amis si peu nombreux aujourd'hui, ne peuvent-ils le visiter? Pourquoi les sentinelles gardent-elles, avec l'ordre de faire feu sur quiconque se présenterait, non seulement la partie du parc qui entoure la plus que modeste demeure du pauvre Mourad, mais les portes et les fenêtres de Malta-Kiosque?

Ce que personne n'ose dire, mais ce que

chacun pense, même dans une grande partie de l'entourage de Sa Majesté Abdul-Hamid, même chez beaucoup de ceux qui, devant elle, approuvent servilement toutes ses actions, je vais avoir le courage de le formuler dans le résumé de cette étude. Et, ceci, je vais le faire dans le propre intérêt du sultan régnant et dans celui du sultan déchu.

Pour aborder cette délicate et redoutable question avec plus de force, je sors d'un *sommeil* de vingt ans et fais appel aux sentiments de solidarité et de fraternité qui unissent mes frères maçons des deux mondes.

Je fais également appel aux sentiments humains du Chef des croyants, du Chef des musulmans ottomans, du grand Pontife d'une des religions les plus philosophiques et les plus pures de notre siècle, au padischah Abdul-Hamid-Khan II!

Résumons-nous.

Mourad V est encore fou ou il ne l'est plus! On ne peut sortir de ce dilemme.

S'il est fou, et je crois avoir suffisamment démontré le contraire, comment l'histoire devra-t-elle qualifier la conduite de son frère, son successeur, ou l'usurpateur de son trône, suivant que l'on adoptera un de ces dilemmes?

S'il est encore malade, n'ai-je pas le droit de m'écrier : « Hé! quoi, sire, votre frère, celui dont vous occupez la place est malade... et vous le laissez ainsi, sans consolations, sans soins, sans un conseil médical; parqué comme une bête dangereuse, loin de ses amis; loin, bien loin de toutes consolations et de tout secours! Vous l'abandonnez aux griffes de la terrible affection, qui effleure souvent votre propre front, sans que votre conscience de frère et d'homme puisse émouvoir votre âme de souverain? Et, cela fait, vous retranchant derrière une méprisable *question d'État*, vous croyez être absous par l'humanité qui, suivant vos idées et celles de vos flatteurs, devra vous savoir bon gré de ne pas avoir fait tomber cette auguste tête sous la hache du bourreau ou l'épée d'un des exécuteurs de vos hautes œuvres? Allons donc! quand le tigre, non altéré, non affamé, garde sa proie vivante

entre ses robustes griffes et la laisse se débattre dans les phases sanglantes d'une lente agonie; assistant, impassible, à cet épouvantable spectacle auquel il ne veut ni mettre un terme par la liberté, ni précipiter le dénouement par un coup de gueule, pensez-vous qu'il soit moins cruel, moins barbare, moins *tigre?* Répondez, ô vous, le Commandeur suprême des croyants, vous qui aspirez au titre glorieux de réformateur et sauveur magnanime d'un peuple sur la pente de l'abîme! Répondez, vous qui ne prononcez jamais une sentence capitale, vous qui n'avez jamais apposé votre seing impérial au bas d'une condamnation à mort[1]!!!

Non! ne répondez pas! gardez le silence sur une action blâmée par votre propre conscience, et suggérée, je veux le croire, par le triste entourage qui, pressé autour de votre trône, mendie vos aumônes et cherche à vous faire descendre à son niveau, afin d'être mieux votre maître.

Et maintenant, si Mourad V n'est pas fou? S'il n'est que triste, malheureux, hypocon-

1. Il faut en excepter l'*iradé* qui ordonna l'exécution de l'eunuque Nadim-agha.

driaque; si la griffe héréditaire ne pèse que légèrement sur son être pensant, comment votre conduite à son égard devra-t-elle être qualifiée? De quel nom faut-il l'appeler?

Hélas! vous le voyez, mon dilemme est terrible. Il s'impose par la puissance même du FAIT.

Quoi que vous en puissiez dire, vous êtes pris dans un cercle vicieux dont vous ne pouvez sortir.

Donc, d'une façon comme d'une autre, arrêtez-vous, cessez de suivre cette voie qui n'est ni celle de la clémence, ni celle qu'impose la *raison d'État*.

L'humanité a des droits imprescriptibles avec lesquels il nous faut compter. Ces droits, plus forts, plus divins que ceux que nous forgeons avec nos passions, nos préjugés, nos craintes et toutes nos mauvaises raisons, s'imposent encore plus aux souverains qu'aux particuliers. Et ces droits, sire, voilà ce qu'ils viennent vous dire :

Chef d'un grand peuple, Empereur et Pontife de toute une nation, abaisse ta vue orgueilleuse sur les agissements des simples mortels!

Vois, non plus comme souverain, mais comme homme, comme membre de la grande famille humaine, tout ce que ta conduite à l'égard de *ton frère* renferme d'horreur et de coupable faiblesse!

Si tu crois réellement que sa vie est un danger pour l'État; si tu penses qu'elle peut, en se manifestant publiquement, amener des désordres pouvant fâcheusement compliquer les tristesses et les difficultés du présent, n'hésite pas! Exile ton prédécesseur, l'ex-sultan déchu de ses droits. Exile-le loin de tes États, en lui laissant la faculté de vivre comme ont vécu tous les rois en exil; comme a vécu et vit encore Ismaïl pacha, l'ex-Khédive d'Égypte, aujourd'hui ton hôte.

En faisant cela tu te conduiras dignement, en véritable souverain bienfaiteur de l'humanité, en grand Empereur et Pontife!

Si Mourad est réellement malade, incapable, fou, mineur, fais-le soigner au grand jour ; mets un terme à toutes les infamies qui se murmurent tout bas, à toutes les hideuses accusations que la méchanceté humaine, stimulée par le silence et la nuit qui recouvrent la demeure de ton frère,

colporte de porte en porte, de demeure en demeure, de bouche en bouche!

Réponds à toutes ces accusations, en leur faisant donner un démenti sérieux par des médecins européens, des médecins spécialistes, qu'on ne pourra accuser d'avoir fait un certificat de complaisance, ce qui arriverait certainement, si ce certificat était signé par des médecins du pays et particulièrement par ton propre docteur.

Mais, si ta conscience ne domine pas tes craintes affolées de souverain; si tu continues à écouter les conseils pervers de certains de tes conseillers; si le silence et la nuit persistent à envelopper le modeste kiosque qui sert de prison à ton prédécesseur, attends-toi d'être qualifié par la postérité du nom de :

Abdul-Hamid-Khan II, le fratricide!

Choisis entre ce titre et celui de :

Abdul-Hamid-Khan II, le libérateur et le rénovateur des Ottomans!!!

CONCLUSIONS

Retour sur les plaies de la Turquie.

Les conditions du salut. — L'adversaire à craindre. — Désespérance fatale. — Les agents de guérison. — Le présent et l'avenir. — La mort ou la vie. — L'empire ottoman ne peut exister en Asie sans Constantinople.

Nous venons de voir ce qu'est la Turquie officielle.

Nous connaissons les principaux vers rongeurs qui minent ce pauvre corps soumis à la loi de décomposition sociale, par l'altération chronique des fonctions de ses organes les plus importants.

« Le pays s'en va », disait, il y a quatre-vingts ans, le sultan Sélim III.

Si ce sultan vivait encore; s'il assistait à l'émiettement de ce vaste empire, créé par ses ancêtres à la pointe de leur sabre et au prix

du sang le plus généreux de la nation turque, que dirait-il?

Quelle formule désespérée ses lèvres, flétries par l'âge et le désespoir, laisseraient-elles passer?

Devant cette marche si rapide vers la décomposition finale du domaine de ses pères, quelles sont les navrantes méditations qui, fatalement, à certaines heures de voyance interne, doivent faire incliner le front d'un des derniers descendants d'une des races les plus vieilles et les plus illustres du monde, le sultan actuel?

Le pays s'en va.

Et chacun des Ottomans chargés d'empêcher cette décomposition, courbé sous l'action énervante de cette fatalité constatée par un de leurs padischahs, se croise les bras n'ayant, lui sujet, ni le courage, ni la foi nécessaire pour essayer de le sauver des enlacements décharnés de la mort!

Dans le monde officiel, chacun répète les paroles du sultan Sélim III.

Mais personne n'ose faire quoi que ce soit pour empêcher, ou, tout au moins, retarder la

dernière heure de l'existence de l'Empire en Europe.

Cette insouciance, insouciance née du sentiment de désespérance générale que chacun possède, que chacun n'hésite jamais à afficher devant les étrangers, qui se rencontre dans la bureaucratie stamboulienne comme dans l'aristocratie militaire et de robe, hantant toutes les cervelles, paralysant toutes les bonnes volontés, stérilisant toutes les tentatives de salut conçues par quelques hommes supérieurs, — cette insouciance, dis-je, n'est-elle pas la plus grave des plaies qui dévorent progressivement les parties encore saines de « l'homme malade »?

A quoi peuvent servir des décrets dans de telles conditions?

Qu'est-ce que ce vernis de civilisation passé sur de vieux bâtiments, dont les bases craquent de toutes parts, laissant tomber, chaque jour, une ou plusieurs pierres? A l'heure de la tempête, que deviendront ces murailles usées, ébranlées, disloquées, dont les ferrements, oxydés par le temps, se détachent sous le moindre effort, laissant désunis, sans force de cohésion, tous les constituants de l'édifice?

Une bonne volonté, pour aussi excellente qu'elle soit, pour aussi bien formulée qu'elle puisse être, peut-elle remédier à tant de maux, à tant de principes actifs de ruine et de décadence?

Allons donc!

Ce qu'il faut ici, ce sont des actes, des faits ; une action virile, incessante, et non des paroles ou des promesses toujours renouvelées... jamais exécutées!

Dans cette rapide étude de la « Turquie officielle » je n'ai parlé ni du déplorable état des finances, ni de tout ce qui constitue les « bas-fonds » et les scandales de l'Empire. Pour tout dire, pour tout dévoiler, pour dégager toutes les plaies, les faire voir et sonder, il m'eût fallu écrire trois volumes, au minimum.

Cela viendra à son heure et à son moment.

A chaque jour sa tâche.

Aujourd'hui, la Turquie officielle dans ce qu'elle possède de plus élevé, de meilleur.

Demain viendra le tour des bas-fonds de Constantinople.

Ce ne sont ni les éléments ni les sujets qui font défaut.

Parmi les causes ruineuses qui sont les plus redoutables et les plus actives, je dois mettre en première ligne les dépenses exorbitantes du Palais ; le gaspillage qui domine dans toutes les administrations; l'aliénation des revenus sérieux aux créanciers de la Turquie, représentés si malheureusement par cette immense et coûteuse administration qui a nom : la Dette publique ottomane ; l'inexploitation des ressources réelles du pays par le manque de sécurité et de voies de communication ; le non-payement des tributs infligés par le traité de Berlin aux États, aujourd'hui indépendants, mais naguère soumis à la Turquie; les biens en grande partie improductifs légués au clergé par les musulmans décédés sans enfants et connus sous le nom de *vakoufs*. Ces biens, composés d'immeubles, de fermes et de terres, sont considérables : ils représentent au bas mot plus de 2 milliards et ne rendent même pas de quoi alimenter le nombreux clergé ottoman. A ces causes principales de ruines il faut ajouter le manque d'entretien des immeubles, des palais, des riches conaks et de tout ce qui constitue la fortune immobilière du pays;

en effet, suivant l'exemple de leur maître, les pachas et les riches Turcs ont la triste habitude de délaisser l'immeuble paternel pour faire construire, très coûteusement, la nouvelle demeure qu'ils se proposent d'habiter. Vivant, ainsi que je l'ai dit, au jour le jour, sans souci du lendemain, sans la préoccupation de ce que deviendront leurs descendants; vivant en Europe absolument comme s'ils n'y étaient que campés, ils consacrent tout au présent, sans se préoccuper de l'avenir; de là la quantité considérable de palais, de yalis, de conaks et de riches demeures tombant en ruines faute d'entretien. Cet esprit, si peu conservateur, se manifeste non seulement en ce qui touche les immeubles, mais encore en tout ce qui concerne l'armée, la marine et toutes les administrations.

On crée sans cesse, on organise sans discontinuité, on jette ainsi les finances à tous les vents, mais on ne conserve rien.

Tout cela, pour la plus grande gloire du sultan Bakchiche!

Les capitulations sont également une source de difficultés et de gêne dont je dois dire quelques mots.

Si elles assurent jusqu'à un certain point la sécurité et l'indépendance des étrangers, qu'elles soustraient en partie au despotisme et au bon plaisir des administrations turques, elles n'en sont pas moins pour ces dernières une privation de revenus et une cause perpétuelle et incessante de conflits administratifs.

L'étranger ne paye ni patente ni taxe sérieuse ; mais, en regard de cette liberté, il n'est pas de misère qu'on ne lui fasse pour lui soutirer quelque argent, sous les prétextes les plus étranges et les plus inadmissibles.

Il résulte de cet état de choses des froissements journaliers entre les consulats et les administrations du pays.

Cette situation est la grande préoccupation du sultan Abdul-Hamid. Il y voit, non sans raison, une source d'humiliations et de tiraillements pour son pays. Son but est donc de le soustraire à ce contrôle incessant des États étrangers et, pour y parvenir, il n'y a pas d'habileté qu'il ne déploie.

Un jour, c'est la question des postes dont il veut s'emparer au profit seul de l'empire ottoman. Un autre jour, ce sont les patentes dont

il veut rendre justiciables les étrangers. Bref, il a recours à tous les procédés pouvant insensiblement annuler en fait, sinon en droit, le joug des capitulations.

Eh bien, je n'hésite pas à le dire, tout illégales qu'elles soient, toutes despotiques qu'elles se montrent, les capitulations devront être énergiquement soutenues par les gouvernements étrangers, tant que la Turquie ne pré sentera à leurs nationaux ni sécurité, ni justice, ni stabilité, ni protection.

Il y aurait trop à dire sur les postes ottomanes pour que j'aborde ici cette question ; il me suffira d'un mot pour définir cette triste administration.

C'est l'espionnage, le désordre et même le pillage organisés, non sans habileté, par les nombreux Arméniens qui sont chargés de l'administrer.

Tant qu'il en sera ainsi, les lettres ne seront certaines d'arriver à leur destination, sans passer par le cabinet noir, si bien calqué sur celui de la Russie, que lorsqu'elles seront confiées aux postes étrangères.

Donc, en résumé, toutes les plaies de cet

admirable pays reconnaissent, pour cause première, l'ingérence du bon plaisir des grands dans tout ce qui touche à l'administration. Ces administrations sont également défectueuses en ce qu'elles sont entre les mains des ennemis réels du monde musulman, c'est-à-dire des Arméniens et des Grecs. Or, tant que les Turcs continueront à mettre ces gens-là dans leurs finances, dans leurs municipalités, dans tous leurs bureaux en un mot, il n'y aura pas de réformes possibles.

Voyez ce qu'ils ont fait de l'école de médecine, école fondée par des Français, où tous les cours étaient faits dans cette langue, ce qui permettait aux élèves de suivre les progrès incessants de la thérapeutique. Flattant habilement l'amour-propre des Turcs, ils leur ont fait décréter qu'à l'avenir les cours, les leçons et toutes les études se feraient dans leur langue. Ceci obtenu, ils ont été les maitres de la situation, car seuls, par leur connaissance de la langue ottomane, ils ont pu remplacer les professeurs européens. Aujourd'hui, cette école, jadis assez importante, créant des médecins sérieux, n'est plus qu'une réunion d'in-

trigants, d'où la science, à part quelques personnalités intelligentes, semble à jamais bannie. Les cours se font d'après les quelques livres médicaux qui ont été traduits en turc il y a une vingtaine d'années ; et, quand l'élève a obtenu son diplôme, il lui faut aller, s'il veut ne pas rester toute sa vie un ignorant, suivre pendant plusieurs années les cours des facultés européennes. Quelques-uns viennent en France, mais le plus grand nombre se rendent à Berlin et à Vienne. Quant aux médecins militaires, à part quelques exceptions, ils sont immédiatement versés dans les bataillons, où ils ne peuvent rendre que de faibles services, quand ils ne font pas plus de mal que de bien.

Cette question devant être plus amplement traitée dans mon ouvrage en préparation : *Histoire d'une œuvre française à Constantinople*, je n'en dirai pas plus pour le moment.

Voilà donc les plaies et les causes de destruction. Voyons maintenant quels sont les agents de guérison.

Si le sultan veut sauver son pays, s'il veut le rendre réellement digne de figurer parmi les

grandes puissances continentales, il lui faut, sans hésitation, avec une énergie soutenue, appeler dans son administration le plus d'étrangers possible. Ces étrangers auront pour mission d'initier les musulmans aux rouages et aux fonctionnements des administrations sérieuses. Ils arriveront ainsi à mettre ces derniers en mesure de se débarrasser progressivement de l'élément arméno-grec.

Pourquoi le Turc, si bon soldat, si apte à se transformer suivant les besoins et les nécessités, ne deviendrait-il pas un bon employé, un bon administrateur?

N'est-il pas plus honnête et plus loyal que ne le sont en général les chrétiens qu'il occupe.

En transformant ainsi la base de son administration, le gouvernement turc réalisera deux grands progrès : il diminuera le nombre considérable de ses employés, ce qui lui constituera une économie sérieuse, et dégagera son administration de cette pourriture immonde qui en a fait un symbole de prévarication, de gaspillage, de vol, de paresse et de malhonnêteté.

Cette réforme s'impose une des premières,

car c'est elle qui permettra de réaliser les autres.

Il faut également, et cela à tout prix, rompre avec ce fatal principe de toujours construire et de toujours créer sans rien conserver.

Les palais impériaux ne sont-ils donc pas assez nombreux, qu'il soit nécessaire d'en construire un ou plusieurs au début de chaque règne?

Quant au sérail impérial avec son harem, je me garderai bien d'en demander la suppression, car je sais que cette suppression est une impossibilité religieuse et sociale, mais je demanderai qu'on mette un terme aux gaspillages honteux et aux folles dépenses qui en sont la conséquence. Certes, le sultan, comme tous les souverains européens des siècles derniers, a un grand nombre de bouches à nourrir, il lui faut venir en aide à plus d'une misère et se montrer généreux dans plus d'une circonstance; mais tout cela ne peut-il pas se réaliser tout en économisant une cinquantaine de millions annuellement?

Les ressources de l'Empire n'étant plus ce qu'elles étaient dans le passé, la cour de son

padischah ne doit-elle pas subir le contre-coup de cette diminution?

Les capitaux manquent, mais les richesses du pays sont considérables. Eh bien, ouvrez donc ces richesses à l'industrie et aux capitalistes étrangers. Ouvrez-les largement, en accordant aide et protection à tous ceux qui viendront faire la fortune du pays avec la pensée d'augmenter la leur, et l'argent affluera en Turquie; mais, si vous voulez traiter avec des hommes intelligents et honnêtes, il ne faut pas leur poser des conditions inacceptables et les pressurer d'avance en les soumettant au despotisme du sultan Bakchiche.

Si vos conditions sont trop onéreuses, trop dures, insuffisamment rémunératrices pour le capital, vous ne trouverez pour les accepter que des fripons et des faiseurs de dupes.

Que les exemples nombreux que vous avez sous les yeux vous servent de leçons!

Il faut féconder ce pays pour lui permettre de donner des fruits sains et vigoureux et, pour cela, il faut le sillonner de routes nouvelles et augmenter, en les améliorant, les voies de communication actuellement exis-

tantes. Les grandes lignes, les chemins de fer viendront après. Les routes faciliteront non seulement les transactions agricoles et commerciales, mais l'établissement de la sécurité publique, ce qui n'est pas peu de chose.

Pourquoi, également, laisser les propriétés vakoufs dans cet état de non-production? Pourquoi le gouvernement, à bout de ressources, ayant tout engagé, tout cédé à ses créanciers, ne s'emparerait-t-il pas de ces biens et ne les vendrait-il pas, ou ne les louerait-il pas aux étrangers?

Pourquoi ne ferait-il pas chez lui ce qui a été fait en France, avec le succès que l'on connaît?

Qu'il se charge des dépenses de son clergé et qu'il profite de ses immenses ressources. Il trouvera là de quoi faire face rapidement à la plus grande partie de ses charges et de ses besoins.

Au point de vue politique, la Turquie doit franchement, sans arrière-pensée, entrer dans l'alliance franco-russe. Elle se soustraira ainsi aux charges que lui a léguées sa dernière guerre et pourra lutter, avec succès, contre

l'envahissante ambition de l'Autriche. L'Autriche, c'est-à-dire l'ennemie actuelle, la seule ennemie, de par le fait des derniers événements, de l'empire ottoman!

Le sultan ne doit pas perdre de vue que l'Allemagne est fatalement entraînée à s'emparer des possessions allemandes de sa voisine du sud et que, pour y parvenir, elle doit lui faciliter sa marche conquérante vers Salonique et les pays ottomans baignés par la mer Égée.

C'est là une loi fatale à laquelle ni l'Allemagne ni l'Autriche ne peuvent se soustraire.

Si donc la Turquie n'entre pas résolument dans ces grandes réformes, si elle ne veut pas appliquer ces remèdes à son état de décomposition, il ne lui reste plus qu'à se voiler la face et à attendre le plus stoïquement possible la banqueroute et la mort.

La mort complète, générale, absolue!

Car ce serait une étrange folie si l'on pensait, ainsi que le disent certains diplomates de chambre, que les Turcs, refoulés en Asie, y trouveraient la sécurité et la paix en y reconstituant leur empire primitif.

La puissance qui s'emparerait de Constanti-

nople serait fatalement entraînée à s'emparer de la Turquie d'Asie, et les Turcs deviendraient alors les simples sujets de la nation conquérante.

C'est là une vérité qui n'a pas échappé aux Russes quand ils ont fait leur campagne d'Asie, véritable route moderne conduisant à la capitale de la Turquie avec plus de certitude que celles d'Andrinople et de Varna.

Qu'est-ce en effet que Constantinople?

Rien.

Être maître du Bosphore et du détroit des Dardanelles, c'est tout!

C'est être le maître de l'Asie, du bassin de la Méditerranée et du sud-est de l'Europe.

La Turquie doit donc rester puissance européenne ou disparaître à tout jamais de la carte!

Grâce à la rivalité des nations étrangères, elle est encore maîtresse de ses destinées; mais le temps presse, et c'est à elle de dire si elle veut vivre ou si elle veut mourir!

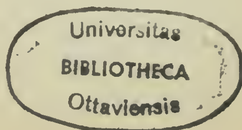


TABLEAU DES HEURES TURQUES A MIDI MOYEN

JOURS	JANVIER	FÉVRIER	MARS	AVRIL	MAI	JUIN	JUILLET	AOUT	SEPT.	OCTOBRE	NOVEMB.	DÉCEMB.
	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.
1	7 11	6 41	6 4	5 29	4 58	4 29	4 19	4 39	5 22	6 12	6 59	7 [illegible]
2	7 13	6 40	6 3	5 28	4 57	4 28	4 19	4 40	5 24	6 14	7 »	7 [illegible]
3	7 12	6 39	6 2	5 27	4 56	4 27	4 20	4 41	5 25	6 16	7 1	7 [illegible]
4	7 11	6 37	6 1	5 26	4 55	4 27	4 20	4 42	5 27	6 17	7 2	7 [illegible]
5	7 10	6 36	6 »	5 25	4 54	4 26	4 20	4 43	5 29	6 19	7 3	7 [illegible]
6	7 9	6 35	5 59	5 24	4 53	4 26	4 21	4 44	5 30	6 21	7 5	7 24
7	7 8	6 33	5 57	5 22	4 52	4 25	4 21	4 46	5 32	6 23	7 6	7 23
8	7 7	6 32	5 56	5 22	4 51	4 25	4 21	4 47	5 34	6 25	7 7	7 23
9	7 6	6 30	5 55	5 21	4 50	4 24	4 22	4 48	5 36	6 26	7 8	7 2[illegible]
10	7 5	6 29	5 54	5 20	4 49	4 24	4 22	4 50	5 37	6 27	7 9	7 2[illegible]
11	7 4	6 27	5 53	5 18	4 48	4 23	4 23	4 51	5 39	6 29	7 10	7 23
12	7 3	6 26	5 52	5 17	4 47	4 23	4 23	4 52	5 40	6 31	7 11	7 23
13	7 2	6 24	5 50	5 16	4 46	4 22	4 24	4 53	5 42	6 32	7 12	7 22
14	7 1	6 23	5 49	5 15	4 45	4 22	4 24	4 55	5 44	6 34	7 12	7 22
15	7 »	6 21	5 48	5 14	4 44	4 21	4 25	4 56	5 45	6 35	7 13	7 22
16	6 58	6 20	5 47	5 13	4 43	4 21	4 26	4 58	5 47	6 37	7 14	7 22
17	6 57	6 19	5 46	5 12	4 42	4 20	4 26	4 59	5 49	6 39	7 15	7 21
18	6 56	6 18	5 45	5 10	4 41	4 20	4 27	5 1	5 50	6 40	7 16	7 21
19	6 55	6 17	5 44	5 9	4 40	4 20	4 27	5 2	5 52	6 41	7 1[illegible]	7 21
20	6 54	6 15	5 43	5 8	4 40	4 20	4 28	5 3	5 52	6 42	7 17	7 21

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA TURQUIE OFFICIELLE. — LES TURCS DE LA DÉCADENCE

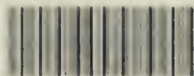
DEUXIÈME PARTIE

LE DESSOUS DES CARTES. — FEMMES, HOMMES ET CHOSES

TROISIÈME PARTIE

CONCLUSIONS

Paris. — Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît.


a39003

002619970b